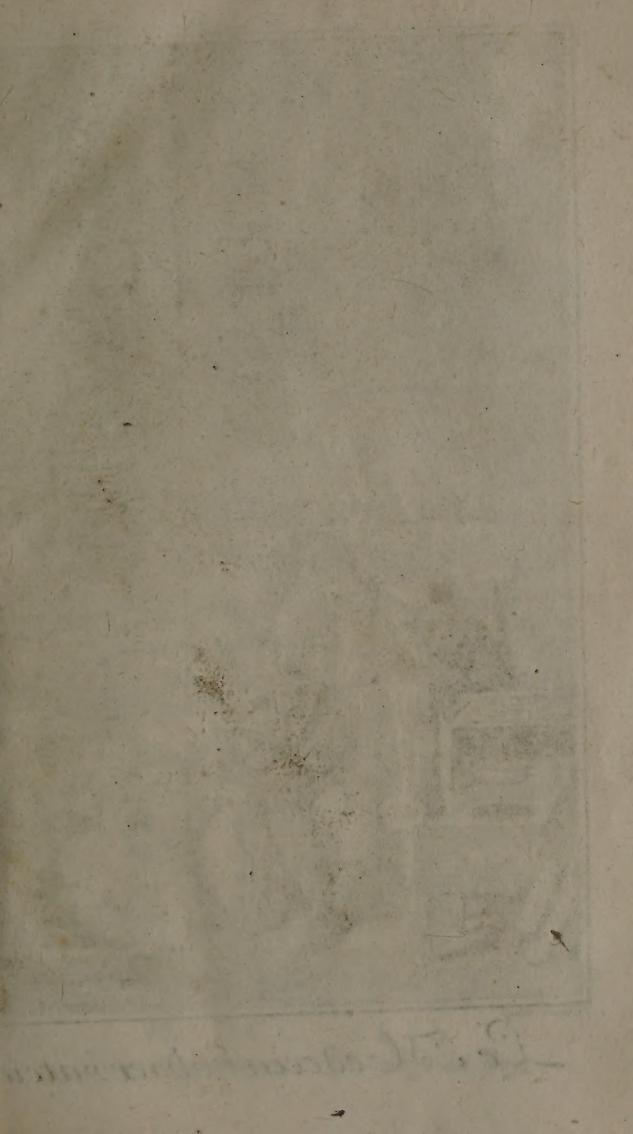
DEBACQ LIBRARY

B. II

18/c

18096/A/1



Ch. Cochin filius.

Le Medecin observateur.

42223

ETAT
DE LA
MEDECINE
ANCIENNE ET MODERNE.
AVEC

Un Plan pour perfectionner celle-ci :

Par M. CLIFTON, *Docteur en Méd. Médecin de Son A. R. le Prince* DE GALES, *Membre du College des Médecins & de la Societé Roïale de Londres,*

Traduit de l'Anglois par M. L. D. F.

AVEC

Les Expériences sur le Remede de Mademoiselle STEPHENS, *faites par M.* HALES *Auteur de* LA STATIQUE DES VÉGÉTAUX,

Traduites par M. CANTWEL, de la Soc. Roïale, Doct^r. des Facultés de Paris & de Montpellier.

A PARIS,

Chez QUILLAU, Imprimeur-Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

IL n'eſt aucun Médecin, qui ne convienne que ſon art eſt incertain, & que le plus habile eſt celui qui ſçait le mieux conjecturer. Cependant il en eſt de la Médecine comme de l'Hiſtoire, ou plûtôt comme de certains points hiſtoriques, ſur leſquels la critique des Sçavans s'éxerce. De ce que ces points ſont douteux, s'enſuit-il que toute l'Hiſtoire ſoit problématique? La Médecine, par rapport à pluſieurs cas, eſt un Art certain qui a ſes axiomes infaillibles : il ne s'agit que d'étendre davantage ſa certitude, & de diminuer ſes ténébres. Mais c'eſt à quoi l'on ne parviendra jamais, par les diſputes des Ecoles, par les ſyſtêmes, par les hypothéſes, par les calculs, par les combinaiſons. Il n'y a que

l'expérience traditionelle & personnelle, qui puisse jamais faire un bon Médecin : non qu'il faille interdire toute sorte de raisonnement sur les maladies ; mais on ne doit raisonner que d'après l'expérience.

Après avoir imaginé cent hypotheses, après avoir couru d'opinions en opinions, après avoir écrit vingt mille volumes sur l'Art de guérir, on en revient aujourdui à la doctrine d'Hippocrate ; c'est-à-dire, que si l'on excepte de stériles découvertes, & le vain enrichissement de la matiére médicale, on n'est pas plus habile en Médecine, qu'on l'étoit il y a environ quatre mille ans. Hippocrate ne s'est attaché qu'à l'Observation, & a mépriſé tous les systêmes. Ce n'est qu'en marchant sur ses traces, que la Médecine peut être perfectionnée.

L'Auteur de l'Ouvrage, qu'on donne en François, est le fameux Editeur de l'*Hippocrate* d'Angleterre. Personne peut-

être n'a jamais plus approfondi l'esprit & les maximes de ce Prince de la Médecine. Il recommande à tous les Médecins de l'étudier & en même temps de l'imiter, en observant sans cesse comme lui. Pour prouver que tous les systêmes & toutes les subtilités sont inutiles en Médecine, il donne l'Histoire des anciennes sectes de Médecins, & de leurs ridicules opinions. Il fait connoître en même temps tous les grands hommes, qui ont embrassé ces différentes Sectes, & qui s'y sont acquis de la réputation. Voilà pour ce qui regarde la Médecine ancienne. Cette partie de l'Ouvrage de M. CLIFTON est curieuse & instructive. Quant à ce qui regarde la Médecine moderne, il n'intéresse pas moins son Lecteur. Ce que j'y trouve de plus utile, est qu'il apprend au Public à se connoître en Médecins.

Enfin, après avoir solidement prouvé qu'il n'y a que l'Observation qui puisse perfectionner la Médecine, il

trace un plan judicieux, pour rendre l'Obſervation actuelle utile à la poſtérité. Car tous les Médecins conviennent aſſez qu'il faut obſerver, & que le malade eſt le vrai livre du Médecin. Mais comment le faut-il lire ce livre, pour en profiter? C'eſt ce que beaucoup de Docteurs ignorent, & ce que M. CLIFTON leur apprend dans ſon Ouvrage. On a tâché, dans cette Traduction, de rendre éxactement & clairement toute la juſteſſe & toute la netteté des idées du Médecin Anglois : & pour exciter les jeunes Médecins à s'adonner à l'Obſervation, on a repréſenté à la tête de cet Ouvrage un jeune Membre de la Faculté, faiſant ſes fonctions auprès d'une aimable Malade, & obſervant avec ſoin tous les ſymptomes de ſa maladie.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Imprimeur Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſiroit imprimer & donner au Public deux écrits intitulés, l'un, *Etat de la Médecine Ancienne & Moderne, avec un plan pour perfectionner celle-ci ;* l'autre, *Nouvelles Expériences ſur le Remede de Mademoiſelle Stephens*, tous deux traduits de l'Anglois, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion, pour ce néceſſaires : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes d'imprimer ou faire imprimer leſdits Livres en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre ou faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes ; faiſons défenſes à tous Libraires Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-

ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment a celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les expoſer en vente, ſoit Manuſcrit ou imprimé qui auront ſervis de Copies à l'impreſſion deſdits livres ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre-Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & ce nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingtiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cens quarante deux, & de notre Regne le vingt-ſeptiéme. Par le ROY en ſon Conſeil, Signé SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 47. Fo. 39. *conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 24. *Juillet* 1742. Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

A SON

A SON

ALTESSE ROYALE

LE PRINCE

DE GALES.

MONSEIGNEUR,

LES arts & les sciences ont toujours été jugées si impor-

tantes au bonheur de l'humanité, que les plus ſages & les meilleurs Princes, dans tous les ſiécles, ſe ſont fait un honneur & un plaiſir de les proteger, & d'en favoriſer les progrès. Votre Alteſſe Royale eſt trop verſée dans l'hiſtoire, pour qu'il ſoit néceſſaire de lui prouver cette vérité par des exemples. Chaque Nation a eu ſes Mécenes. Mais on peut dire que les ſciences n'ont jamais été auſſi univerſellement favoriſées, ni traitées avec autant de diſtinction en ce Royau-

me, que ſous l'heureux gouvernement de la très-Illuſtre Maiſon de Hanovre.

Encouragé par les exemples que j'ai ſous les yeux, & par l'idée générale de vos diſpoſitions naturelles, j'oſe, MONSEIGNEUR, vous préſenter cet ouvrage, ſur l'état de la Médecine ancienne & moderne *; ouvrage, qui concerne un Art ſi utile aux hommes. Mon deſſein a été de rendre cet Art ſimple & conforme à la nature, & par là plus ſalutaire. C'eſt à ce titre*

que je me flatte qu'il ſera reçu favorablement de votre Alteſſe Royale, dont je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-
obéiſſant Serviteur
FRANÇOIS CLIFTON.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

UN ami particulier m'ayant exhorté à faire un court examen de l'état de la Médecine ancienne & moderne, sujet curieux, utile, & qu'il étoit important de traiter en ce tems-ci, je me suis mis à revoir ce que j'avois écrit autrefois sur cette matiére, pour mon usage particulier; ce qui par conséquent étoit trop foible & trop negligé, pour être donné au Public, sans des additions & des changemens considérables.

Mon premier deſſein avoit été d'éclaircir la matiére pour ma ſatisfaction particuliére, afin de me mettre en état de former un jugement impartial touchant la prééminence entre les Anciens & les Modernes: Queſtion qui étant une fois décidée, peut nous rendre capables de perfectionner notre art, & de le rendre plus utile.* Les premiers pas que j'ai faits dans cette recherche, m'ont un peu coûté; & je n'ai rien negligé, par ce qu'ils étoient néceſſaires. A l'égard de ce que j'ai depuis ajoûté à ce que j'avois autre-

*Si quelqu'un s'imagine que cette perfection de l'art n'a aucun raport à la queſtion, je l'invite à lire avec attention la concluſion de l'*hiſtoire* du Docteur Freind, T. 1.

fois écrit sur ce sujet, (ce qui est un travail assez considérable) quoi que cette tâche me fût en quelque sorte imposée dans le tems que j'étois appliqué à préparer mon Edition d'Hippocrate, comme néanmoins le sujet étoit de la plus grande conséquence, j'ai cru devoir interrompre quelque tems mon travail par raport à l'Edition, d'autant plus que cet Ouvrage me fourniſſoit l'occasion de réfuter ce qu'on a dit de mon Livre intitulé, *Tabular observations for the improvement Of Physik*, que je publiai l'année derniere. On a prétendu que par un excès d'estime pour les Anciens, j'avois trop rabaiſſé les Moder-

nes. Tout injuſte qu'eſt ce jugement, il a trouvé des partiſans. J'ai écrit ce que je penſois alors, & depuis je n'ai trouvé aucune raiſon qui m'ait fait changer de ſentiment, par raport à l'utilité de l'obſervation en Médecine & à l'inutilité des ſyſtêmes & des theories. La Methode que j'ai propoſée dans cet écrit, peut retirer quelque avantage des differens ſyſtêmes que j'y expoſe. Ainſi le Lecteur ne doit point être ſurpris de trouver dans le Livre que je publie aujourdui, pluſieurs choſes qui ſont dans l'autre. Le deſſein des deux écrits eſt le même, & on s'y propoſe également de perfectionner la Médecine par

une voye courte, aisée, & naturelle.

Hippocrate, Celse, Pline, Celius Aurelianus, & Galien, parmi les Anciens; Le Clerc & Freind parmi les Modernes, sont les principaux Auteurs que j'ai consultés. Je me flatte que l'abregé concis que je donne de l'histoire de la Médecine ancienne & moderne, & mes remarques semées dans cette partie historique, ne dégoûteront personne, pas même ceux qui sont les plus familiarisés avec ces Auteurs. A l'égard des autres, que je suppose peu versés dans l'étude de ces célébres Originaux, ils trouveront ici bien des choses clairement &

ſimplement expoſées, des choſes, ſinon amuſantes, au moins utiles.

Du reſte, je puis proteſter d'avance, que je n'ai rien exageré ici par des vûes particuliéres d'intérêt perſonnel, & qu'auſſi je n'ai rien avancé inconſidérément, pour cauſer du trouble : conduite que j'ai toujours eue en horreur. J'ai mis au jour ce que je juge vrai, après de ſérieuſes refléxions, & je le propoſe, afin qu'on y faſſe attention, & qu'on le pratique, ſi on le juge convenable.

La liberté que j'ai priſe de louer, de critiquer, & de comparer les opinions & les pratiques de differens Médecins en

differens ſiecles, déplaira peut-être à quelques perſonnes, comme un peu contraire quelquefois à cette politique complaiſance, que la vaine politeſſe de notre ſiécle a miſe ſi fort à la mode. Je ſerois au deſeſpoir d'avoir bleſſé quelqu'un : je ſuis certain de n'en avoir jamais eu l'intention. Mais ſi l'on ne parle pas librement, à quoi ſert de parler? Comment parviendra-t-on à connoître la verité, ſi nous déguiſons nos penſées? Je puis aſſurément me tromper comme un autre, (car qui eſt infaillible) mais je ne ſoutiens point d'erreurs par obſtination. Du reſte, je ne ſuis pas aſſez eſclave de mes opinions, pour

ne les pas abandonner, ſi quelqu'un veut bien me faire voir que ce ſont des erreurs, & pour ne le pas remercier de m'avoir déſillé les yeux. La vérité eſt le terme où j'ai toujours aſpiré, ſurtout en matiére de Médecine, où il eſt ſi important de la connoître, & où les mépriſes & les fraudes ſont ſi funeſtes.

C'eſt pour cela qu'il eſt à propos qu'un Médecin expoſe toujours ſon opinion clairement & avec candeur, quand même il en devroit ſouffrir un peu en qualité d'auteur, plutôt que d'induire les hommes en erreur, par une frivole oſtentation de philoſophie. A quoi ſert de flatter les oreilles par des diſ-

cours ſéducteurs? Il faut étudier l'art, & non le métier. Les maladies ne ſe guériſſent point par des diſcours fleuris, ou par des maniéres enjoüées, mais par une conſtante & réguliére obſervation de leurs apparences, & par une judicieuſe application des remédes. La jalouſie, la malice, le mépris, les plaiſanteries de certains Praticiens, ne doivent point détourner d'une ſi noble & ſi utile étude. Celui que des vûes baſſes & malhonnêtes ne conduiſent point, trouvera toujours des amis qui prendront ſon parti. Celui au contraire qui n'agit que par des vûes intéreſſées & mépriſables, peut jouir quelque tems d'une

vogue paſſagére ; mais il ſera bientôt connu, & tôt ou tard il ſe verra la dupe de ſes artifices.

Je ſçais *qu'il eſt difficile d'attaquer certains vices, & de heurter de front certains abus, ſans ſe faire bien des ennemis*, & que bien ſouvent on n'en retire aucun fruit. Il eſt des hommes aſſez méchans, pour s'oppoſer à tout ce qui eſt bon, ou à tout ce qu'ils ne ſont pas en état de pratiquer. *Leur arme ordinaire eſt la calomnie.* Mais ces hommes indignes, qu'on peut appeller les fléaux de l'humanité, malgré leur perverſité & leurs diſcours injurieux, ne doivent jamais nous détourner de ce qui peut être avantageux au public.

Les vices qui ſont fructueux, ſont de tous les plus difficiles à déraciner. Cependant il eſt quelquefois néceſſaire de les attaquer, quand ce ne ſeroit que pour eſſayer, ſi l'on ne pourroit pas les corriger. Il eſt très-certain, qu'il eſt poſſible de réformer dans la Médecine pluſieurs choſes, qu'on peut regarder comme des vices & des abus de l'art. Il n'eſt pas moins conſtant, que ſi perſonne n'entreprend cette réforme, ces vices & ces abus ſubſiſteront éternellement.

Tout le monde conviendra qu'il ſeroit à propos d'extirper la charlatanerie, & de prévenir ou de détruire la vogue qu'ont

eu depuis quelque tems certains avanturiers, indignement protégés par des personnes en place, & sçavantes. Si la charlatanerie prend une fois le dessus, les fondemens de notre art seront sapés, & il n'y aura bientôt plus de différence entre le plus ignorant Empirique & le Médecin le plus éclairé; & ce qu'il y a de pis, la vie des citoyens sera le jouet de l'effronterie.

On voit clairement, que rendre plus aisée & moins couteuse pour le malade la pratique de la Médecine, c'est être bienfaisant envers le public. Mon plus grand desir, & en même tems ma plus grande satisfaction seroit donc de voir la pratique

que de notre art sur un si bon pied, que personne ne redoutât la Médecine, lorsque réellement on auroit besoin d'y avoir recours, mais que chacun en reçût tout le soulagement que cet art est capable de procurer aux hommes. Voilà le but de tous les travaux honnêtes, & celui du mien.

Du reste, je ne crois pas qu'il puisse se trouver aucun homme assez injuste, pour conclure de cet écrit, & de quelques expressions qui y sont semées, que je suis ennemi de la Pharmacie: Si cela arrivoit, je demanderois la permission de lui répondre que sa conclusion est fausse. Je ne suis ennemi de

qui que ce soit, si ce n'est de ceux qui trompent & qui nuisent.

S'il est tout à fait raisonnable qu'un Médecin, dont l'éducation a couté beaucoup, & qui après de longues & pénibles études, se devoue au service du public, en soit considéré & récompensé, pour ses ordonnances & son assiduité auprès des malades, il n'est pas moins juste qu'un Apoticaire, qui a appris à grands frais les régles de son art & les mystéres de sa profession, & qui est constamment obligé de servir le public, à quelque distance que soit le malade qui a recours à ses remédes, il n'est pas, dis-je, moins juste, qu'il jouisse d'une considé-

ration particuliére, non ſeulement par raport aux remedes qu'il ſçait compoſer, mais encore pour les peines qu'il ſe donne auprès des malades, quand il s'agit ſeulement d'exercer la petite Médecine; ce qu'il eſt ordinairement en état de faire.

Il eſt un autre article, ſur lequel je dois encore prévenir le Lecteur, de peur qu'on ne prenne dans un ſens contraire au mien ce que je dis de la Philoſophie médicale. Par cette Philoſophie je n'entens autre choſe qu'une vaine théorie, & certaines opinions particuliéres ſur les cauſes des maladies, lorſque les Médecins s'amuſent à conſidérer, pourquoi telle ou telle maladie exiſte. Tan-

dis que le Médecin cherche à expliquer physiquement la maladie, le malade meurt. C'est ce qui est souvent arrivé parmi les anciens, & ce qui arrive encore quelquefois parmi les modernes, quand la philosophie se mêle de diriger la Médecine, & que le Médecin l'y applique sans jugement: Et cela arrivera toujours, lorsqu'on préférera les systêmes à l'observation. Dans tout autre cas, on ne peut trop estimer la Philosophie.

Voilà les réflexions que j'ai cru nécessaires de publier à la tête de mon ouvrage, & si ce qu'on va lire est un peu goûté du public, je me croirai bien récompensé de ma peine.

ETAT DE LA MEDECINE ANCIENNE ET MODERNE.

Chapitre Premier.

De l'état de la Médecine *parmi les Grecs.*

NOUS avons tâché jusqu'ici de faire croire au monde, que la Médecine des Anciens étoit fort inférieure à la nôtre. Nous prétendons que nos découvertes dans la

Philoſophie, dans l'Anatomie, & dans l'adminiſtration des remedes, nous ont procuré de ſi grandes lumiéres, que nous pouvons aujourdui plus voir en un jour, que les Anciens n'ont pu voir en un ſiécle. Il eſt vrai que nous avons fait de grandes découvertes, & que nous en avons retiré des avantages conſidérables. Je crois néanmoins qu'il y a eu un tems, que la Médecine étoit plus parfaite qu'elle ne l'eſt aujourdui, & qu'un jour elle le ſera davantage qu'elle n'eſt & qu'elle n'a été; ce qui arrivera, ce me ſemble, ſi l'on peut venir à bout de deux ou trois choſes. Mais avant que de dire en quoi elles conſiſtent, il ne ſera pas inutile de conſiderer l'ancien etat de la Médecine, & enſuite ſon état preſent. Cet examen nous fera porter un jugement ſain ſur la matiére dont il s'agit, & nous mettra peut-être à portée de trouver plus aiſément un moyen clair & métho-

dique de perfectionner notre art.

Les premiers Médecins se sont contentés durant plusieurs siécles d'observer les faits avec une grande attention, sans se mettre en peine d'expliquer ce qui les produisoit. Ils s'appliquoient en même tems à chercher les remedes les plus efficaces, sans entreprendre de rendre raison de leurs effets. Ils croyoient que des observations exactes & de bons remedes étoient beaucoup plus utiles, que tous les raisonnemens qu'on pouvoit faire.

La famille des Asclepiades, qui subsista plus de sept cens ans, & qui seule durant tout ce tems-là, posséda, pour ainsi dire, en propre l'Art de guérir, n'eut point d'autre maniére de pratiquer; & si les Philosophes ne s'en fussent pas mêlés dans la suite, peut-être que nous n'aurions pas aujourdui toutes ces vaines théories, qui ont défiguré notre Art. Il faut néanmoins

convenir qu'avant Pythagore, qui le premier a introduit la Philoſophie drns la Médecine (environ quatre-vingts ans avant Hippocrate) les Médecins avoient un grand goût pour le fanatiſme & la ſuperſtition. Se diſpenſant du ſoin pénible qu'exige l'obſervation, ils avoient volontiers recours aux charmes & aux amulétes : ſuperſtition fort commune dans le ſiécle d'Eſculape, qui comme le diſent Celſe & Galien *, fut le premier qui retira la Médecine des mains du vulgaire, & s'attâcha à ce qu'elle avoit de ſolide. C'eſt cet Eſculape des Grecs (fils d'Apollon & éleve du Centaure Chiron) ſi fameux dans l'antiquité pour ſon profond ſçavoir par raport à la Médecine, dont il donna de grandes preuves dans l'expédition des Argonautes, ainſi que ſes deux fils Podalire &

* Voyez la Préface de Celſe, & le premier Chapitre du Livre de Galien intitulé, *Medicus*.

Machaon, au Siége de Troye, cinquante ans après.

C'eſt à lui que nous ſommes redevables de la Médecine Clinique, c'eſt-à-dire, de la coutume de viſiter les malades dans leurs lits, ſans quoi il eſt bien difficile de connoître la nature & les progrès d'une maladie. Comment des Médecins qui ſe tenoient toute la journée au coin des ruës, pouvoient-ils examiner l'état des malades? C'étoit pourtant l'uſage chez les Babyloniens & les Aſſyriens, dans l'enfance de la Médecine.

Nous lui devons pareillement la Médecine Gymnaſtique; autre progrès de l'Art. Je ſçais qu'Herodicus, qui fut, dit-on, le maître d'Hippocrate, paſſe généralement pour en avoir été l'inventeur. On ne peut nier au moins, qu'il n'ait porté cette méthode plus loin qu'aucun de ſes prédeceſſeurs. Ce fut lui qui établit la Gymnaſtique, ou l'exercice,

comme un moyen & un art de conſerver, ou de recouvrer la ſanté; art qu'il réduiſit à des régles & à des préceptes, perdus il y a longtems, & alors fort eſtimés. La pratique en fut cependant funeſte à quelques perſonnes, ſurtout dans les fiévres, comme Hippocrate l'a remarqué (1). Galien nous dit expreſſément (2) qu'Eſculape preſcrivoit à ſes malades des exercices de pluſieurs eſpeces, & que par cette raiſon il peut paſſer pour le pre-

(1) L. 6. cap. Sect. 3. Aph. 23. J'ai toujours cru que c'étoit plutôt *Prodicus* diſciple d'Hippocrate, *qu'Herodicus* ſon maître. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Herodicus fût ſi peu judicieux. Mais pour *Prodicus*, il s'éloigna extrêmement de la méthode que ſon maître lui avoit enſeignée. Ajoutez à cela que le cinquiéme Livre des Epidemiques, dont cette remarque eſt tirée, a toujours paſſé pour apocriphe, & eſt l'ouvrage de Theſſalus fils d'Hippocrate, qui pouvoit connoître la pratique de *Prodicus*: de plus toutes les éditions, excepté celle de Linden, portent Προδικ@· quoique les Traducteurs ayent lû *Herodicus*. Dans deux Mſſ. il y a Ηροδικος & dans tous les autres Προδικ@·.

(2) Voyez le premier Livre *de ſanitate tuenda*. C. 8.

mier inventeur de la Médecine Gymnaſtique. C'eſt ainſi que Pline nous donne Hippocrate pour l'inventeur de la Médecine Clinique. (3) Cependant il eſt clair qu'il ne fit que la perfectionner. Cette pratique avoit été ſuivie dans la famille des Aſclepiades, long-tems avant la naiſſance d'Hippocrate.

Il n'eſt pas étonnant qu'Eſculape, qui avoit rendu tant de ſervices à l'humanité, ait été traité avec la plus grande diſtinction, & qu'on ait élevé des temples en ſon honneur. Les fameux bienfaiteurs ſeront toujours diſtingués. Sa méthode étoit aſſurément très-bonne pour ce tems-là, quoique bornée à l'obſervation & aux remedes. Il eût été ridicule d'y appliquer la Philoſophie, puiſqu'on n'avoit alors qu'une connoiſſance imparfaite du corps humain, & de la nature des maladies, & que ſans cette connoiſſance,

(3) Voyez la Préface du Livre 29.

plus on eſt philoſophe, plus on s'égare. Ce fut donc avec beaucoup de ſageſſe, qu'Eſculape s'adonna principalement à l'obſervation des maladies, & que ſes deſcendans ſuivirent la même méthode, qu'ils perfectionnérent.

L'Anatomie fut cultivée vers ce tems-là, comme une partie de l'Art, utile & même néceſſaire. On la regarda cependant comme inférieure à l'autre, puiſqu'on y fit alors ſi peu de progrès, en comparaiſon de ceux qu'on fit dans l'obſervation. Galien dit (je ne ſçai ſur quel fondement) que l'on avoit alors une parfaite connoiſſance de l'Anatomie. Il eſt vrai que les Sacrifices des Egyptiens, dont les Grecs avoient emprunté leur Médecine, & leur uſage d'embaumer les Morts, leur purent apprendre beaucoup de choſes par raport à la ſtructure du corps humain, quand même ils ne l'euſſent pas connue d'ailleurs. Je ſuis certain néan-

moins, par ce que nous dit Hippocrate, le plus ancien Médecin Grec dont il nous reste quelque ouvrage, que l'Anatomie étoit alors fort ignorée. Quoi qu'il en soit, on convient que l'observation en ce tems-là étoit la principale étude des Médecins, & qu'ils s'y appliquérent avec succès, jusqu'au tems que la Philosophie vint les troubler, & déranger leur pratique.

PYTHAGORE fut le premier qui s'avisa d'introduire la Philosophie dans la Médecine, & de vouloir expliquer les causes des maladies, & autres choses de ce genre. Il est vrai que lui & la plûpart de ses successeurs se bornérent à la simple théorie, & ne firent pas beaucoup de mal. Mais *Empedocle*, l'un de ses plus fameux disciples, Philosophe célébre, à qui le mont Etna fit payer cher sa curiosité, se mêla de pratiquer, & sa pratique fut accompagnée de toutes ces mystérieuses chimères

qu'il tenoit de ſon maître. Cependant il faut lui rendre juſtice, & avouer qu'il ne laiſſa pas de faire pluſieurs cures ſingulières; parce qu'apparemment il ne faiſoit pas toujours uſage de ſes vaines ſpeculations. On peut voir quelle étoit ſa maniére de pratiquer, dans le Livre de le Clerc, qui nous en a donné l'idée en peu de mots avec beaucoup d'eſprit. Ceux qui voudront en avoir une connoiſſance plus étendue, pourront lire le Livre *des Principes*, & celui *de la Nature de l'homme*, parmi les ouvrages d'Hippocrate. On croit que ces deux piéces ſont de Démocrite ami d'Hippocrate, & diſciple de Pythagore.

Au milieu des broüillards de cette fauſſe Philoſophie, Hippocrate parut, & fut le Fondateur de la vraye Médecine; mais ce qui eſt très-remarquable, ni ſes raiſonnemens, ni ſes obſervations, ni ſes remédes, n'ont pas la moindre tein-

ture de cette philosophique superstition qui régnoit de son tems. Son bon sens la lui fit mépriser, & ne conservant de la Philosophie que ce qui pouvoit être de quelque usage, il joignit avec sagesse le raisonnement à l'expérience; ce qu'aucun Médecin n'avoit fait avant lui. Car l'un s'arrêtoit à la seule expérience sans raisonner, & l'autre au seul raisonnement sans aucune expérience. La Médecine fut donc alors délivrée du jargon Philosophique; l'observation fut cultivée avec toute la sagacité & toute l'exactitude imaginable, & on s'y appliqua beaucoup plus que dans tout les siécles précedens, & qu'on n'a même fait dans la suite. C'est pour cela qu'Hippocrate a été regardé par les Anciens, comme le grand restaurateur, ou plutôt comme le premier Fondateur de la Médecine après Esculape, qui en a été le Dieu, & qui vivoit environ sept-cens ans avant lui.

On pourra m'objecter ici que les Livres *de nat. hom. de princip. de naturâ pueri*, & le premier Livre de la Diéte (pour ne pas parler des autres) ſont une preuve qu'Hippocrate n'étoit pas tout à fait ennemi de la Philoſophie qui régnoit alors, quoi qu'elle influât peu ſur ſa pratique. Je réponds, qu'à la vérité il y a pluſieurs écrits philoſophiques parmi les ouvrages d'Hippocrate; qui ſans faire tort à la Médecine, pourroient fort bien être retranchés du recueil de ſes œuvres. Mais il faut obſerver que ces écrits ont été de tous tems ſoupçonnés d'être d'une autre main; quelques-uns de Polybe, d'autres d'Héraclite, de Démocrite, ou d'Herodicus. Il n'eſt point du tout vraiſemblable qu'un Médecin tel qu'Hippocrate, ſi zelé pour le progrès de ſon Art par le moyen de l'obſervation, ſi oppoſé à la Philoſophie qui étoit alors en vogue;

& si ardent à faire réussir ce qu'il avoit sérieusement entrepris, ait eû du tems & du goût pour ces vains amusemens, si contraires à son plan de Médecine pratique: amusemens, qui ne pouvoient convenir qu'à de petits genies, incapables d'aller bien loin en Philosophie même, & de devenir jamais vrais Médecins. Hippocrate étoit fort au dessus de ces systêmes puérils. Ainsi, tandis que d'autres prétendus Médecins se rempliſſoient la tête de causes & de principes, & qu'ils s'efforçoient de rendre raison de tout, Hippocrate se bornoit à l'observation du véritable état des maladies, & de ce que nous appellons les *non-naturels*; dans la vûe de découvrir en quoi ils consistoient, & ce qui produisoit un changement si considérable, si ordinaire néanmoins, & si surprenant dans le corps humain.

Le resultat de ses recherches fut qu'une maladie n'arrive jamais,

qu'il ne se fasse un changement dans les fluides, ou dans les solides, ou dans les deux tout ensemble, & *qu'une erreur dans les non-naturels* occasionne toujours ce changement; qu'enfin les Phénoménes ou Symptômes qui s'ensuivent, sont des effets naturels du Mécanisme du corps, quand il est permis aux puissances dont il est composé, d'exercer leurs propres forces. Par exemple, lorsque nous avons pris quelque chose qui nous a fait mal, & qui pourtant ne nous en a pas fait assez pour nous causer la mort; alors ou l'estomac la rejette, ou elle sort du corps par la voye des intestins, ou bien elle passe en partie dans le sang; & en ce cas, ou elle transpire par la sueur, ou elle produit d'abondantes urines, ou elle cause des saignemens de nez & autres hémorragies, & même quelquefois des tumeurs. Tout cela se fait sans aucune connoissance de notre

part, mais par une pure action des fluides & des solides les uns sur les autres, qui s'efforcent de pousser au dehors la matiére nuisible. C'est ce qu'Hippocrate appelle *la nature* dans les hommes; & après les plus éxactes recherches il soutient, que cette nature par elle-même est en général suffisante pour tout, & que dans les cas ou elle ne suffit point, la guérison est bien difficile.

Persuadé de cette doctrine, Hippocrate s'appliqua principalement à éxaminer le cours de la nature dans le progrès des maladies, & non-seulement à connoître les symptômes, passés, présens, & futurs, mais à les décrire de telle façon, que les autres pussent les connoître comme lui. Il acquit sur cela tant d'habileté, que depuis lui personne ne l'a égalé dans la maniére d'exposer les indications & les pronostics des maladies. Les Médecins ignorans & paresseux ont vou-

lu faire regarder toutes ces choſes, & ſes prognoſtics en particulier, comme des matiéres de pure curioſité, auxquelles il étoit inutile de s'arrêter, n'ayant, diſent-ils, jamais rien apperçu de ſemblable dans les maladies qu'ils ont vues. Eh! comment ces ſortes de Médecins l'appercevroient-ils? Cependant tout ce qu'il y a de Médecins éclairés, prudens, attentifs, & laborieux, ont toujours regardé ces prognoſtics comme les remarques les plus judicieuſes & les plus utiles, qui ayent jamais été faites, & ils les ont trouvé vrayes dans des exemples ſans nombre : tant les opérations de la nature ſont conſtantes & uniformes, & les obſervations d'Hippocrate judicieuſes & éxactes.

Ce grand genie ne s'en tint pas là. Il fut encore l'inventeur de cette excellente partie de la Médecine, que nous appellons la Diététique, & qui concerne les alimens, ou l'ab-

ſtinence des malades : article ſi important, qu'il en a fait ſon remède principal, & ſouvent unique, ſurtout lorſque le malade eſt d'un bon tempérament, & qu'il conſerve des forces. Et pour dire le vrai, toutes ſes obſervations nous auroient été bien moins utiles qu'elles ne le ſont, s'il n'y avoit ajouté la Diététique, ou le regime. Car quoique pour guérir une maladie, il ſoit néceſſaire de la bien connoître, cette connoiſſance ne ſuffit pas toujours; mais connoître les maladies, & ce qui convient au malade par raport au régime & aux remédes, c'eſt connoître tout ce qu'il faut. Hippocrate le ſçavoit bien, & c'eſt pour cela qu'il fut auſſi attentif au choix du régime, qu'à l'éxamen de la diſpoſition du malade. Dans ce qu'il nous a laiſſé ſur cet article, particuliérement ſur le régime dans les maladies dangereuſes, on reconnoît le grand maître & le Médecin conſommé.

Il ne fut pas moins habile dans la Chirurgie, dont il paroit avoir pratiqué toutes les parties, excepté la Lithotomie, avec un jugement peu inférieur & peut-être égal à celui de nos célébres Chirurgiens modernes.

A l'égard de la matiére médicale, on ajouta beaucoup de son tems à celle qui étoit en usage parmi les Cnidiens (branche de la famille des Asclepiades); ces Cnidiens n'employoient d'autres remédes que le lait, le *serum lactis* & le suc épaissi du concombre sauvage. Hippocrate attribuoit la simplicité de cette Médecine au défaut de genie & d'expérience, quoiqu'avec ces remédes simples ils eussent pû guérir de très-grandes maladies. * La matiére médicale s'accrut donc extrêmement du tems d'Hippocrate, afin qu'elle pût répondre à la varieté des cas;

* Voyez le Livre de *Dieta in acutis*, au commencement.

& ce grand Médecin employa ſes differens remédes avec tant de ſuccès, que la plûpart ſont encore aujourdui en uſage. Il n'eſt pas aiſé cependant d'expliquer la maniére dont quelques-uns de ces remédes étoient préparés. Sa Pharmacopée, dont il fait mention plus d'une fois, n'a jamais été publiée; en ſorte que nous n'en pouvons juger que par ce que nous trouvons dans ſes Livres ſur les maladies des femmes, & dans d'autres endroits. Quoi qu'il en ſoit, il paroit certain qu'il ne fit jamais uſage que de peu de remédes, & que des plus ſimples. La plus grande quantité, & la plus grande varieté de ceux qu'il employa, fut dans les maladies des femmes, où chacun ſçait que les cas ſont quelquefois extrêmement difficiles.

Nous ne voyons point que ce grand Auteur faſſe mention d'aucuns ſecrets ſpecifiques, qui lui fuſſent particuliers. Tous ſes remédes

étoient manifeſtes & publics. Il eſt ſi éloigné d'envier aux autres des connoiſſances ſemblables aux ſiennes, qu'il prend la peine de nous inſtruire méthodiquement par raport à la pratique, & de nous conduire pas à pas depuis le commencement juſqu'à la fin, dans toutes les choſes qui peuvent perfectionner l'art.

Il ſemble avoir eu bonne opinion de l'Aſtronomie, & l'avoir regardée comme une ſcience qui convenoit à un Médecin. A l'égard de la doctrine de l'attraction qui eſt aujourdhui ſi en vogue, elle ne lui étoit point étrangére, & il la regardoit comme importante dans l'économie animale *; en un mot, conſiderant l'état où Hippocrate trouva la Médecine, & celui où il nous l'a laiſſée, il ne faut point s'étonner, qu'il ait toujours été regardé comme le Prin-

* Cette doctrine de *l'attraction*, regardée comme *importante* en Médecine, eſt une penſée Angloiſe, que nous devons excuſer.

ce des Médecins. Il eſt bien plus ſurprenant qu'un ſi bon plan ait été négligé. Certainement il nous a mis dans le chemin des progrès, & ſi jamais la Médecine eſt portée à ſa perfection, ce ne ſera qu'en ſuivant ſa méthode, qui conſiſte dans une obſervation judicieuſe & dans un ſage raiſonnement.

Mais tout eſt dans le monde ſujet à des révolutions, & les meilleurs plans ne ſont pas les plus durables. C'eſt ce qui eſt arrivé par raport à Hippocrate. Ses deux fils, Theſſalus & Draco, que la ſeule réputation de leur pere a immortaliſés, ne firent pas beaucoup parler d'eux, quoique quelques œuvres d'Hippocrate leur ayent été attribuées. Theſſalus paſſa la plus grande partie de ſa vie à la Cour d'Archelaüs Roy de Macedoine; Draco vécut ſi obſcurément, que nous ne ſçavons de lui autre choſe, ſinon qu'il étoit fils d'Hippocrate, & qu'il

fut pere d'un autre Draco, Médecin de Roxane veuve d'Alexandre le Grand.

Il eſt vrai que Polybe ſon beau-frere fut un homme d'un caractére différent. Il ſuivit la doctrine de l'ancien tems, & ſe tint toujours caché, ſans ſe livrer au monde ni aux plaiſirs. Il fut Auteur de pluſieurs Livres fameux, dont quelques-uns exiſtent encore aujourdui, ſans compter les ouvrages qui ſe trouvent parmi ceux d'Hippocrate, & qui lui ont été attribués anciennement; tels que le Livre *de naturâ pueri*, qui fait un grand honneur à ſon Auteur, quel qu'il ſoit.

Pour Prodicus, diſciple d'Hippocrate, il s'éloigna bientôt de la doctrine de ſon maître, & au lieu de s'appliquer à l'obſervation, il s'amuſa à ſubtiliſer ſur des mots; en quoi néanmoins, ſi nous en croyons Celſe*, il ne porta aucun préjudice

* L. 8. *de Hipp. & Plat. placitis*, C. 6. &c.

à l'art. Il n'en fut pas de même de Platon, qui vécut environ trente-deux ans après Hippocrate, & qui fut contemporain de Ctéſias Médecin Cnidien, qui écrivit dans la ſuite l'hiſtoire d'Aſſyrie & de Perſe ſur les mémoires de ces pays. Platon ſuivit la méthode de Pythagore, & entreprit d'expliquer ſuivant ſa doctrine les plus grandes difficultés de la Médecine, témoignant toujours une grande eſtime pour Hippocrate. A pluſieurs égards ſes idées ſur l'art de la Médecine étoient fort mauvaiſes, & malheureuſement ſon nom célébre les accredita, toute groſſiéres qu'elles étoient. Par exemple il prétendoit que la premiére forme que la matiére avoit reçue étoit triangulaire; que de ces triangles avoient été formés les élemens, le feu, l'eau, l'air, & la terre, dont tous les autres corps étoient compoſés: qu'à l'égard du corps humain, la moëlle allongée de l'é-

pine du dos étoit la premiére partie qui en étoit formée ; & que tout le reſte en étoit dérivé, & que c'étoit le ſiége de l'ame : que l'ame raiſonnable étoit logée dans le cerveau ; mais que les autres ames, ou plutôt les émanations de l'ame, étoient placées en differentes parties du corps, pour l'exercice de la volupté, du courage, &c. Que la matrice, étoit un animal qui brûloit de concevoir ; mais que s'il étoit trop longtems ſans le faire, il devenoit de mauvaiſe humeur, & ſe mettoit à courir par-tout le corps, s'arrêtant à tous les paſſages de l'air, pour prendre ſa reſpiration, & qu'il occaſionnoit par là une infinité de maladies : Qu'à l'égard des fiévres, ſi le feu excédoit, cet excès produiſoit une fiévre ardente continue ; ſi c'étoit l'air, la fiévre étoit quotidienne & intermittente ; ſi l'eau dominoit, il s'en ſuivoit une fiévre tierce ; & une fiévre quarte, ſi c'étoit la terre. C'eſt

ainſi qu'il raiſonnoit ſur toutes les autres parties de la Médecine, occupant ſon eſprit ſubtil de ſotiſes & de chimères, & n'ayant aucun égard à l'obſervation.

Peu de tems après vint Ariſtote, deſcendant d'Eſculape, & précepteur d'Alexandre le Grand; il écrivit deux Livres ſur la Médecine, qui ſont perdus, & un grand nombre de remarques touchant l'Anatomie des bêtes: car on n'avoit point encore diſſéqué de corps humains; ce qui ne ſe fit qu'au tems d'Eraſiſtrate & d'Herophile. Ariſtote entre dans de grands détails par raport à la deſcription & aux uſages des parties, & il faut avouer qu'il fit pluſieurs découvertes dans l'Anatomie. Mais ſa Philoſophie ne valoit pas mieux que celle de Platon ſon maître.

Tandis que les Philoſophes s'éxerçoient ſur la Médecine, Dioclès Caryſtius, Médecin du premier

ordre, parut sur les rangs. Il étoit contemporain d'Aristote, & lui survécut. Il mépriſa les vaines conjectures de la Philoſophie, & préfera la doctrine d'Hippocrate, c'eſt-à-dire la connoiſſance de la nature, à toutes les imaginations des Philoſophes. Il fut ſi grand admirateur d'Hippocrate, que les Athéniens l'appelloient, Hippocrate ſecond. Galien parle de lui comme d'un Médecin habile & très-zelé, qui avoit fait de grands progrès dans l'Anatomie. Ses ouvrages, qui étoient en petit nombre & très eſtimables, ont été perdus, excepté, quelques fragmens. Celius Aurelianus parle de Dioclès, & dit qu'il ordonnoit d'avaler une balle de plomb dans les coliques.

Praxagoras eſt le troiſiéme Médecin illuſtre; il vivoit peu de tems après Dioclès. Il étoit de Coos, & de la famille des Aſclepiades: il en fut le dernier, ſelon Galien. Il s'ap-

pliqua beaucoup à la Médecine rationelle, c'eſt-à-dire, à la Médecine fondée ſur la raiſon & l'experience, & Galien en parle, comme d'un grand maître dans ſon art. Tous ſes ouvrages ſont perdus, à la réſerve de ce que nous trouvons dans Celius Aurelianus; on y voit clairement, que quoi qu'en général il ſuivît la méthode d'Hippocrate, il alla quelquefois plus loin; par exemple dans les vomitifs dont il fit uſage; & même plus loin que Dioclès dans le cas de la colique, ou lorſque les autres remedes ne faiſoient rien, il faiſoit ouvrir le ventre, & remettre les boyaux dans leur ſituation naturelle. Praxagoras a été auſſi regardé comme un très-habile anatomiſte. Il fut le maître d'Herophile.

Voilà les principaux Médecins, qui ſoutinrent la méthode d'Hippocrate, & qui s'oppoſérent à celle des Philoſophes, dont il étoit bien plus aiſé de ſuivre les ſpéculations, que

d'imiter la pratique de ce maître.

Mais ce ne furent pas seulement les Philosophes qui parurent opposés à sa méthode. Vers le même tems un Médecin Cnidien se déclara contre la pratique de ceux dont je viens de parler, & contre plusieurs usages de la Médecine universellement estimés, particuliérement contre la saignée & les purgations ; & par un babil extraordinaire *, il fit tous ses efforts pour renverser les maximes des Anciens, fondées sur l'expérience de tous les siécles. Ce temeraire novateur fut Chrysippe (ce n'est pas Chrysippe le Philosophe) le maître de cet Erasistrate, qui devint lui-même son maître en quelque chose, comme le disent Pline & Galien. Il est certain qu'Erasistrate fut beaucoup plus judicieux que Chrysippe. Quoi qu'il proscrivît, comme lui, la saignée & les purgations,

* Pline L. 29. C. 1. dit de lui ; *Horum placita Chrysippus ingenti garrulitate mutavit.*

à la place desquelles il substituoit l'abstinence, les vomitifs, les clystéres, & de tems en tems l'éxercice : il avoit néanmoins beaucoup de respect pour les Anciens, & faisoit usage de beaucoup de choses recommandées par Hippocrate. Bien qu'il ait écrit contre les Médecins de Coos, parmi lesquels il enveloppa Hippocrate, on a fort vanté la maniére dont il connut la maladie d'Antiochus, fils de Seleucus Nicanor, par une simple observation des circonstances de cette maladie causée par l'amour; ce qui lui valut une très-grande récompense. Mais en quoi il a excellé, c'est dans l'Anatomie, que conjointement avec Herophile, il porta à un plus haut dégré qu'aucun de ses prédécesseurs. Il est vrai qu'ils eurent l'un & l'autre des moyens que ceux-ci n'avoient pas eûs. Ptolomée Soter, & Ptolomée Philadelphe, fondateurs de la fa-

meuſe Bibliothéque d'Alexandrie, leur firent fournir des ſujets, choiſis parmi les malfaiteurs condamnés à mort. On dit même que quelques-uns d'eux furent diſſéqués tout vivans. Celſe lui-même *, dans la fameuſe diſpute entre ces Dogmatiſtes & les Empiriques, les repréſente comme des hommes cruels, qui diſſéquoient les hommes, *etiamnum ſpiritu remanente*; ce qu'il traite de barbare & d'inutile. Mais peut-être eſt-ce une fable, comme celle de Médée, qui à ce qu'on dit, faiſoit bouillir les hommes vivans; parcequ'elle fut la premiére qui mit en uſage les bains chauds. C'eſt ainſi que Carpi, ce grand reſtaurateur de l'Anatomie parmi les Modernes, fut accuſé d'avoir diſſéqué deux Eſpagnols vivans, & pour cet effet il fut condamné au banniſſement, quelque tems après la naiſſance de la maladie Vénérienne en Europe.

(*) Voyez la Préface.

Mais pour revenir à ces fameux Anatomiſtes, dont chacun fut le fondateur d'une ſecte, ou plutôt les chefs d'un parti conſidérable qui a ſubſiſté long-tems après; ils furent, comme je l'ai dit, les premiers que l'on ſçache qui ayent diſſéqué des corps humains, & qui ſemblent avoir connu la plûpart de ſes parties, le cerveau, par exemple, & les nerfs, auſſi bien que ceux qui ſont venus après eux. Herophile en particulier, qui paroît avoir été plus habile que les deux autres, a la gloire d'avoir donné à ces parties des noms que l'on a conſervés juſqu'aujourdui. Il a été ſi eſtimé de Fallope, excellent juge, qu'il dit » que ſon autorité dans les matié» res d'Anatomie, eſt pour lui com» me l'autorité de l'Evangile. Car, » ajoute-t-il, lorſque Galien combat » Herophile, il me ſemble voir » l'Evangile des Médecins attaqué«. L'expreſſion eſt un peu forte.

Il eſt certain qu'Herophile fut un grand homme dans cette partie, du moins pour ſon tems. Si depuis il y a eu de plus habiles Anatomiſtes que lui, leurs decouvertes ne ſe ſont pas trouvées toutes exactement vrayes. Peut-être que rien d'humain ne peut être parfait; cependant il ne s'agit ici que de choſes qui font partie de nous-mêmes, & qui tombent immediatement ſous nos ſens. Quoiqu'il en ſoit, Herophile s'appliqua beaucoup à la Botanique, à la Médecine, & à la Chirurgie. C'eſt ſurtout en cette derniére qu'Eraſiſtrate ſe rendit ſi fameux, malgré ſes opérations quelquefois cruelles. Il vouloit, par exemple, qu'on ouvrît le ventre dans le cas d'un Skirre au foye, & qu'on appliquât ſes remédes directement à la partie malade. Herophile ne fit jamais rien de pareil; mais ſuivant purement les ſentimens de ſon maître Praxa-

goras, & ceux d'Hippocrate, il pratiqua le plus souvent comme l'un & l'autre. Cependant il se distingua d'eux dans l'usage des remédes simples & composés, & il fut le premier de tous les Médecins dogmatiques, qui s'attacha à cette méthode. Il fut aussi le premier qui écrivit avec exactitude sur le Pouls, nonobstant ce qu'on dit de *Hoam-Ti*, troisiéme Empereur de la Chine, qui vivoit environ 2000 ans avant Hippocrate, & qui a écrit différens ouvrages sur la Médecine, & spécialement sur le Pouls; ouvrages que les Chinois disent subsister encore.

A l'égard de ceux d'Herodicus, nous les avons perdus tous, & ce n'est que sur le raport de Galien, que nous sçavons quels étoient ses sentimens. Il est vrai que Pline a observé en général, que pour bien entendre sa doctrine, il falloit être sçavant dans la Musique & dans la Géometrie, & que l'étude en étoit

ſi difficile, que la plûpart de ſes diſciples l'abandonnérent. Herophile écrivit auſſi contre ces prognoſtics d'Hippocrate, quoi qu'il fût en pluſieurs points, ſon plus grand admirateur. Mais il ne faut pas être étonné qu'un homme auſſi appliqué à l'Anatomie qu'Herophile ait penſé autrement qu'Hippocrate, n'ayant pas eû aſſez de loiſir pour examiner la vérité ou la fauſſeté des prognoſtics. Il n'y a qu'une grande pratique, & une obſervation aſſidue qui mettent un Médecin en état d'en juger. Les prognoſtics ſont uniquementfondés ſur l'expérience; quiconque n'aura pas obſervé, comme Hippocrate, & avec la même ſagacité, ne pourra jamais voir la juſteſſe de ſes concluſions: il tombera aiſement dans des erreurs, dont l'obſervateur judicieux & exact ſçaura toujours ſe garantir. C'eſt pour cette raiſon qu'il n'y a que les Médecins les plus appliqués &

les plus expérimentés, qui ſçachent apprécier cette partie des ouvrages d'Hippocrate. Ils la regardent comme un recueil d'oracles, tandis que les autres qui n'ont aucune expérience, ou qui n'en ont qu'une mediocre, n'ont jamais été & ne ſeront jamais capables, de faire de pareils prognoſtics. Mais nous aurons occaſion d'en parler plus au long dans la ſuite. A l'égard de nos Anatomiſtes modernes, quoique quelques-uns d'eux ſe trompent dans leurs raiſonnemens, les ſervices conſidérables qu'ils ont rendus à l'Anatomie par leurs découvertes, ſont dignes des plus grands éloges; ſur-tout par celle des vaines lactées, qui néanmoins ont été connues d'Eraſiſtrate & d'Herophile.

Ils eurent l'un & l'autre aſſez de diſciples, mais qui s'éloignérent de la conduite de leurs maîtres, comme il arrive ſouvent. Pluſieurs d'en-

tr'eux eurent des idées extravagantes, comme Philotime, éleve de l'un & de l'autre, qui prétendit que la cervelle n'étoit d'aucun uſage dans le corps humain. Galien parle de lui comme d'un Médecin, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiſte & bon Praticien.* Car l'un eſt inſeparable de l'autre, & l'on ne ſçauroit être bon Praticien, ſans être habile dans l'Anatomie. Les autres éléves de ces célébres Médecins furent Empiriques, & quelques-uns d'eux ſe rendirent célébres, tels que Cléophante, qui écrivit un traité ſur l'uſage du vin dans les maladies, contre le ſentiment des autres Médecins. Il devint le chef d'une Secte connue ſous le nom de Cléophantins, du nombre deſquels fut Mnemon, que l'on croit l'auteur de ces *Caractéres* qui ſont à la fin des *Hiſtoires*, au troiſiéme livre des *Epidemiques* d'Hippocrate.

* V. l. 8. *De uſu partium*, c. 3.

Mais le Médecin le plus renommé de ce tems-là, fut Nicandre, dont nous avons quelques ouvrages qui ſont connus. Je ne dois pas oublier Théophraſte le Philoſophe, lui qui nous a donné un détail ſi curieux ſur les plantes & ſur pluſieurs autres choſes qu'il a traitées philoſophiquement. Il vecut au commencement du régne de Ptolomée, fils de Lagus, Gendre d'Ariſtote; il hérita de ſa Bibliothéque, qui ſelon Strabon a été la premiére qui ait jamais exiſté. Du reſte Théophraſte n'a pû s'empêcher de raiſonner ſur la Médecine comme pluſieurs autres Philoſophes avoient fait avant lui.

Mais l'évenement le plus remarquable eſt la diviſion qui ſe fit alors de la Médecine en trois branches, ſçavoir la *Diététique*, la *Pharmaceutique*, & la *Chirurgique*. La premiére regardoit ce que nous appellons le régime du malade, & cette

partie qui concerne les alimens. La ſeconde avoit pour objet les remédes, & ce que nous appellons aujourdui ſimplement la Médecine. La troiſiéme conſiſtoit dans les opérations de la main, & dans ce que nous appellons Chirurgie. Tel fut le fameux partage qui ſe fit en ce tems-là, & qui en quelque maniére ſubſiſte encore. Car quoique quelques Médecins ne veuillent pas l'adopter, & s'en tiennent encore à l'ancien uſage, ayant chez eux des perſonnes qu'ils employent à la partie ſervile de l'Art, cependant au tems même de Celſe (témoin Caſſius, qui au jugement de Celſe *, étoit le plus ingénieux Médecin de ſon tems) tous les Médecins en général avoient accepté cette diviſion & y trouvoient un grand ſoulagement.

Malgré les expériences & les découvertes, la Médecine ſembloit

* Voyez la Préface.

être encore dans un très-mauvais état. Les raisonnemens des Philosophes, & les vaines connoissances des Anatomistes avoient anéanti l'ancienne doctrine. Chacun cherchoit à se distinguer comme Philosophe ; ils faisoient le plus de découvertes qu'ils pouvoient ; mais avant qu'ils en eussent fait aucun usage, ils entreprenoient d'expliquer la chose en détail, soit qu'il y eût de la difficulté, soit qu'il n'y en eût point. L'observation fut entiérement abandonnée. Les Médecins devinrent barbares, inintelligibles, & tels qu'ils étoient avant Esculape, c'est-à-dire, vrayement ignorans.

Alors parut le fameux Serapion d'Alexandrie, qui osa soutenir que le raisonnement étoit inutile dans la Médecine, & que l'on ne devoit s'attacher qu'à l'expérience. Certainement la proposition est outrée, si on la prend à la lettre.

Mais nous pouvons raisonnablement supposer, que les circonstances du tems exigeoient cette expression hardie. Une belle doctrine soutenue vers le commencement de l'an 3800, sous le régne du deuxiéme ou du troisiéme Ptolomée, donna naissance à la fameuse secte des Empiriques, qui a toujours regardé comme ses premiers fondateurs Serapion d'Alexandrie, & Philinus de Coos. Celui-ci étoit disciple d'Herophile contemporain de Serapion, & ne fut que demi-Empirique, selon Galien.

Ce n'est pas que les Empiriques n'ayent quelquefois fait remonter leur origine bien plus haut, dans leurs disputes contre les Dogmatistes. Ils soutenoient que leur doctrine avoit été celle d'Hippocrate, d'Acron d'Agrigente, * plus ancien que lui, & des siécles les plus reculés. Mais quoique les Méde-

* Voyez Pline, l. 29.

cins avant Hippocrate euſſent tous été Empiriques, (ce qui n'eſt pas douteux) n'ayant pour tout ſçavoir que l'expérience, cependant les Empiriques ne formérent une ſecte que vers le tems de Serapion. On peut voir fort au long dans Celſe & dans Galien, * ou dans le Clerc, qui a fort bien traité cette matiére, quels étoient les principes de ces Empiriques, & en quoi ils différoient de ceux des Dogmatiſtes, qui regardoient auſſi Hippocrate comme leur Chef.

Les Empiriques depuis la fondation de leur ſecte, continuérent à avoir des partiſans, ſurtout lorſqu'ils eurent admis un peu de raiſonnement mêlé avec l'expérience, ce que firent les plus ſenſés d'entr'eux : mais ils prenoient bien garde de donner trop au raiſonne-

* Voyez la Préface de Celſe, & les Livres de Galien touchant les Sectes, & ſpecialement celui de *Subfiguratione Empiricæ Sectæ.*

ment. Voici ce qu'ils enſeignoient. Il y avoit, ſelon eux, trois ſortes d'expériences néceſſaires pour diſcerner ce qui étoit utile ou préjudiciable en Médecine. La premiére & la plus ſimple étoit celle qui étoit occaſionnée par accident ou par la nature ſeule, ſans le ſecours d'aucun reméde. La ſeconde étoit celle qui étoit faite exprès & à deſſein. La troiſiéme, celle qui étoit produite par l'imitation. Les effets de chacune de ces trois ſortes d'expériences, bien conſiderées, étoient néceſſaires dans leur ſyſtême, pour conſtituer l'Art, tel qu'il doit être. Ainſi l'obſervation étoit leur unique étude, & ils faiſoient leurs délices de l'hiſtoire des maladies. Mais ils vouloient que ces deſcriptions hiſtoriques fuſſent faites par des perſonnes capables & de quelque autorité. C'eſt pour cela qu'Hippocrate fut toujours préféré par eux à André le Hiero-

philien, qui avoit tout enſemble la réputation d'être un bon écrivain & un aſſez malhonnête homme. Mais lors qu'ils avoient une idée avantageuſe de l'Hiſtorien, ils ſe fondoient ſur ſon raport, & y ajoutoient une foi entiére, ſur-tout ſi ſon témoignage étoit conforme à celui de pluſieurs autres obſervateurs. Ils ne ſe mettoient jamais en peine de rendre raiſon des différens ſymptomes des maladies, les jugeant toujours, quels qu'ils fuſſent, ſuffiſans pour l'obſervation, & pour pouvoir preſcrire au malade des remédes convenables, ſoit que la cauſe immédiate des ſymptomes fût connue, ſoit qu'elle fût ignorée.

D'un autre côté, les Dogmatiſtes ne négligeoient pas l'obſervation. Mais ils croyoient que les principes de nos corps, la ſtructure de leurs parties, les cauſes des maladies particuliéres ou communes,

& autres choſes pareilles, devoient être néceſſairement connues par le Médecin, avant de pouvoir entreprendre d'exercer la Médecine. Ces deux opinions différentes ouvrirent un vaſte champ à la diſpute, & firent briller les eſprits de part & d'autre. Mais, quoique les Dogmatiſtes fuſſent aſſez judicieux pour convenir avec les Empiriques de l'importance de l'obſervation, & qu'ils fuſſent peut-être auſſi exacts dans leurs remarques, il ne leur arriva néanmoins que trop ſouvent d'embarraſſer les cas, de leurs ſubtiles & vaines ſpéculations ; en ſorte qu'il étoit difficile d'entendre ce qu'ils vouloient dire. Celſe croit qu'ils avoient tort les uns & les autres : ceux-là pour être trop oppoſés au raiſonnement, ceux-ci, pour s'y appuyer trop. C'eſt pour cela, qu'en homme ſage & judicieux, il n'embraſſe aucun des deux partis, & préfére d'être

d'être Ecclectique, c'eſt-à-dire, d'être de la ſecte de ceux qui ſe conſervent la liberté de choiſir dans les autres ſectes ce qui leur paroît le meilleur.

Les Empiriques étoient fort condamnables, en ce qu'ils regardoient l'Anatomie comme abſolument inutile. La connoiſſance des parties du corps humain eſt certainement d'une grande utilité, quoique cette utilité ſoit peut-être un peu moindre que quelques-uns ne l'ont cru. Si les Empiriques n'avoient pas été extrémement bleſſés des diſſections faites à Alexandrie ſur des corps vivans, ou plutôt du bruit qui en avoit couru, il eſt fort vraiſemblable, que non ſeulement ils auroient admis l'Anatomie, mais qu'ils y auroient même fait des progrès. Du reſte ils formérent leur plan ſur des conſidérations ſi ſages & ſur des raiſons ſi ſolides, que pluſieurs Mé-

decins d'une haute réputation ſe joignirent à eux dans la ſuite. De ce nombre fut Glaucias, dont parle Celſe, qui avoit coutume d'appeller l'obſervation, la deſcription & l'imitation, trois points fondamentaux de l'art des Empiriques, & le Trépied de la Médecine.

Le plus grand & le plus célébre de cette fameuſe ſecte fut Héraclide de Tarente, qui quoiqu'il eût été élevé à l'Ecole d'Herophile, embraſſa néanmoins la ſecte des Empiriques. Mais jamais il ne trahit la vérité pour ſoûtenir ſon parti : il conſerva toujours le caractére d'honnête homme, & n'avança jamais rien, qu'il n'eût vérifié par ſa propre expérience. Les maîtres qu'il ſuivit dans ſa maniére de pratiquer, furent Hippocrate, Dioclès, & Praxagoras, & ſi l'on excepte l'abſtinence qu'il porta juſqu'à l'excès, quelquefois juſqu'à ſept jours au commencement d'une fiévre,

il fut considéré généralement comme un des Médecins les plus sages & les plus judicieux qui eussent paru avant lui. Il admit dans sa pratique un peu plus de raisonnement que ne faisoient la plûpart des Empiriques, comme il paroît par ce qu'en dit Cœlius Aurelianus. Il fit de grandes recherches, par raport aux Plantes, aux Animaux, & aux Mineraux, ainsi qu'à l'égard des différentes maladies. On croit qu'il vivoit vers l'an du Monde 3800. & il fut plus célébre qu'aucun de ses successeurs. Sexus Empiricus a été le seul Empirique un peu fameux avant le tems de Galien, & après lui Marcellus, qui vivoit à Rome sous l'Empire de Théodose. Il faut néanmoins excepter l'illustre Médecin d'Angleterre, *Thomas Sydenham*, qui dans un certain sens fut un véritable Empirique, quoi que nous ne trouvions pas ex-

preſſément dans ſes écrits les opinions des anciens Médecins de cette ſecte.

CHAPITRE II.

Etat de la Médecine *chez les Romains.*

ON vient de voir quel a été l'état de la Médecine chez les Grecs, durant environ mille ans. Lorſque les Romains eurent commencé à aſpirer à la Monarchie univerſelle, les ſciences & les arts commencérent auſſi à voyager de l'Egypte & de la Grece en Italie : ce qui arriva vers le régne de Ptolémée Philopator, l'an du Monde 3730. *Arcagathus*, Médecin Grec, vint s'établir à Rome, dans les premiéres années du régne de ce Prince, ſous le Conſulat de Lucius Emilius, & de Marcus Livius : & c'eſt le premier

des Grecs qui ait essayé d'introduire la Médecine Grecque en Italie. Il fut d'abord fort bien reçu, & on lui accorda plusieurs marques de distinction. Mais quand on l'eut vû appliquer le fer & le feu (ce qui est quelquefois nécessaire, comme tout le monde sçait) on changea d'opinion à son égard; il devint si odieux, & sa profession fut si détestée, qu'il se vit obligé de prendre la fuite. Quelques-uns on dit qu'il avoit été chassé de Rome, sous le consulat de Caton. Mais Caton étoit alors trop jeune pour être revêtu de cette dignité, & pour avoir même quelque autorité dans la République. Cependant il est certain que ce Romain n'avoit pas sur la Médecine les mêmes idées qu'Arcagathus. Il n'estimoit que la Médecine purement Empirique; il employoit même de tems en tems des amulétes, & pratiquoit des superstitions

pour rétablir des luxations & des fractures ; pratique fort en vogue chez les Afriquains & en particulier chez les Psylles. Il étoit extrémement prévenu contre la Médecine Grecque, comme il paroît par la précaution qu'il prit à l'égard de son fils Marcus *. Et à la vérité, s'il s'imaginoit effectivement que les Grecs avoient formé le dessein d'empoisonner tous les Barbares par le moyen de cet Art, il n'est pas surprenant que les Romains, compris sous ce nom, ayent été si ennemis des Médecins de la Gréce. Mais quel qu'ait été le véritable motif de cette haine, il est certain qu'elle fut fondée sur quelque chose de fort extraordinaire. Car depuis le tems qu'Arcagathus fut chassé de Rome, jusqu'à l'arrivée d'*Asclepiade* (espace qui est au moins de cent ans) les Romains n'eurent

* Pline. l. 29.

chez eux aucuns Médecins étrangers.

Mais lorsque vers le milieu de l'an 3900, au tems de Mithridate & de Pompée, Asclepiade vint à Rome, la Médecine y parut sur un pied tout différent. La mort des ennemis d'Arcagathus ; l'inutilité reconnue des enchantemens & des amulettes, qui avoient été jusqu'alors en usage ; l'honneur qu'avoit depuis fait à la Médecine Attale, dernier Roi de Pergame, qui institua le peuple Romain héritier de ses Etats & de toutes ses richesses, & qui fut si zélé pour le progrès de la Médecine, qu'il avoit un jardin de plantes Médecinales dans l'enceinte de son palais ; enfin la réputation où Asclepiade étoit à la cour de Mithridate, prince très-versé dans l'art de la Médecine ; tout cela lui fut favorable, & le fit bien recevoir à Rome, surtout lorsqu'il eut déclaré qu'il n'y avoit rien de

cruel & d'effrayant dans sa méthode de traiter les maladies, & qu'il les guérissoit promptement, surement, & agréablement : *citò*, *tutò*, *jucundè*.* Par là il se montroit opposé à la pratique d'Arcagathus & de quelques autres Médecins de son tems, qui par leurs vomitifs insupportables, & par leurs violens purgatifs, fatiguoient, tourmentoient, & tuoient leurs malades. Mais malgré ses promesses, il ne laissa pas de chagriner souvent ceux qui se mettoient entre ses mains ; tantôt par de longues abstinences, & tantôt par les exercices qu'il leur faisoit faire, surtout au commencement des fièvres. Il étoit néanmoins très attentif à employer les remédes les plus doux qu'il pouvoit trouver. Il amusoit les malades, avec des bains qu'il leur ordonnoit, avec des berceaux dans lesquels il les faisoit remuer, avec des lits sus-

* Celsus. l. 3. c. 4.

pendus, &c. * Il fit une grande faute, ſelon Galien & Cœlius, & on ne peut s'empêcher de blâmer une pareille conduite; c'eſt qu'il s'étudia à rabaiſſer la pratique de tous les autres Médecins. Il condamnoit ſouvent un reméde preſcrit par un autre, quoiqu'il ſçût bien que dans des cas ſemblables il l'avoit ordonné lui-même; & il en agiſſoit ainſi, ſoit par un eſprit de contradiction, ſoit par une baſſe politique. On ſçait que depuis la même choſe a été quelquefois pratiquée.

Quelles qu'ayent été ſes vûes, il eſt certain que jamais la Médecine ne fut dans un ſi mauvais état qu'en ce tems-là. Aſclepiade la réduiſit à la connoiſſance des cauſes des maladies, ſans ſe mettre en peine de l'obſervation & de l'expérience; & de cette maniére, il rendit con-

* Il eût bien fait de ſe ſervir auſſi de *Tremouſſoirs*, tels que ceux que conſeille ce Philoſophe moderne, *qui nihil humani à ſe alienum putat.*

jecturale toute la ſcience de la Médecine. Sa Philoſophie conſiſtoit dans la doctrine des corpuſcules d'Epicure, & par la diſpoſition des pores, & le cours des corpuſcules, il rendoit aiſément compte de toutes les maladies & de tous leurs ſymptomes. Par exemple, ſi les pores étoient trop étroits pour la groſſeur des corpuſcules, cela occaſionnoit, ſelon lui, des fiévres continues. Si les corpuſcules étoient trop fins, trop déliés, c'étoient des fiévres tierces; & ſi leur petiteſſe alloit juſqu'à un certain point, c'étoient des fiévres quartes. Tout cela étoit fort aiſé à débiter; mais s'il s'agiſſoit de réduire cette doctrine en pratique, c'étoit une ſource de bévues: choſe très-ordinaire parmi les Médecins Philoſophes. Par exemple, il ordonnoit la ſeignée dans la pleuréſie, à cauſe qu'elle étoit toujours ſuivie de douleur, & non dans la péripneumo-

nie, parceque communément la douleur n'y étoit pas jointe. La douleur, selon lui, étoit occasionnée par la rétention des plus gros corpuscules ; & ces gros corpuscules étoient composés des parties du sang, comme les plus petits corpuscules étoient formés d'esprit & de chaleur. Par la même raison, il ne vouloit pas seigner les malades dans la fiévre, pas même dans le cas du transport au cerveau ; mais il les faisoit remuer & agiter dans les fiévres, même les plus ardentes, & cela dès le commencement de la maladie. Il permettoit quelquefois le vin, même jusqu'à l'excès, dans la fiévre, & surtout quand il y avoit transport, dans la vûe de faire dormir le malade. Cependant il lui défendoit de boire une seule goute d'eau froide les deux premiers jours, quoiqu'il fût devoré par la soif: en sorte que ses remédes n'étoient pas aussi agréables & aussi

ſurs, qu'il les promettoit, quoiqu'il fût beaucoup plus complaiſant que le commun des autres Médecins. Toute ſa pratique étoit très-bornée, conſiſtant principalement dans l'abſtinence, qui ordinairement étoit de trois jours; dans la friction, dans la promenade, dans la ſaignée, & dans l'uſage du vin: remédes que Cœlius a expoſés en détail. Il avoit beaucoup d'éloignement pour la purgation, la regardant comme pernicieuſe à l'eſtomac, & capable de troubler le cours des humeurs. Mais il faiſoit grand cas des clyſtéres de pure eau froide. Cependant Aſclepiade a été regardé comme un grand Médecin. Quelques-uns l'ont cru deſcendant d'Hippocrate, quoiqu'il ne fût point du tout de ſa famille, étant natif de Pruſſe en Bithynie. Il ne s'accorda jamais avec ce Prince de la Médecine, touchant le pouvoir de la nature,

ni par raport aux jours critiques des maladies. Il disoit d'un ton railleur, que la pratique des Anciens n'étoit qu'une longue méditation sur la mort, parcequ'ils ne se hâtoient point d'ordonner des remédes, & qu'ils attendoient que la nature de la maladie se manifestât entiérement. Son premier métier fut celui de Rheteur ; mais n'y ayant pas réussi à son gré, il embrassa la profession de Médecin.

Il y eut encore en ce tems-là plusieurs autres Médecins célébres, entre lesquels on en compte un, surnommé *Pharmacion*. Galien dit qu'il écrivit fort exactement sur la composition des remédes ; en quoi les sectateurs d'Asclepiade se rendirent dans la suite extrémement habiles. Le plus considérable d'entr'eux, après *Themison*, fut *Cassius* dont *Celse* fait l'éloge *, &

* V. sa Préface, où il dit : *Ergo etiam ingeniosissimus seculi nostri Medicus, quem nuper vidimus, Cassius*, &c.

qu'on ſuppoſe être l'auteur de ces problêmes ingénieux de Médecine, que nous avons en Grec, dans leſquels le lecteur trouve des réponſes ſolides & ſatisfaiſantes à pluſieurs difficultés, ſur ce que nous pratiquons encore aujourdui, & ſur ce que nous trouvons communément dans les livres des Modernes, malgré pluſieurs découvertes faites depuis ce tems-là.

Il eſt inutile de faire mention des contemporains d'Aſclepiade, parcequ'ils ne firent rien d'extraordinaire, quoique pluſieurs d'entr'eux poſſédaſſent la confiance & la faveur des plus grands perſonnages de leur tems, qui les protégoient, comme Aſclepiade fut protégé & favoriſé par Mithridate & par Ciceron. Je les paſſe donc ſous ſilence, pour parler de *Thémiſon* de Laodicée, qui vivoit avant & ſous le régne d'Auguſte. C'eſt le plus fameux de tous les Aſclepia-

diens, & le fondateur de la ſecte des *Méthodiſtes*, dont Celſe nous donne une ſi haute idée.

La diverſité d'opinions, qui a régné ſi longtems entre les deux plus anciennes ſectes de la Médecine, ſçavoir, les Dogmatiſtes & les Empiriques, & les innovations de la Médecine inventée par Aſclepiade, & oppoſée à celle de ces deux ſectes, en firent éclore une nouvelle, ſous le nom de *Méthodiſtes*; nom qu'elle crut devoir prendre, par raport à ſon but, qui étoit de rendre la méthode de guérir plus aiſée dans la pratique. Ces Méthodiſtes ne firent pas difficulté d'abandonner la doctrine d'Aſclepiade, à l'égard des cauſes des maladies, & ils furent ſi éloignés de penſer que la connoiſſance de ces cauſes fût un point eſſentiel de la Médecine, qu'ils le regardérent comme abſolûment inutile, & ſe contentérent d'obſerver ce qui étoit commun & ordi-

naire. Et quant à la multitude infinie des maladies, que les deux autres sectes prenoient tant de soin de distinguer, ils les réduisirent à trois classes générales ; sçavoir, aux astringeantes, aux relâchantes, & aux mixtes : distinction qui n'étoit pas toujours assez claire, pour être exempte de dispute. Cependant dans la pratique, ils ne se fondoient que sur elle. Ils étoient, ainsi que les Empiriques, très-exacts dans la description des maladies, & ils suivoient Hippocrate dans la distinction des maladies chroniques & des maladies aiguës, & dans le partage de leur cours ; sçavoir, le commencement, le progrès & l'amendement. Ils regardoient même ces distinctions, comme ce qu'il y avoit de plus important dans la Médecine, réglant le traitement des malades, suivant le genre de leurs maladies, quelle qu'en fut la cause, dont ils se mettoient

toient peu en peine ; obſervant quelle partie ſouffroit davantage, le pays où la maladie avoit commencé à attaquer le malade, ſon âge, la ſaiſon de l'année, &c. & tout cela ſans avoir aucun recours à la Philoſophie ou à l'Anatomie. Ils s'accordoient avec les *Empiriques* en ce qu'ils rejettoient, comme eux, tout ce qui étoit obſcur, & avec les *Dogmatiſtes*, en ce qu'ils admettoient un peu de raiſonnement dans leur pratique, pourvu que ce raiſonnement dependît de quelque choſe de ſenſible. C'eſt pourquoi ils ne faiſoient aucun cas des pores & des corpuſcules d'Aſclepiade ; doctrine imaginaire, ténébreuſe, & fort incertaine.

Avec tout leur bon ſens, ils étoient dans une grande erreur, lorſqu'ils négligeoient les obſervations particuliéres, étant uniquement attachés aux maximes générales, & ne conſiderant dans les

maladies que ce qu'il y avoit de général & de commun. Car ce qu'il y a de général & de commun dans les maladies, n'eſt pas plus l'objet du Médecin que ce qui s'y remarque de particulier en certains cas, & ces particularités ne méritent pas moins d'attention de ſa part, puiſqu'il eſt abſolument néceſſaire de connoître l'eſpéce particuliére de chaque maladie. C'eſt ce que Galien * a bien fait voir dans le cas d'une morſure de chien enragé. Si une telle plaie eſt traitée comme les plaies ordinaires, il eſt indubitable que le malade deviendra bientôt furieux & enragé. Mais étant traité, comme ayant reçu cette plaie de la morſure d'un chien enragé, il peut être guéri.

Voilà en général le ſyſtême de *Themiſon*. Lorſqu'il pratiquoit, il n'étoit pas encore fort âgé, comme Celſe nous l'apprend. C'eſt peut-

* C. 3. l. 3. *Acutorum.*

être la raison pour laquelle il ne nous a point laissé le plan d'une pratique conforme à son système ; ce que probablement il eût fait, étant un homme très exact à plusieurs égards. *Cœlius* raporte de *Thémison*, qu'après avoir été guéri d'une morsure de chien enragé, toutes les fois néanmoins qu'il avoit entrepris d'écrire sur ce sujet, il étoit toujours retombé dans son erreur.

Il n'y avoit pas plus de cinquante ans, que la secte dont je viens de parler étoit établie, lorsque *Thessalus*, de Tralles en Lydie, parut avec éclat sous Néron : il fut le premier qui étendit le système des *Méthodistes*, & il passa pour l'avoir porté à sa perfection. Il en étoit même regardé comme le fondateur, à en juger par ce qu'il dit lui-même. Sorti de la plus basse extraction, ce Médecin par ses flateries, ses bassesses, & son effron-

terie, fit une fortune étonnante. Son impudence à l'égard des autres Médecins fut si grande, selon Galien, * qu'il disoit souvent que ses prédécesseurs n'avoient rien entendu dans ce qui concernoit la conservation de la santé, & la guérison des maladies. C'est ainsi qu'il en parla dans une lettre à l'Empereur Néron. Il se donnoit le titre de Triomphateur des Médecins, & selon Pline, ce titre se lisoit sur son tombeau, près de la Voye Appienne. Le même Pline nous dit aussi, que non seulement Thessalus combattit toutes les maximes des Anciens, mais qu'il traita avec la derniére indignité tous les Médecins de son tems. *Cuncta majorum placita & rabie quadam in omnis ævi medicos perorantem :* Ce sont les propres paroles de Pline. Cependant cet homme si orgueilleux & si insolent par raport à son

* *Meth. Medendi*, Liv. 1.

Art étoit de tous les humains le plus humble & le plus rampant auprès des Grands. Il disoit quelquefois qu'il n'y avoit personne à qui il n'enseignât aisément l'Art de la Médecine en six mois ; qu'il n'avoit point eu d'autre maître que lui-même, & qu'il avoit tant composé d'écrits sur son Art, qu'il ne pourroit jamais avoir le tems de les lire. Quoique ces sortes de discours doivent être regardés comme des rodomontades, ils ne laissent pas d'aprocher beaucoup de ceux qui ont été tenus depuis par un Médecin célébre, qui en plusieurs choses ressemble un peu à Thessalus *. Mais je ne veux pas m'éloigner de mon sujet.

Thessalus suivoit quelquefois une méthode particuliére dans le traitement des maladies. Asclepiade, & Thémison avant qu'il fut

* Quelques-uns croyent que ce reproche regarde M. Boerhave.

devenu vieux, croyoient l'un & l'autre que la maladie & la santé consistoient dans une certaine symétrie ou proportion entre les pores & les corpuscules, & qu'une altération dans cette proportion, ou un changement particulier, étoient ce qui formoit en général toutes les maladies. Thessalus au contraire soutenoit qu'il se faisoit alors un changement universel dans tout le corps, qu'autrement il n'y en auroit aucun. C'est ce changement universel, qui fut dans la suite appellé *Metasyncrisis*, & auquel on appliqua certaines médecines appellées *Metasyncritiques*, dont l'usage étoit fort dégoûtant, comme on le peut voir fort au long dans Cœlius *. Thessalus fut le premier qui introduisit, ou plutôt qui rétablit (car on dit qu'Asclepiade est auteur de cette pratique) les trois jours d'abstinence, par le moyen

* C. 1. l. 1. *De morbis chronicis.*

desquels les Méthodistes commencérent à vouloir dans la suite guérir toute sorte de maladies. A l'égard de la purgation, il étoit de l'opinion d'Erasistrate & de Chrysippe, qui la proscrivoient.

Soranus d'Ephése, qui vécut d'abord à Alexandrie, & ensuite à Rome, sous Trajan & Andrien, mit la derniére main au système de la secte des Méthodistes, & il fut le plus habile de tous ceux de cette secte. Cœlius dit que tout ce qu'il avoit écrit lui-même, n'étoit qu'une traduction des ouvrages de Soranus; mais de pareils aveux, comme l'on scait, ne sont pas toujours sincéres. Ajoûtez, que souvent il parle de lui-même comme d'une tierce personne. Quoiqu'il en soit, comme les ouvrages de Soranus sont perdus, nous n'avons que ce seul moyen de les connoître.

A l'égard de *Cœlius Aurelianus*, c'étoit un Afriquain natif de *Sicca*,

ville de Numidie ; & on a cru qu'il étoit à peu près contemporain de Galien, ou plutôt qu'il avoit vécu quelque tems après lui, quoique ni l'un ni l'autre ne faſſent d'eux aucune mention reciproque. Nous lui ſommes redevables du long détail qu'il nous a fait, au ſujet des Méthodiſtes, ainſi que des principes & de la pratique des plus grands Médecins de l'antiquité, dont les ouvrages ſont abſolument perdus, particuliérement ceux de Dioclès, de Praxagoras, d'Eraſiſtrate, d'Hérophile, de Sérapion, d'Héraclide de Tarente, d'Aſclepiade, de Thémiſon, & de Theſſalus. Peut-être avons nous les écrits de ce dernier dans Cœlius, comme nous avons Trogue Pompée dans Juſtin.

Cœlius eſt un écrivain très-exact, & tels étoient tous les Méthodiſtes. Il diſtingue fort bien toutes les maladies par leurs ſignes.

Mais il évite avec ſoin toutes ſortes de définitions & toute recherche des cauſes, & des parties principalement affectées, comme dans la phrénéſie ; s'étudiant plutôt à connoître leur convenance entre elles, & les choſes communes. Cependant, lorſque la cauſe étoit ſenſible, ou aiſée à deviner, les Méthodiſtes ne la négligeoient point, & n'en croyoient pas la connoiſſance inutile ; comme dans le cas du vomiſſement du ſang par la bouche ; cas qui demande une conſidération particuliére, & une différente maniére de procéder dans le traitement. Cœlius & Soranus, & en général tous les Méthodiſtes, avoient beaucoup d'averſion pour les ſpécifiques, pour les purgatifs (excepté dans l'hydropiſie ; car en ce cas Thémiſon lui-même purgeoit.) pour les clyſtéres forts, pour les narcotiques, pour les diurétiques, & pour tous les remédes

douloureux, tels que les cautéres, &c. Mais ils faiſoient un grand uſage des vomitifs, de la ſaignée, des fomentations, & de toutes ſortes d'exercices.

Ils s'attachoient ſurtout à contenter les malades, comme faiſoit Aſclepiade ; principalement par raport au coucher, à la qualité de l'air & des alimens ; ayant parmi eux cette maxime, que les maladies devoient être guéries par les choſes les plus ſimples, telles que celles dont on fait uſage dans la ſanté ; & qu'il ne falloit que les diverſifier, ſuivant que les circonſtances l'exigeoient. L'air, par exemple, que nous reſpirons continuellement, ils le regardoient comme une choſe plus importante, ou au moins qui l'étoit autant, que les alimens ordinaires que nous prenons de tems en tems ; & pour cette raiſon, il n'y avoit point de ſecte, qui prît plus de ſoin de choiſir un air convenable à la diſ-

position du malade. Ce soin consistoit à le rendre plus ou moins comprimé ou dilaté, conformément à leur doctrine sur l'astriction & la rélaxation. Dans cette vûe, ils ordonnoient tantôt de grands ou de petits appartemens, ou selon l'exigence des cas, tournés vers le nord, & peu accessibles aux rayons du soleil; des grottes & des lieux souterrains, des lieux ombragés par des arbres, & arrosés d'eaux fraîches; & cela lorsqu'ils croyoient que le malade avoit besoin d'un air frais, comme dans les fiévres & les péripneumonies. Au contraire, lorsqu'ils croyoient que l'air chaud étoit nécessaire, comme dans les catares, les hydropisies, &c. ils ordonnoient d'échauffer l'air en allumant du feu, & en brulant des aromates, ou bien de mettre le malade dans une chambre exposée au midi. Du reste leur pratique en cela, quoi-

que ſinguliére & biſarre en apparence, n'étoit pas mépriſable. Elle paroiſſoit fondée en raiſon, & parmi les Modernes un grand Médecin * dont on ne peut revoquer en doute la ſageſſe & la profonde capacité, a approuvé ce ſoin par raport à l'air, dans quelques-uns des cas ſemblables, comme on le peut voir dans ſes écrits. A l'égard de l'abſtinence, qu'au commencement ils ordonnoient pour trois jours, ils la modererent dans la ſuite, & la réduiſirent à deux, ou du moins ils n'exigerent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les grands remédes avant le troiſiéme jour de la maladie, tels que les vomitifs & la ſaignée, & ils n'ordonnoient guére celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du tranſport. On trouve dans *Cœlius* un grand détail ſur la pratique des Métho-

* Boerhave *Aph. de morbis internis.*

diſtes. Outre ces ſortes de choſes, il raporte pluſieurs paſſages d'Hippocrate, qui ne ſe trouvent pas aujourdui dans ſes écrits, par exemple, à l'égard du traitement de la péripneumonie, au livre 2. des *Maladies aigues* & dans le chapitre de *Cæliacis*.

Les Méthodiſtes furent encore célébres long-tems après, & Sextus Empiricus les fait plus approcher des Pyrronniens ou Sceptiques en Philoſophie, que les Empiriques. *Theodorus Priſcianus*, qui vivoit environ trois cens ans après *Soranus*, ne fit point difficulté d'enfreindre quelques-unes de leurs régles, & quoi que Méthodiſte, il employa les purgatifs, & même les ſpécifiques, comme on peut voir dans ſes ouvrages imprimés chez Alde, parmi les Médecins Latins. *Moſchion* qui vivoit vers le tems de Néron, auteur d'un livre très-ancien ſur les maladies

des femmes, qui eſt parvenu juſqu'à nous, fut d'ailleurs ſi méthodiſte, que pris conjointement avec *Cœlius*, on peut dire qu'il nous donne une idée parfaite de la pratique de cette ſecte. *Proſper Alpinus* aimoit tant leur doctrine, qu'il entreprit de faire revivre leur ſecte, comme il paroît par ſon livre de *Medicinâ methodicâ*, imprimé en 1611. Mais la nouvelle Philoſophie paroiſſoit alors, & chacun fut bientôt plus attentif à cette nouveauté, qu'au ſoin de reſſuſciter les anciennes opinions, même les plus célébres. Tel eſt le pouvoir de la nouveauté ſur l'eſprit humain.

Mais avant d'abandonner ce ſujet, il eſt à propos d'obſerver que Celſe & Galien n'ont pu approuver les Méthodiſtes, en ce qu'ils négligeoient les cauſes extérieures, & les circonſtances particuliéres. L'un & l'autre ont cru avec raiſon,

que ces choſes méritoient une auſſi ſerieuſe attention, que tout le reſte. Et c'eſt pour cette raiſon qu'ils ont écrit contre eux, ſur-tout Galien, dont le principal ouvrage ſur ce ſujet eſt perdu. Dans le fond les Méthodiſtes ne pouvoient pas être eſtimés univerſellement de leurs contemporains. Quelques-uns d'eux condamnoient les Dogmatiſtes, & demeuroient cependant attachés à Hippocrate, à Eraſiſtrate, à Hérophile, & à Aſclepiade. D'autres étoient pour les Empiriques. Et parmi les Méthodiſtes mêmes, il y avoit tant de variations, & leur doctrine avoit été ſi alterée, d'abord par *Vettius Valens*, fameux Médecin ſous l'Empereur Claude, & qui poſſedoit les bonnes graces de ſa femme l'Imperatrice Meſſaline, enſuite par *Theſſalus*, puis par un grand nombre d'autres, qu'à la fin ce ne furent plus entre eux que des diſputes & des querelles

ſans fin, qui firent éclore deux nouvelles ſectes, ſçavoir les *Epiſynthetiques* & les *Eclectiques*.

Le chef des premiers fut *Léonide* d'Alexandrie, qui vivoit peu de tems après *Soranus*. Il prétendoit avoir concilié les opinions, & réuni les trois ſectes, ſçavoir les Dogmatiſtes, les Empiriques & les Méthodiſtes: c'eſt pour cette raiſon que lui & ſes ſectateurs furent appellés *Epiſynthetiques*. A l'égard des *Eclectiques*, leur chef fut *Archigene* d'Apamée en Syrie, qui ſelon Suidas vécut ſous Trajan, & mourut à Rome dans ſa ſoixante-troiſiéme année, après s'être comporté très-honorablement, ſelon le témoignage de Galien. Les Eclectiques ne vouloient ſe ranger d'aucun parti; mais ils ſe faiſoient chacun un plan, le meilleur qu'ils pouvoient, & tout ce qu'ils croyoient leur convenir dans chaque ſecte, ils ſe l'approprioient. Telle fut la fameuſe

ſecte

ſecte des Eclectiques, qui eſt encore aujourdui celle des Médecins les plus raiſonnables. *

Il régnoit néanmoins parmi eux différentes opinions particuliéres, qui les diviſoient, & formoient des partis. C'eſt ce qui donna naiſſance à une nouvelle ſecte ſous le nom de *Pneumatiques*, eſpéce de Dogmatiſtes, dont le fondateur fut *Athenée* d'Attalie, qui vivoit vers le tems de Pline. Il ſoutenoit entre autres choſes, que le feu, l'air, l'eau, & la terre, n'étoient pas de vrais élemens; mais que c'étoient quatre qualités cardinales: les deux premieres, il les regardoit comme les cauſes efficientes des choſes, & les deux autres comme les cauſes materielles. Il y en ajoûtoit une cinquiéme, qu'il appelloit *eſprit*, & il ſuppoſoit que cet eſprit pénétroit tous les corps, & les

* Dans toute choſe, le parti le plus judicieux eſt d'être Eclectique.

maintenoit dans leur état naturel. Telle étoit auſſi la doctrine des Stoïciens: ce qui fait que Galien appelle *Chryſippe* le pere de la ſecte Pneumatique. Mais quels qu'ayent été les ſentimens d'Athenée en Philoſophie, il eſt certain qu'Ariſtote fut ſon maître en Anatomie, & l'on prétend qu'il écrivit plus ſur la Médecine qu'aucun de ſes contemporains. Nous avons perdu tous ſes ouvrages, à l'exception de quelques chapitres, qui ſe trouvent dans *Oribaſius*, mais peu importans pour la connoiſſance de ſa doctrine & de ſa pratique, & qui ne ſe raportent qu'aux vertus du froment, du pain, & de l'orge, au pouvoir des alimens, à la purification de l'eau, aux différentes ſortes d'air, & à la ſituation des lieux.

Ses diſciples furent en aſſez grand nombre, & d'un mérite diſtingué. Tel fut *Hérodote*, fameux praticien à Rome, dont Galien fait

mention, & qui avoit un grand zéle pour sa secte. Il fut, selon quelques-uns, auteur d'un *Lexicon* pour Hippocrate ; mais d'autres attribuent ce livre à *Hérodote* de Lysie, peut-être sans autorité suffisante. *Archigene*, qui avoit été d'abord *Eclectique*, se rendit dans la suite *Pneumatique*. Mais le plus célébre Médecin de cette secte fut sans contredit *Aretée* de Cappadoce, qui à plusieurs égards fut aussi Méthodiste, sur-tout par raport à l'air, à la chambre, & à l'exercice des malades ; il est connu & très-estimé encore aujourdui, pour la politesse de son style, pour l'exactitude de ses descriptions, & pour la solidité de son jugement. Il est vrai que son Anatomie est fort mauvaise, & sa Théorie aussi. C'est le premier des Anciens, si l'on excepte cependant *Archigene*, qui ait fait usage des Cantharides en vésicatoires.

J'ai parlé juſqu'ici des Médecins, qui ſe ſont le plus diſtingués chacun dans leur ſecte. Mais le plus célébre & le plus eſtimable de tous eſt *A. Cornelius Celſus*, né à Verone, ſelon quelques-uns, & qui vivoit ſous les régnes d'Auguſte & de Tibere. Sans être attaché à aucune ſecte particuliére, ce fut un homme d'un ſçavoir univerſel, & le plus éloquent de tous les Médecins Latins. Son ſtyle peut être regardé comme le modéle de l'éloquence Romaine. La profeſſion de Celſe a été le ſujet d'une diſpute. Il s'agiſſoit de ſçavoir s'il avoit été Médecin. Pline ne lui donne point cette qualité : cependant preſque tout le monde convient aujourdui qu'il faut abſolument qu'il ait fait profeſſion de notre Art, & qu'il l'ait même pratiqué, ayant fait de ſi judicieuſes remarques ſur la Médecine & la Chirurgie. Sans renouveller ici cette

diſpute, je me contenterai d'obſerver que les deux auteurs favoris de Celſe ſont Hippocrate & Aſclepiade. Il étoit ſi fort verſé dans la lecture du premier, & il a emprunté tant de choſes de lui, ſurtout pour ce qui regarde les Prognoſtics & la Chirurgie, qu'il a été ſouvent appellé l'Hippocrate Latin. Cependant il n'en ſuivit pas aveuglément tous les ſentimens. Par exemple, il n'adopta point ſes jours critiques, qu'il regarda comme des reſtes de la mauvaiſe Philoſophie de Pythagore. Il n'approuva pas non plus la maniére de ſaigner du tems d'Hippocrate, trouvant que les ſaignées étoient alors trop petites & trop rares; ni la façon de purger, les purgations de ce tems-là lui paroiſſant trop fréquentes, trop violentes, & nuiſibles à l'eſtomac. Malgré cela Hippocrate fut de tous les Médecins celui qu'il eſtima davantage.

A l'égard d'*Asclepiade*, Celse le prit pour modèle dans les autres parties de la Médecine, & spécialement dans celle qui concerne l'exercice. Il en parle comme d'un très-habile & très-sage Médecin, mais qu'il ne falloit pas suivre en tout; par exemple, dans son éloignement pour les vomitifs & les purgatifs. Celse avoit écrit fort au long sur ce sujet, dans son livre de *tuendâ sanitate*, qui est perdu. Cependant il fut un si grand admirateur d'Asclepiade & de ses disciples, que quelques-uns ont cru qu'il étoit de la secte des Méthodistes. C'est que cet homme judicieux adoptoit tout ce qu'il trouvoit de raisonnable dans chaque parti, conservant toujours la liberté de son opinion. Enfin Celse me paroît avoir été un Médecin parfait, & un excellent Chirurgien; aussi a-t-il été regardé comme tel par les Juges les plus

éclairés ſur cette matiére. Cependant le docte Saumaiſe prétend qu'il n'entendoit rien dans la Médecine. Peut-être a-t-il voulu dire que Celſe ne ſçavoit que ce qu'Hippocrate lui avoit pu apprendre, & rien au-delà. J'avoue qu'on peut dire que Celſe ne ſe ſeroit pas acquis une auſſi grande réputation, ſi le grand Hippocrate n'avoit pas écrit avant lui.

Une choſe bien remarquable touchant Celſe, eſt qu'il étoit en effet aſſez peu verſé dans la connoiſſance des remédes internes, n'ayant pas une opinion favorable de tout ce qui bleſſoit l'eſtomac. Mais il faiſoit un grand uſage des remédes externes, dont il nous a donné pluſieurs eſpéces. Je fais mention de cet article, parcequ'il me ſemble plus important de connoître la pratique d'un Médecin judicieux, que d'un grand nombre d'autres. Mais lorſque la pratique

d'un Médecin eſt fort différente de celle de tous les autres, on eſt bien aiſe de ſçavoir la raiſon de cette pratique ; parcequ'il arrive quelquefois que les hommes les plus ſages ſe trompent, ſe laiſſant entraîner par leur préjugé en faveur d'une opinion particuliére.

Celſe fonde ſa pratique générale, par raport au traitement des fiévres, ſur cet axiome. » Que » la matiére qui cauſe la fiévre, ſe » diſſipe d'elle-même, lorſque le ma» lade ne prend rien qui ſoit capa» ble de produire du changement. « Perſuadé de cette maxime, il admettoit rarement les purgations & les clyſtéres, & il croyoit que l'abſtinence au commencement de la maladie, la boiſſon en fort petite quantité, & le ſommeil modéré, pouvoient ſuffire pour la guériſon de la fiévre, & ſur-tout les alimens convenables, qu'il regardoit comme le meilleur de tous

les remédes. Je laiſſe au lecteur à juger de la ſolidité de cette doctrine.

Les remédes ſont certainement néceſſaires en quelques occaſions, & c'eſt une grande faute de les négliger alors ; comme c'en eſt une auſſi d'en faire ſans néceſſité, & mal à propos. Les alimens ſont néceſſaires auſſi, & peut-être que perſonne n'a connu mieux que Celſe la maniére de les preſcrire. Mais quoique la maxime que j'ai raportée, ſoit la plus générale de toutes celles de ce grand homme, cependant quand un malade étoit ou trop relaché ou trop reſſerré, alors il avoit recours à ces remédes, que les Méthodiſtes, & les autres Médecins judicieux avoient jugé ſalutaires. En ſorte que quoiqu'il ne fut pas en général auſſi ami que d'autres de la Médecine interne, cependant il n'en étoit pas abſolument ennemi, lorſqu'il croyoit

que le malade en avoit besoin.

Un contemporain de Celse fut *Antoine Musa* ce fameux Médecin d'Auguste, qui le premier introduisit dans la Médecine les bains froids ou plutôt qui en établit l'usage (car on dit qu'Asclepiade conseilloit cette sorte de bain, & Hippocrate fait souvent mention de ψυχρὰ λουτρὰ autant que de θερμὰ λουτρὰ. Ce fut de cette maniére qu'il guérit l'Empereur Auguste; mais l'usage imprudent qu'il en fit à l'égard de Marcellus son neveu, fut cause de la mort de ce jeune Prince. Tant il est vrai que la Médecine est souvent funeste, lorsqu'elle est exercée par des hommes, dont l'éducation est inférieure à leur profession. Musa étoit esclave, lorsqu'un heureux hazard le tira de ce vil état. On peut donc présumer avec quelque raison, qu'il étoit ignorant en bien des choses, que comme Médecin il auroit dû

ſçavoir, quoiqu'il ſçût peut-être pluſieurs choſes ignorées des hommes les plus ſçavans & les plus judicieux: ce qui arrive aſſez ſouvent. C'eſt ainſi que nous voyons aujourdui pluſieurs fautes que l'on commet dans la pratique; fautes quelquefois très-funeſtes, cauſées par la ſeule ignorance de celui qui entreprend de traiter une maladie, quoique les remédes qu'il donne ſoient en eux-mêmes très-ſalutaires. Car les mêmes remédes, qui adminiſtrés par un ignorant & par un étourdi, ont tué un malade, étant preſcrits par un ſçavant & ſage Médecin, ſauveront la vie à un autre; ce qui dépend de la circonſtance, & de la doſe; deux points eſſentiels dans l'art de la Médecine.

Muſa, qui avoit guéri Auguſte, fut noblement récompenſé, & on lui accorda le droit de porter un anneau d'or; ce qui étoit alors

la marque distinctive de la Noblesse. On lui érigea aussi une Statue de bronze à côté de celle d'Esculape. Pouvoit-on lui rendre de plus grands honneurs ? Tous les Médecins furent en même tems honorés de l'anneau d'or, & on les exempta pour toujours de toute espéce de taxe & d'imposition. Priviléges plus considérables que ceux que Jule Cesar, si ami des Médecins, leur avoit accordés. Musa écrivit quelques livres sur la composition des remédes, & Galien dit que ces ouvrages étoient fort bons, mais qu'il n'y avoit rien de nouveau.

Il y eut aussi vers le même tems plusieurs autres Médecins célébres, tels que *C. Valgius* : c'est le premier de tous les Romains, (après *Pomponius Lenœus* & *Caton*) qui ait écrit sur les proprietés des plantes, & sur leur usage en Médecine. On croit qu'il fut Méde-

cin d'Auguſte avant Antoine Muſa : *Emilius Macer*, de Verone ; *Apuleius Celſus* de Centorvi en Sicile ; *Philon* de Tarſe, auteur du *Philonium* ; & quelques autres. Je ne parle point du grand nombre d'Eſclaves, qui pratiquoient alors la Médecine, & qui par cet Art parvinrent à une haute fortune.

Il y avoit à Rome une Ecole de Médecine, dans cette partie de la ville, appellée *Eſquilia* ; mais on ignore quels en étoient les exercices. Ce qu'il y a de certain, eſt que les richeſſes & les honneurs les ſuivoient de toutes parts. Peut-être que ces proſpérités les empêchérent d'étudier ſérieuſement leur Art. Nous ſçavons que les progrès d'un Art viennent rarement de ceux qui ſont dans l'élevation ; & ſoit que cette élévation ſoit l'effet de la faveur, ſoit qu'elle ſoit cauſée par le hazard, ou par quelqu'autre choſe, indépendam-

ment du mérite réel, ces perſonnes opulentes & heureuſes, non-ſeulement ne ſe livreront point à une étude fatiguante, mais ſe mocqueront de ceux qui ſe donnent tant de peine. C'eſt le parti qu'ils prennent, pour ſe maintenir dans leur vie molle & oiſive.

Cependant la Botanique fut alors cultivée avec ſoin, particuliérement par *Antoine Caſtor*, qui, ſelon Pline, fut le plus habile Botaniſte de ce ſiécle. On étudia auſſi l'Hiſtoire naturelle avec une application extraordinaire; & *Fabius Papyrius* ſe diſtingua en ce genre. Le Médecin qui vivoit ſous Tibére, compoſa ſur les animaux un livre curieux, qui l'a fait appeller par Pline *Naturæ rerum peritiſſimus*. On fit auſſi alors des progrès par raport à la matiére médicale, comme il paroît par *Seribonius Largus*, qui gagna des ſommes immenſes par ſes différentes eſpéces

de remédes. Mais malgré leur progrès en ce genre, les Médecins de ce tems-là furent dans un grand embarras, lorſqu'ils virent paroître ſous le régne de l'Empereur Claude le mal appellé *Mentagra* *, qui étoit paſſé d'Aſie à Rome. Ce mal n'attaquoit que les hommes de la premiére condition, & il épargnoit les femmes, le peuple, & les eſclaves. C'eſt pour cela que Pline l'appelle *morbum ingenuum*, un mal de condition. Il commençoit par le menton, & ne ſembloit d'abord qu'une dartre; de là il ſe répandoit

* Quelques-uns l'appellent *Dartre vive* ou *feu volage*. Pline dit l. 26. c. 1. *Morbi genus faciem præcipue infeſtans, quem Latini, quod à mento potiſſimum oriretur, mentagram appellarunt, irrepſit in Italiam Tiberii principatu, anteà univerſæ propemodum Europæ incognitus. Sine ullo quidem* dolore, *& ſine vitæ pernicie tantâ tamen fœditate*, ut *quacumque mors præferenda eſſet.* Les Grecs appelloient ce mal λειχὴν ou λειχῆνες, au pluriel. Quelques-uns croyent cependant que λειχὴν ſignifioit proprement la gratelle, *impetigo*. V. Manardum *ep. med. l.* 7. La galle s'appelloit *Pſora*. V. Galien & Pline l. 20. c. 1.

ſur tout le viſage, excepté ſur les yeux; puis couvroit le coû, la poitrine, & les mains comme une écaille horrible. Du reſte il n'étoit ni douloureux, ni dangereux pour la vie. On fit venir quelques Médecins d'Egypte, qui par le moyen des cautéres vinrent à bout de guérir cette maladie. Dans la ſuite quelques Médecins de Rome, & entr'autres *Pamphile*, trouvérent des remédes ſpécifiques pour ce mal *, ce qui leur fit gagner des ſommes immenſes. *Manilius Cornutus*, Gouverneur d'Aquitaine, à ce que Pline nous apprend, ** convint avec un Médecin de lui payer ſa guériſon la ſomme de 200 grands Sexterces, c'eſt-à-dire environ 1600 livres Sterling.

Ce ne fut pas le ſeul remède utile

* V. le 1. Livre de Galien ſur *la compoſition des remédes, ſuivant les lieux*, & particuliérement cette partie du troiſiéme chapitre où il traite *de excoriatoriis lichenum*

** L. 26. c. 1.

inventé

inventé alors. Vers ce tems-là on trouva le *Thériaque d'Andromachus*, qui fit tant de bruit à sa naissance, ainsi que plusieurs autres remédes, dont le Clerc fait mention L. 2. c. 2. Ce fameux Thériaque, qu'Andromachus a célébré dans son poëme dédié à Néron, fut composé sur le modéle du *Mithridate*, qui jusqu'alors avoit été en vogue, & que le Thériaque fit tomber tout d'un coup, en sorte que l'on ne parla plus que du reméde d'Andromachus. Il fut dans une si haute estime, que c'étoit dans le palais même de l'Empereur qu'on le composoit. Mais ce ne fut que du tems de *Criton*, qui vivoit sous Trajan, qu'il commença à porter le nom de Thériaque. Son nom primitif étoit γάλλυη, qui veut dire *pacificateur*.

Pline est fort ennemi de toutes ces compositions, & leur préfére les médecines simples *. Hippocra-

* L. 22. c. 24. & L. 24. c. 1.

te lui-même employoit peu de médecines, & celles qu'il ordonnoit étoient les plus simples qu'il étoit possible, comptant plus sur la diéte que sur toutes les médecines. Les *Cnidiens* en firent encore moins d'usage, comme nous avons vû cidessus, persuadés que rien n'est plus capable de guérir que la nature même, dans toute sorte de maladies, à moins que l'on ne s'oppose à son pouvoir par des drogues qui interrompent mal à propos son action en derangeant son cours. *Hiérophile* au contraire faisoit un grand usage des médecines, soit simples, soit composées, & le succès de sa pratique l'avoit beaucoup enrichi. Il est bien plus aisé d'imposer aux malades, que de se rendre vrayement habile dans sa profession.

L'Anatomie n'étoit pas alors entierement négligée. *Marinus* écrivit un excellent Livre sur les Mus-

cles, & sur les autres parties du corps humain. Marinus fut le maître de ce *Quintus* banni de Rome sous Trajan, parcequ'il tuoit tous ses malades, ou plutôt, ce qui est plus vraisemblable, par la jalousie & la calomnie * de ses contemporains, comme Galien le dit. *Rufus Ephesius*, qui vivoit aussi sous Trajan, s'appliqua beaucoup à l'étude de l'Anatomie, comme nous voyons par ce qui nous reste de ses écrits, & il paroît avoir été aussi judicieux qu'attentif. On peut joindre à ceux-là les maîtres de Galien, qui furent tous des hommes distingués sous Adrien ou Trajan, sur-tout par raport à la connoissance de l'Anatomie.

La matiére Médicale fut encore plus cultivée, particuliérement par *Dioscoride* d'*Anazarbu*, sous l'Em-

* L'Histoire de la calomnie par raport aux hommes illustres seroit le sujet d'un ouvrage nécessaire en ce tems-ci, où dès qu'on est accusé, on est condamné.

pire de Vespasien. Ses ouvrages, qui existent encore, & qui sont très-estimés, ont eu l'honneur d'être les premiers livres des Médecins Grecs qu'Alde ait imprimés, après les avoir tirés de Constantinople. Mais il y en a un exemplaire manuscrit, plus parfait que toutes les éditions, dans la Bibliothéque de Vienne; il a près de douze cens ans d'antiquité, selon Lambechius. Ce manuscrit est tout enluminé, & n'a jamais été public, ce qui est assez surprenant.

Théophraste, qui vivoit quatre cens ans avant *Dioscoride*, est beaucoup plus abondant sur la Botanique: mais Théophraste a écrit comme un Naturaliste & non comme un Médecin: au lieu que Dioscoride s'est proposé seulement de traiter de ce qu'il connoissoit par sa propre expérience, & dont il faisoit usage en Médecine; & cela non-seulement par raport aux plan-

tes, mais encore par raport aux animaux & aux minéraux. Dioſcoride à ſi bien exécuté ſon plan, qu'il a mérité les éloges de Galien & de pluſieurs autres ſçavans Médecins.

Il paroît par ce qu'il dit, * que le ſel de Vipere étoit de ſon tems en uſage, ainſi que les eaux minérales, ſoit en bain, ſoit en boiſſon; mais qu'on ne connoiſſoit point en Médecine l'uſage du fer, & ſa préparation; ce qui depuis a été ſouvent ordonné pour les obſtructions & les cachexies. Il eſt vrai que la rouille du fer étoit priſe alors en reméde contre les obſtructions **. Et ſi l'on en croit l'hiſtoire, *Melampe* avoit donné ce reméde à Iphiclus bien des années auparavant ***. Mais on ignoroit les préparations du fer & de l'antimoine.

* L. 2. c. 18.
** L. 5. c. 93.
*** V. Le Clerc p. 28.

C'eſt ſous le même Empereur Trajan, que fleuriſſoit le fameux naturaliſte *Pline*, qui malgré ſes grandes occupations, étant Banquier de ſa profeſſion, trouva aſſez de tems pour écrire l'ouvrage le plus ſçavant qui ait paru en ce genre. Pline, comme l'on ſçait, périt aux pieds du Mont Veſuve, avant d'avoir atteint l'âge de ſoixante ans. C'eſt avec étonnement qu'on voit les grands ouvrages qui ont été compoſés par des auteurs, qu'on peut regarder comme originaux, tels qu'Hippocrate, Ariſtote, Pline & Galien parmi les Anciens, & parmi les Modernes, Bacon, Boyle, Newton, & Boerhave. Y a-t-il rien aujourdui qui leur ſoit comparable?

Nous avons vû juſqu'ici quel a été l'état de la Médecine chez les Grecs & les Romains durant pluſieurs ſiécles. Dans cet eſpace de tems, ſur-tout depuis le tems de

Pythagore, il est étonnant de voir la variété d'opinions répandues tantôt parmi les Philosophes, & tantôt parmi les Médecins; opinions qui servent à faire connoître le génie de leurs auteurs, & n'ont été d'aucune utilité à la Médecine. Ces opinions vaines & ridicules, l'emportérent tellement sur la doctrine d'Hippocrate, que l'observation fut entiérement négligée, & qu'on fit consister toute la Médecine dans l'explication Philosophique des maladies. S'il n'y avoit pas eu un Dioclès, ensuite un Serapion, puis un Thémison, personne ne sçauroit jusqu'où ce goût Philosophique a été porté. C'est une chose bien séduisante que la Philosophie ingénieusement appliquée à la Médecine.

Cependant malgré les effets de cette Philosophie, les fondemens de la doctrine d'Hippocrate ne furent point ébranlés; parceque cette

doctrine étoit fondée sur la nature même, & ne pouvoit être détruite par l'art. Elle a pû être pendant quelque tems éclipsée, & tellement couverte de nuages, qu'elle étoit devenue inutile au genre humain. Heureusement pour nous, elle n'a point été entiérement éteinte; au contraire elle a fait des progrès. Ces diverses opinions qui ont succedé l'une à l'autre, se sont détruites & comme absorbées mutuellement, tandis que la doctrine d'Hippocrate est demeurée ferme & inébranlable: elle n'a varié que dans quelques points particuliers, & dans quelques circonstances, que le régime, & la situation du malade rendent absolument inévitables.

L'Anatomie, qui avoit fait une si grande figure du tems d'Erasistrate & d'Hérophile, ne fut pas d'une grande utilité. Elle devint plutôt l'occasion de plusieurs idées nouvelles & bisarres, qui donné-

rent lieu à de vaines disputes, & firent encore négliger l'observation. La division qui se fit de la Médecine en trois branches, & l'usage plus libre des remédes internes, ne tourna point du tout à l'honneur de la profession ; il fut même comme nécessaire de changer la scéne, & de réduire toute la Médecine à l'*Observation*, à l'*Histoire* & à l'*Imitation*, fondemens du système des Empiriques. Mais ce système exigeoit trop d'attention & trop de travail, pour les têtes philosophiques de ce tems-là. Ainsi, quoique quelques-uns ayent eu assez de courage pour le suivre dans la pratique, le plus grand nombre suivit un autre plan.

Asclepiade n'eut pas plutôt mis le pied à Rome, qu'il se fraya une nouvelle route, & avec ses corpuscules & ses pores dont j'ai parlé, il vint à bout de faire croire, qu'il étoit plus habile qu'aucun de ses

prédéceſſeurs, ſans excepter Hippocrate même. Les Romains ignorans n'avoient rien à lui oppoſer; auſſi Aſclepiade fut pour eux ce qu'Hippocrate avoit été aux yeux des Grecs. Sa réputation ſe ſoutint toujours dans la ſuite, ayant été le ſeul Médecin célébre, qui eût paru à Rome, & étant regardé comme le fondateur de la Médecine en Italie.

Mais que devint dans la ſuite ſon ſyſtême? Il fut renverſé par ſon diſciple Thémiſon, qui le mit en piéces. Thémiſon lui-même ne put bâtir un ſyſtême qui fût univerſellement approuvé, quoique celui qu'il propoſa, fût beaucoup au-deſſus de tous ceux qui avoient été juſqu'alors imaginés. La ſecte des Méthodiſtes en fit éclore pluſieurs autres, comme nous avons vû. Chaque Médecin avoit un parti, où il étoit enrollé, ſi l'on excepte Celſe, qui fut aſſez judicieux

pour n'être d'aucune secte particuliére, n'adoptant que ce que chacune avoit de bon.

La conduite de Celse ne fut pas desaprouvée en général. Car après lui, l'esprit de parti, & le goût des sectes semblérent fort affoiblis. Cependant l'observation ne fut pas cultivée à proportion. Au contraire, on s'avisa de chercher des médecines universelles, & celui qui pouvoit inventer la plus pompeuse façon de guérir, passoit pour le plus grand Médecin. Ajoutez, que comme les Médecins s'enrichirent alors, ils désirérent d'être décorés de titres, qui avant eux étoient inconnus parmi les Médecins. Andromachus, qui s'étoit fait un grand nom par son Thériaque, fut honoré du titre d'*Archiater* ou Premier Médecin. C'est le premier qui ait porté ce titre, devenu depuis commun aux premiers Médecins des Potentats.

L'Anatomie ne fut pas entiérement négligée en ce tems-là, quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'elle ait produit alors de fort grands avantages. Mais les bains froids qui devinrent à la mode, & qui ont depuis continué d'être pratiqués avec ſuccès, furent très-utiles. Voilà ſur quel pied fut la Médecine chez les Grecs & les Romains, juſqu'au tems de Galien, qui étant le plus célébre & le plus habile Médecin qui eût paru depuis Hippocrate (ſi nous exceptons Celſe) changea toute la face de la Médecine, comme nous allons voir.

GALIEN, nâquit ſous l'Empereur Adrien, l'an de N. S. 131. & il avoit quatre à cinq ans quand ce Prince mourut. Il étoit de Pergame dans l'Aſie Mineure, fils de Nicon, homme de probité, riche & ſçavant, qui n'épargna rien pour l'éducation de ſon fils. Lorſqu'il eut appris tout ce qu'on avoit alors

coutume d'enſeigner dans les Ecoles, il tourna toutes ſes penſées vers la Médecine, à cauſe d'un ſonge qu'il avoit eu, comme il nous le dit lui-même. Il étoit pour lors âgé de dix-ſept ans. Deux ans après, il étudia, durant quelque tems, ſous un diſciple d'Athenée, & puis ſous différens maîtres d'un mérite diſtingué, comme il paroît par ce qu'il dit en divers endroits de ſes ouvrages: après quoi il ſe mit à voyager. Il fit un long ſejour à Alexandrie, où toutes les ſciences fleuriſſoient. A l'âge de vingt-huit ans il retourna à Pergame. Sa ſanté, qui juſque-là avoit été chancelante, devint meilleure, comme il le raconte lui-même, & fut même très-vigoureuſe tout le reſte de ſa vie, qui fut longue, étant parvenu juſqu'à une extrême vieilleſſe. Il avoit trente-deux ans quand il parut à Rome, où il trouva une grande oppoſition de la part des

Médecins, par ce qu'il prétendoit sçavoir ce qu'ils n'avoient jamais sçu, & ce qu'ils ne vouloient point apprendre. Une prétention de cette espéce a toujours fait & fera toujours un grand nombre d'ennemis, quelque bien fondée qu'elle puisse être.

Cependant il eut le bonheur de plaire aux plus grands Seigneurs de Rome, par ses dissections, par ses prognostics, & par les autres parties de son Art, sur-tout au Préteur Sergius Paulus, à Barbarus oncle de l'Empereur Lucius, au Consul Boetius & à Severe. Il se vit néanmoins forcé de sortir de Rome, par les plaintes & les clameurs des autres Médecins de la ville, & de se retirer dans son pays, d'où les Empereurs Marc Aurèle & Lucius Verus le firent bien-tôt revenir à Rome, & depuis il n'en sortit plus.

On peut dire que Galien fut le plus grand Médecin de son siécle, soit pour la Théorie, soit pour la

Pratique, comme il paroît par ſes ſçavans & nombreux ouvrages, dont il y en a ſeulement ſur la Médecine plus de cinq cens, & plus de la moitié encore par raport à d'autres ſciences. Il a écrit ſur la Médecine des choſes admirables, & il a été le grand reſtaurateur de la doctrine d'Hippocrate, contre celle des Méthodiſtes, qui juſqu'à ſon tems s'étoient toujours maintenus avec diſtinction. Car toutes les ſectes de Médecine ſubſiſtoient encore; il y avoit des Dogmatiſtes, des Empiriques, des Méthodiſtes, des Epiſynthetiques, des Eclectiques, & des Pneumatiſtes; mais les Méthodiſtes avoient la plus grande vogue. Les Dogmatiſtes étoient fort diviſés entr'eux. Les uns tenoient pour Hippocrate, les autres pour Eraſiſtrate, & les autres pour Aſclepiade. Galien ne ſe déclara pour aucune ſecte, & les étouffa toutes. Son principal but

fut d'abord l'établissement de la doctrine d'Hippocrate. Personne ne l'avoit jamais étudiée comme lui ; c'étoit sur ses idées qu'il avoit formé les siennes, principalement pour ce qui concerne le pouvoir de la nature, la doctrine de l'attraction *, les signes des maladies, les circonstances d'une crise, &c. Cependant dans quelques-unes de

* On ne sçait ce que l'auteur veut dire ici par *sa doctrine de l'attraction*. S'il entend qu'il y a des corps qui en attirent d'autres, dans le sens non de Newton, mais des Newtoniens, qui d'un être logical font un être physique, & prétendent qu'il y a des corps qui ont réellement la vertu d'en attirer d'autres, c'est dire une sottise, digne des imbecilles Peripateticiens. Si par attraction il entend seulement qu'il y a des corps vers lesquels d'autres sont mus suivant les loix du mouvement & de l'impulsion, & qu'il ne prenne le mot d'attraction, que comme un terme de Logique, comme on dit que l'aimant attire le fer ; alors il n'y a rien que de raisonnable dans ce que l'auteur dit ici. Il est certain qu'il y a de *l'électricité* dans bien des corps, & que la Médecine doit y faire attention. Mais un auteur Anglois qui parle aujourdui *d'attraction* est suspect. On craint qu'il ne veuille dire une impertinence péripateticienne.

ces

ces choſes, il faut avouer qu'il a porté ſes ſpéculations un peu trop loin, & qu'il en a multiplié d'autres ſans fondement ; par exemple, ſes *tempéramens*, & ſes *pouls*, ſur leſquels il ne raiſonne pas avec aſſez de juſteſſe, faute d'avoir connu ce que la Philoſophie & l'Anatomie des Modernes ont decouvert.

Galien, qui avoit plus de génie & de ſçavoir que tous les autres Médecins de ſon tems, s'eſtima trop lui-même, & n'eſtima pas aſſez ceux de ſa profeſſion. Il ſe comparoit à l'Empereur Trajan, & ſe croyoit auſſi utile au Public *. Les Médecins qu'il maltraita, le maltraitérent à ſon tour.

Il avoit deux maximes, qui influoient beaucoup ſur ſa pratique. L'une étoit, qu'une maladie devoit être guérie par ſon contraire : l'autre, qu'il falloit aider la nature

* V. ſon livre de la Méthode, c. 8.

par quelque chose qui lui fût analogue. L'une & l'autre maxime étoient tirées d'Hippocrate, celui de tous les anciens Médecins qu'il suivoit le plus, excepté dans la Pharmacie, où de nouvelles découvertes lui firent prendre une nouvelle route. Mais il lui arrive souvent de ne s'éloigner ainsi d'Hippocrate que pour s'égarer. La connoissance des parties du corps humain, qui s'étoit beaucoup perfectionnée depuis le Médecin Grec, avoit appris plusieurs choses relatives aux maladies, & qu'il étoit impossible de découvrir par la simple conjecture. Cependant cela donnoit lieu à des raisonnemens & à des disputes, qui ne soulageoient point du tout les malades. On ne raisonna pas seulement sur la nature des maladies : on voulut aussi mettre dans un nouveau jour la matiére médicale, & on rafina beaucoup sur les médecines sim-

ples & composées, & sur leurs effets.

Comme Galien sçavoit plus d'Anatomie & de Physique, qu'aucun de ses prédécesseurs & de ses contemporains, il ne fut pas des derniers à s'appliquer à l'étude de ces choses, quoiqu'Hippocrate & les plus habiles Médecins de l'antiquité lui donnassent peu de secours sur ces matiéres. Mais les regardant comme importantes, il crut ne les pouvoir exposer trop clairement. Ainsi après y avoir donné toute son application, il épuisa toutes les forces de sa raison, particuliérement au sujet des vertus de la Pharmacie, qu'il expliqua suivant les quatre qualités cardinales, & leur différentes combinaisons. Mais quoiqu'il ait fait voir en cela beaucoup d'esprit & de sagacité, il faut néanmoins avouer qu'il a laissé cette partie de la Médecine dans un bien plus mauvais

état qu'elle étoit avant lui. Cependant il déclare ailleurs, en parlant de ſon maître *Pelops*, qu'il blâme d'avoir entrepris de tout expliquer*, que s'il n'étoit pas perſuadé de connoître une choſe par lui-même, il n'entreprendroit jamais d'en convaincre les autres. Tant il eſt naturel de ne pas voir en ſoi les défauts qu'on apperçoit dans autrui.

A l'égard de la ſaignée, il la mettoit plus ſouvent en pratique qu'Hippocrate, & il eſt le premier qui ait fait mention de la quantité de ſang qu'il faut tirer. Il eſt à propos de remarquer auſſi, qu'il ſaignoit en tout tems, la nuit auſſi bien que le jour, mais jamais les enfans au-deſſous de l'âge de quatre ans, & rarement les vieillards. Lorſqu'il étoit néceſſaire de ſaigner & de purger, il commençoit

* *De ſimplic. medicam. Facult.* L. 2. n. 24. *De cancris uſtis.*

toujours par la saignée. Il n'usa jamais de sangsues, remède inventé par *Thémison*, ou au moins par les Méthodistes. En un mot, sa pratique étoit conforme à celle d'Hippocrate ; avec cette différence néanmoins, que l'un se fondoit principalement sur l'expérience & l'observation, & l'autre sur le raisonnement. Hippocrate a occasionné peu de contestations entre les Médecins ; au lieu que Galien a jetté les semences d'une infinité de disputes éternelles & interminables.

Il est certain que dans l'Anatomie Galien a surpassé tous ceux qui l'avoient précédé. Il disséquoit les hommes aussi-bien que les animaux: mais il n'avoit pas la même commodité de faire ses dissections sur le corps humain, que sur les bêtes. Les singes étoient principalement les sujets qu'il choisissoit pour disséquer, & il conseille cette dissection

à ſes Pupilles, afin que lorſqu'ils auront l'occaſion de diſſéquer un corps humain, ils puiſſent connoître plus aiſément la maniére de perfectionner l'Anatomie. Les enfans que la barbarie de leurs parens avoit expoſés, ou les hommes que l'on trouvoit aſſaſſinés dans les campagnes, étoient en quelque ſorte tous les corps humains dont il pouvoit s'emparer pour les diſſéquer ſecrettement. Car il n'y avoit alors aucune opération publique de ce genre. Les ſquelettes étoient extrémement rares, & ceux dont on faiſoit uſage, ſe trouvoient par hazard ſur des montagnes, dans des cavernes, & autres lieux pareils, & ils n'étoient préparés par aucun Anatomiſte. C'eſt pour cela que Galien exhorte ſes Pupilles à aller à Alexandrie, parce-qu'on y enſeignoit l'Oſtéologie par l'inſpection des ſquelettes. On peut voir quels progrès il fit dans l'A-

natomie, en lisant ses ouvrages sur ce sujet, & sur-tout son livre admirable *De usu partium*. Mais il y est question plutôt de l'Anatomie des animaux, que de celle du corps humain. Vesale a démontré que Galien décrit les parties du singe & d'autres animaux, & non pas toujours celles des hommes. Quoiqu'il en soit, Galien a fait voir qu'il étoit un très-grand génie, & l'homme du monde le plus laborieux: enfin il est digne de la haute réputation dont il jouit.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer, que ce grand Médecin a fait un tort considérable à la Médecine, par ses raisonnemens subtils touchant différentes parties de cet Art, fondés sur ses élemens, sur ses qualités cardinales, & autres pareilles chimères, qu'on a bien de la peine à pardonner à un écrivain d'ailleurs si judicieux. Il m'a toujours paru

étonnant qu'un homme qui avoit fait une étude si particuliére des écrits d'Hippocrate, qui entendoit si bien sa doctrine, & qui mettoit ses observations au-dessus de toutes celles qui avoient jamais été faites, ait été néanmoins celui qui a le plus contribué à établir une doctrine entiérement opposée à celle de ce fameux Médecin ; doctrine, qui n'est propre qu'à fournir de la matiére à la dispute. Personne n'eut jamais une si haute estime pour Hippocrate que Galien : personne ne connut aussi-bien que lui l'utilité de ses observations. Cependant personne n'a plus éloigné les esprits de la doctrine de ce grand maître, pour les plonger dans l'incertitude des spéculations. Il auroit sans doute bien mieux fait d'étudier avec application les meilleurs auteurs de l'antiquité, de les éclaircir, & de les concilier, autant qu'il eût été possible, que de se livrer ainsi

à une vaine théorie, qui fait perdre de vûe ce qu'on doit avoir ſans ceſſe devant les yeux. Mais helas ! par malheur pour nous, Galien penſa autrement, peut-être par le deſeſpoir de ne pouvoir jamais ſurpaſſer Hippocrate en ſe conformant à ſa doctrine ; & depuis lui le plus grand nombre des Médecins ont jugé qu'il étoit plus commode & plus flateur pour eux de ſuivre les principes de Galien, & qu'en écrivant comme lui, ils ſe feroient plus de réputation, qu'en ſuivant la méthode d'Hippocrate. Ils ont donc embraſſé généralement ce pernicieux ſyſtême ; enſorte que durant pluſieurs ſiécles on n'a fait que peu de progrès dans la Médecine, ou plutôt qu'on n'en a point fait du tout. Les autres Médecins Grecs, ſi l'on excepte *Trallien*, & tous les Médecins Arabes, ont été Galeniſtes, & ont ſuivi ſa méthode.

Quant aux autres fameux Médecins Grecs après Galien, les plus célébres sont *Oribasius*, *Ætius*, *Alexandre* & *Paul*, dont la plûpart n'ont fait que compiler les écrits des autres Médecins & de Galien en particulier. C'est de lui qu'ils ont tiré ce qu'ils ont de meilleur sur l'Anatomie, la Médecine, & la Chirurgie, suivant l'état où ces connoissances étoient alors, outre quelques remarques, qui leur sont propres, mais qui paroissent assez inutiles. Un célébre Médecin Anglois à fait voir depuis peu avec beaucoup d'esprit, en quoi consistent ces remarques, & combien peu on doit s'y fier. C'est le Docteur *Jean Freind:* ainsi il est inutile que je m'y arrête. Cependant pour faire connoître le mérite de ces Médecins, je crois devoir en dire quelque chose.

Oribasius naquit à Pergame, patrie de Galien. Elevé à l'école de

Zenon le Cyprien, il devint un des plus grands Médecins ſpeculatifs de ſon tems. L'attachement qu'il eut pour la doctrine de ſon Compatriote, principalement en ce qui concerne l'Anatomie, l'a fait nommer le Singe de Galien. On peut juger par là du goût de ſes écrits, qui ont été en grand nombre, mais dont il ne nous reſte que peu de choſe. Il pratiqua à Conſtantinople, où il mourut vers la fin du quatriéme ſiécle de l'Ere Chrétienne.

Ætius étoit d'Amida en Meſopotamie ; & exerça la Médecine à Alexandrie. Il pratiquoit lui-même la Chirurgie, & il nous a donné des remarques ſur chaque ſorte d'opération Chirurgique, excepté par raport aux fractures & aux luxations. Il eſt plus clair & plus ſolide qu'Oribaſius, mais ſelon le ſentiment de *Fabricius ab aqua pendente*, il eſt inférieur à *Paul*, & il l'emporte

pourtant ſur Celſe même, en ce qui concerne les yeux. En un mot ce fut un fort bon Praticien en général; mais il eſt fort ennuyeux, ſurtout quand il traite de la goutte: il rebute & révolte même ſon lecteur, lorſqu'il parle de l'aſthme invétéré & de l'empyéme. Il ordonne que dans ces cas on applique au malade le cautére en cent endroits du corps. Il aimoit beaucoup les applications de remédes externes, appellés topiques, & il ne raiſonne pas mal ſur les vertus de quelques-uns de ces remédes. Il nous a donné quelques remarques ſur les Charmes & les Amuletes, qui étoient ſi en vogue chez les Egyptiens, avec pluſieurs réflexions ſur la Pharmacie. Il eſt le premier Médecin Grec, Chrétien, qui faſſe mention de ces Amuletes. Il nous a auſſi conſervé différens fragmens de l'antiquité, qu'on ne trouve point ailleurs. Ætius fleuriſ-

soit vers la fin du cinquiéme siécle.

Alexandre étoit né à Tralles, ville fameuse de Lydie, & patrie du célébre *Thessalus*, où l'on parloit la langue Grecque mieux qu'ailleurs. Il fut contemporain d'*Ætius*, dont il fait mention dans ses écrits, & dans une grande estime à la Cour de l'Empereur Justinien. Son pere, qui étoit Médecin, prit grand soin de son éducation. Il voyagea beaucoup & se rendit à Rome où il s'acquit une grande réputation, ainsi que dans tous les lieux où il demeura. Sa doctrine étoit différente de celle d'*Ætius* & d'*Oribasius*, & il a plus qu'eux l'air d'un écrivain original. Ses ouvrages sont si méthodiques, quoiqu'il ne fût point du tout de la secte des Méthodistes, qu'on peut le regarder, avec Arethée, comme le meilleur auteur en Médecine qui eut paru depuis le tems d'Hippocrate. Sa partie Diagnostique est admirable,

ſur-tout lorſqu'il fait voir la différence entre deux maladies qui paroiſſent aſſez ſemblables, comme la pleuréſie & l'inflammation du foye, la pierre & la colique, &c. Ætius & Oribaſe ſont en cela de foibles Médecins. Il eſt auſſi fort exact dans l'expoſition qu'il fait des vertus des Médecines, & dans ce qu'il enſeigne ſur le tems & la maniére d'en faire uſage. Mais il eſt quelquefois trop crédule ſur cette matiére, & même un peu ſuperſtitieux. Sa méthode en général eſt toujours conforme aux circonſtances des maladies, & toutes les fois qu'il entreprend de raiſonner ſur la pratique, par exemple, ſur la ſaignée dans l'eſquinancie, il le fait d'une maniére admirable. Il paroît qu'il n'a écrit que dans un âge très-avancé, & lorſqu'il avoit une fort grande expérience *, qui pourtant n'accom-

* C'eſt ce que devroient faire tous les vieux Médecins qui ont pratiqué avec ſuccès. Les

pagne pas toujours la vieilleſſe. Un Médecin peut vivre cent ans, & n'avoir que peu de connoiſſances de cette eſpéce, s'il ne s'eſt pas appliqué à faire des obſervations judicieuſes & exactes ſur les cas qu'il a eus devant les yeux : je dis, judicieuſes & exactes, parceque les obſervations légeres & précipitées ne ſont d'aucune utilité : au lieu d'inſtruire, elles égarent.

Un contemporain d'*Alexandre* fut *Jacobus Pſychreſtus*, premier Médecin de Leon le Grand. Il avoit beaucoup d'eſprit & de capacité & étoit ſi aimé de l'Empereur & de tout le public, que le Senat lui éleva une Statue dans les bains

Ecrits qu'ils laiſſeroient au Public lui feroient bien plus utiles, que tous les ouvrages Galéniques de nos Médecins ſpeculatifs, qui n'ont jamais pratiqué, & qui ne ſe ſont fait aucune réputation. Mais plus un habile Médecin eſt vieux, plus il eſt recherché; plus il a de pratique, & par conſéquent plus il gagne. Il aime mieux continuer de s'enrichir par ſes viſites, que d'enrichir la poſtérité par ſes obſervations.

de Zeuxippe, conſtruits par l'Empereur Severe. On lui en érigea auſſi une autre à Athenes. Ce fut un ſi exact obſervateur (ce qui eſt bien remarquable par raport à ce tems-là) qu'on a dit de lui, entre autres choſes, que ſes prognoſtics ne s'étoient jamais trouvés faux. A l'égard de ſa pratique, il ordonnoit fort fréquemment des clyſteres & des ſuppoſitoires. Par raport à ſa façon d'exercer la Chirurgie, il employoit rarement le feu & le ſçalpel, & il n'étoit pas ami de la ſaignée. Son zéle pour le bien public égaloit ſon grand génie; & ſon ardeur extrême pour le progrès de ſon Art faiſoit dire que l'ame d'Eſculape avoit paſſé dans ſon corps.

A l'égard de *Paul*, le quatriéme & le dernier des Médecins Grecs, il vivoit dans le 7e ſiécle, & il étudia à Alexandrie, avant qu'*Amrou* *

* *Prideaux* dans ſa *Connection*. p. 2. l. 1. l'appelle *Amrus*.

l'eût

l'eût prise. Alexandre étoit son auteur favori, & il copia une partie de ses ouvrages, dont il emprunta jusqu'aux expressions. Il est solide & précis dans ses descriptions, & le premier qu'on sçache, qui ait fait profession d'accoucher les femmes. Quant aux opérations de Chirurgie, c'est de tous les Anciens celui qui a le mieux écrit sur cette matiére *, étant même à certains égards préférable à Celse. *Fabricius* ab *aquâ pendente* avoit de lui une si haute opinion, qu'il prend par-tout pour texte la doctrine de Celse & de Paul: ses observations, & tous ses raisonnemens consistent principalement à expliquer ces deux auteurs.

Ces quatre Médecins dont je viens de parler sont appellés par nos auteurs les quatre Médecins classiques Grecs, noms qu'ils ont

* V. Son sixiéme Livre.

mérité pour leur esprit judicieux, & leur maniére d'écrire. *Psychreste* n'est point mis de ce nombre, étant plus estimable pour son caractére humain, que pour sa profonde capacité. Pour ce qui est des autres Médecins Grecs d'un rang inférieur, & d'un tems plus recent, la lacune de 500 ans dans l'Histoire Grecque, sçavoir, depuis 560, jusqu'au régne d'Isaac Comnéne en 1060, ne nous a laissé connoître qu'un fort petit nombre de ces Médecins de quelque réputation; tel que *Pallade le Sophiste*, qui demeuroit à Constantinople, & qui écrivit un commentaire sur Hippocrate, & *Théophile* qui a fait un ouvrage sur l'urine. C'est le premier auteur de ce genre, qui nous reste. Il faut avouer qu'il a traité son sujet avec beaucoup de sagacité; mais il est redevable à Hippocrate & à Galien de beaucoup de choses. Il a écrit de la même maniére sur les

excrémens & sur l'Anatomie.

Mais le plus grand de tous les Médecins Grecs d'un âge inférieur, est *Actuarius* de Constantinople. Quoiqu'il n'ait presque rien écrit que d'après Galien, Ætius & Paul, & que toutes les maladies dont il parle, soient celles dont les Médecins Grecs avoient traité avant lui, il dit néanmoins sur ce sujet des choses particulières, & qui lui sont propres, principalement sur l'urine & le pouls, dont il avoit coutume de faire usage à la fois pour ses indications. Il a écrit sept discours ingénieux sur l'urine, & a en quelque sorte épuisé le sujet. Il est le premier de tous les auteurs Grecs, qui ait fait mention des doux purgatifs, comme de la Casse, de la Manne & du Sené, & autres semblables. Il avoit lu apparemment les Médecins Arabes, & il paroît que c'est d'eux qu'il avoit emprunté ces sortes de purgations.

Ses descriptions sont fort exactes. Dans ses opinions philosophiques il est Galeniste, & Aristotelicien. Son style est d'ailleurs assez pur. Il employe souvent l'ancien dialecte Attique, principalement dans ses écrits philosophiques.

CHAPITRE III.

De l'Etat de la Médecine *parmi les Arabes, &c. jusqu'à la renaissance des Sciences.*

NOUS avons vû jusqu'ici l'état de la Médecine chez les Grecs & les Romains : il s'agit maintenant de celui où elle a été parmi les Arabes, nation ignorante & barbare, qui commença a connoître les auteurs Grecs à la prise d'Alexandrie par Amrou, en l'année 640. Ennemis ou contempteurs des sciences, dont ils se plai-

soient à abolir tous les monumens, ils détruisirent d'une maniére indigne la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie. Ils n'en brulérent pas tous les Livres à la fois ; ils les distribuérent dans les bains de la ville, dont le nombre montoit alors à 4000, & tous ces livres furent consumés en six mois : à peine en échapa-t-il quelqu'un, & de ceux-ci furent principalement les livres de Médecine. Cette Bibliothéque n'étoit pas celle de Ptolémée, qui étoit si vaste, & si nombreuse, & qui avoit couté tant d'argent, & de peine à former. C'étoit la Bibliothéque fondée par Cléopatre, lorsque la plus grande partie de la premiére eût été malheureusement brulée, dans le tems de la guerre entre César & Pompée. Comme la curieuse collection d'Attale Roy de Pergame, & une infinité d'autres livres rassemblés par plusieurs particuliers avoient été acquis par

Cléopatre & par les Rois d'Egypte ſes ſucceſſeurs, qui n'épargnérent rien pour réparer la perte de l'ancienne Bibliothéque, celle-ci étoit devenue la plus complette & la plus riche de l'univers. Quelque tems après on établit des Ecoles de Médecine. Mais en l'année 721 ces Ecoles furent transferées à Antioche & à Harran ; ce qui ne ruina pas abſolument l'étude de la Médecine ; (car on continua de la cultiver) mais elle ne fut plus honorée comme auparavant, & elle ne fournit plus d'hommes excellens.

La premiére verſion que l'on fit des Auteurs Grecs, fut en Syriaque, les Syriens étant plus portés aux ſciences ſpeculatives que les Arabes. Dans la ſuite ils furent traduits du Syriaque en Arabe ; & il eſt à remarquer que dans toutes les verſions ou imitations Arabes, les Auteurs Grecs ont toujours été défigurés.

A l'égard des ouvrages de leurs Médecins, ils suivent Hippocrate & Galien, en tout ce qui concerne la théorie des maladies ; & de tems en tems ils y insérent de mauvaises choses qui sont d'eux, & qui le plus souvent ne signifient rien. Ces Médecins avoient été élevés dans l'Orient, où la doctrine d'Hippocrate étoit fort connue, depuis que l'Empereur Aurelien y avoit envoyé quelques Médecins Grecs, pour faire plaisir à sa fille mariée à Sapor Roy de Perse, qui résidoit à Nisabur, capitale du Chorasan.

Le plus ancien, le plus complet, & le plus solide ouvrage que nous ayons touchant l'ancienne Médecine Arabesque, & les Ecrivains de cette nation, a été composé par *Hali-Abbas*, qui vers l'an de J. C. 980, composa son *Almaleci*, ou *Livre Royal*, qu'il nous a donné comme un parfait système de Médecine, prétendant par ce système

ſuppléer aux défauts de tous les autres, & marquant où *Hippocrate*, *Galien*, *Oribaſe*, & *Paul* ſe ſont trompés. Nous apprenons de lui que les ouvrages originaux de *Meſue* ſont perdus, & que ceux que nous avons aujourdui ſous le nom de *Sérapion*, ſont véritablement de cet auteur; en ſorte que c'eſt le premier livre de Médecine en langue Arabe; car celui de *Meſue* a été probablement écrit en Syriaque.

Rhazès, né à *Rhei*, ville de l'*Irack* Perſan, ou peut-être dans la province de *Choraſan*, & mort en 932, eſt le chef des Médecins Arabes, & un des plus anciens: c'eſt d'après lui que, ſans excepter même Avicenne, ils ont compoſé leurs ouvrages. Son *Continent* eſt principalement tiré d'Ætius & de Paul, & il le donne comme un corps entier de Médecine, auſſi complet que celui d'Hippocrate, mais ſans

aucun ordre. *Rhazès* avoit cependant de grandes parties, & par raport à ſon ſiécle c'étoit un ſçavant Médecin, comme il paroît par ſon traité de la petite vérole, maladie nouvelle alors, qui parut pour la premiére fois en Egypte, il y a environ onze cens ans, du tems d'Omar ſucceſſeur de Mahomet. Il l'a décrite le premier avec une ſi grande exactitude, que durant cinq cens ans on n'a preſque rien eu à y ajouter. On eſtime encore ſon livre ſur les maladies des enfans, qui eſt le premier ouvrage ſur ce ſujet, & ſes Remarques ſur les bons Médecins & ſur les Charlatans. Enfin il a été ſi fameux parmi les Arabes, qu'ils l'ont appellé leur Galien ; & même ſon *Abregé de Médecine*, qui eſt tiré de ſon grand ouvrage intitulé le *Continent*, a eu une grande réputation durant quelques ſiécles. Il vaut preſque les écrits des Médecins Grecs, dont néanmoins il

a tiré la plûpart des choſes qu'il renferme. On prétend qu'il étoit fort verſé dans l'Alchimie : c'eſt le premier Médecin qui en ait fait mention.

Avicenne, le plus fameux Médecin Arabe après Rhazès, naquit à *Bochara* dans le Choraſan, vers l'an 980, & mourut vers l'an 1058. Il eut de grands talens ; mais il étoit ſi livré à ſon plaiſir, que l'on diſoit de lui à *Iſpahan*, où il demeuroit, que toute ſa Philoſophie ne pouvoit lui donner de la ſageſſe, ni toute ſa Médecine de la ſanté. Ses écrits, célébres juſqu'au tems de la renaiſſance des ſciences, ont été intitulé psar lui-même, *Canon* ; ils ſont entiérement tirés de Galien, de Rhazès & d'*Haly-Abbas* ; mais il eſt inférieur à celui-ci.

Avenzohar, autre célébre Arabe, pratiqua à Séville dans l'Andalouſie, qui étoit alors le lieu de la réſidence d'un Calife Mahome-

tan ; il jouit d'une heureuſe ſanté juſqu'à l'âge de 135 ans. Ce fut un Médecin très occupé, & qui fit beaucoup d'obſervations, & des remarques ſur des choſes qui n'avoient point été traitées avant lui ; par exemple, ſur l'inflammation ou abſcès dans le Médiaſtin, ſur un abſcès dans le Péricarde, ſur une hydropiſie de cœur. Il fut l'ennemi de tous ceux qui prétendoient faire quadrer les Médecines avec la conſtitution de leurs malades, comme *Alkind* faiſoit, & il ne fut pas tout à fait exempt de ſuperſtitions en d'autres choſes. Il croyoit, par exemple, que de tirer la pierre de la veſſie d'un malade, étoit une choſe indécente & contraire à la pudeur, & qu'un homme qui avoit de la religion, ne devoit jamais entreprendre cette vilaine opération. Il s'appliqua beaucoup à la Pharmacie, & il faiſoit une eſtime particuliére de l'hellebore noir,

en purgatif. Il eſt le premier Médecin qui faſſe mention du Bézoar, dont il ordonne trois grains dans la jauniſſe occaſionnée par le poiſon. Il s'appliqua auſſi à l'étude de la Chirurgie, & il traite en particulier des luxations & des fractures.

Averrhoès, appellé le Commentateur, à cauſe de ſes nombreux écrits ſur Ariſtote, naquit à Cordoue & mourut à Maroc. Il connoiſſoit le fils d'*Avenzohar*, auſſi il a vécu peu de tems après celui-ci. Son *Abregé de Médecine* eſt tiré des autres Auteurs, avec peu de changement & d'augmentation ; mais il y a plus mêlé de Philoſophie Ariſtotelicienne que les autres Arabes. Son Anatomie eſt entiérement la même que celle de Galien. Sa pratique n'a rien de neuf, & il ne paroît pas en avoir eu beaucoup.

Après lui vint *Alſaharavius*, qu'on ſuppoſe être le même qu'*Al-*

bucasis, ou du moins avoir pris de celui-ci toute sa Chirurgie. On croit qu'il a vécu vers le douziéme siécle, par la description qu'il fait des fléches des Turcs. Les Arabes le regardent comme leur neuviéme Médecin. Sa *Méthode de pratiquer*, qui est divisée en trente-deux Traités, est prise pour la plus grande partie de *Rhazès*. Sa Chirurgie est étendue & très-exacte : pour ce qui regarde la Lithotomie, il décrit le même lieu pour la section que le *Frere Jacque*, & M. *Raw* ont choisi dans ces derniers tems, par raport à la taille laterale. Il a une haute opinion du cautére, & il a été plus hardi opérateur que tous ceux qui l'avoient précédé.

La Médecine, ainsi mise en piéces par les Arabes en général, ne laissa pas de leur être redevable de quelques progrès. Ce furent eux, par exemple, qui commencérent à introduire la Chimie dans la

Médecine. Ils enrichirent considérablement la Botanique & la matiére Médicale, & perfectionnérent la Pharmacie. Pour l'Anatomie, elle resta telle qu'elle étoit; cependant la Chirurgie fit des progrès par le moyen d'*Albucasis*. Mais en général, si on considére tous les avantages qu'ils avoient pour perfectionner l'Art, & le tems qu'ils ont eû de le faire, on jugera que leurs progrès ont été bien foibles.

Il est vrai qu'il y eut des Professeurs de Médecine, en Hébreu, en Arabe, & en Latin, à Salerne, vers le milieu du septiéme siécle; & qu'en l'an 802, Charlemagne y fonda un Collége, qui est le premier de cette espéce qu'on sçache avoir été fondé en Europe. Mais qu'est-ce que tout cela produisit? On ne peut pas dire que la Médecine en devint meilleure, lorsqu'on fait quelque réflexion sur le Livre

intitulé l'*Ecole de Salerne*; compilation faite un peu après l'an 1100, & dédiée au nom de ce Collége à Robert Duc de Normandie, fils de notre Guillaume le Conquérant, & qui ayant été bleſſé à la Terre Sainte, à ſon retour s'arrêta à Salerne, pour y conſulter les Médecins. Cet ouvrage nous fait voir quel étoit le peu de génie & de ſcience de cette Ecole, malgré l'eſpace de tems qui s'étoit écoulé depuis ſa fondation. Il n'eſt pas aiſé de dire ce qu'elle devint après *Conſtantin l'Africain*, fameux membre de ce Collége, vers la fin du douziéme ſiécle. Ce Conſtantin fut un grand compilateur de Médecine, ſur-tout depuis *Haly-Abbas*, & il ſemble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la Médecine Grecque, ou Arabique. Quoiqu'il en ſoit, il ne paroît pas que cette école eût fait de grands progrès C'eſt que les Juifs, qui avoient pris ſoin de

ſe rendre très-habiles dans la langue Arabe, étoient les plus célébres Médecins de ce tems-là, & faiſoient leur ſéjour dans preſque toutes les Cours des Princes Chrétiens. Ils avoient une eſpéce d'Univerſité à *Sora* en Aſie, dès l'an de J. C. 200, & depuis ce tems-là ils avoient toujours fait un aſſez bon trafic de la Médecine.

Il y avoit pareillement pluſieurs Ecoles de Médecine en Eſpagne, du tems d'Avenzohar, principalement à Tolede, dont il appelle les Profeſſeurs des *hommes ſages*. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent rien fait d'extraordinaire. Ils ſuivirent la route des autres, & s'occupérent à commenter tantôt un Auteur, tantôt un autre, ſuivant leur fantaiſie, ſans rien produire de nouveau, & ſans rien faire pour l'avancement de la Médecine.

L'Univerſité de Montpellier fleuriſſoit auſſi vers le même tems, par-

particuliérement dans le douziéme siécle ; mais elle ne produisit rien de nouveau. La doctrine des Arabes y dominoit, & celui qui enfantoit les plus subtils commentaires, étoit regardé comme le plus grand des Médecins.

Après le douziéme siécle, la Médecine commença à tomber en Asie, & à fleurir davantage en Europe. La Chimie fut beaucoup cultivée en Angleterre par *Roger Bacon*, appellé communement *Frere Bacon*, l'ornement de son siécle & de sa Nation. Il naquit à Ilchester, ou aux environs, en 1214, à peu près cent ans après Averrhoès, & il mourut en 1292. *Arnauld de Villeneuve*, Milanois, ce fameux commentateur de l'*Ecole de Salerne*, & ami de *Raimond Lulle*, cultiva aussi beaucoup la Chimie. Mais les Médecins de ce tems-là ne se soutenoient que par leur ancien jargon, & étoient obligés d'user de

toutes sortes de supercheries & de stratagémes, pour cacher leur ignorance. C'est ainsi, par exemple, que *Jean de Gaddesden*, fameux Médecin Anglois, qui prit ses dégrés à Oxford en 1320, ayant été mandé à la Cour, pour traiter le fils du Roy Edouard, malade de la petite vérole, le fit envelopper dans une étoffe d'écarlate, & ordonna que tout ce qui environnoit son lit, fût de la même couleur, afin de pouvoir amuser la Cour par ce pompeux appareil, & de passer pour un Médecin d'une grande capacité. Il usoit souvent de semblables stratagémes, lorsqu'il en avoit l'occasion, & quelque ridicule que soit celui que je viens de dire, ce fut le premier Médecin Anglois employé à la Cour. Car tous les Médecins du Roy avoient toujours été étrangers. Il fut généralement regardé comme un homme très-sçavant; tant la Médecine

étoit alors dans un état pitoyable.

La Chirurgie fut à la vérité sur un meilleur pied durant quelque tems. *Albucasis* étoit un grand maître en cette partie, & ses ouvrages ne tardérent pas à être apportés en Italie. *Paul* aussi, & *Ætius*, mais sur-tout *Paul*, étoient généralement regardés comme très-habiles en Chirurgie. Alors *Placentinus* appellé autrement Guillaume de *Saliceto*, (ce fut le premier écrivain praticien, qui ordonna des remédes tirés de la Chimie) devint très-célébre, & mourut en 1280. *Lanfranc* s'acquit aussi beaucoup de réputation; mais principalement *Guido de Cauliaco* (Gui de Chaulieu) qui vint peu de tems après, & que Fallope, excellent Juge, compare à Hippocrate. Il fut Professeur à Montpellier, & devint Médecin du Pape Clément V, & de son successeur. C'est lui qui nous a laissé la description de

ce terrible fleau de 1348, qui s'étendit dans tout le monde, & fit périr le quart du genre humain. Il étoit alors à Avignon. *Paul* & *Albucasis* sont ses auteurs favoris; mais il ne connoît point du tout Celse.

Mundinus, Milanois, fit alors revivre l'étude de l'Anatomie. En 1315, il fit une compilation de tout ce qui concerne cette science. Cet ouvrage, tout imparfait qu'il est, a eu une si grande vogue, jusqu'au tems de la renaissance des sciences, que les Statuts de l'Université de Padoue défendirent d'enseigner une autre doctrine dans les Ecoles.

Mais parmi tous ces Médecins, à peine en trouve-t-on un seul, (si l'on excepte *Valesco de Tarente*) qui ait écrit d'après son expérience personnelle & ses propres observations, & non d'après les livres, dont ils étoient tous de fidéles copistes. *Valesco* n'entendoit point le Grec,

& il a écrit en mauvais Latin. Mais ayant pratiqué durant trente-ſix ans de ſuite à Montpellier, & ayant été premier Médecin de Charles VI vers l'an 1400, il a fait d'excellentes obſervations, ſur leſquelles on ſe fonde encore aujourd'hui.

Vers le même tems, on commença à faire des recherches curieuſes touchant les eaux minérales, ſur-tout ſur celles qui ſont chaudes. *Michel Savanorole* de Padoue, homme de condition, écrivit un Traité, entre 1440 & 1450 ſur tous les bains chauds, alors connus en Italie, & il fit pluſieurs autres écrits au ſujet des fiévres.

CHAPITRE IV.

De l'Etat de la Médecine *depuis la renaissance des sciences en* 1453, *jusqu'au tems présent.*

TEL fut l'état de la Médecine depuis l'incendie & l'entiére destruction de la Bibliothéque d'Alexandrie. Tant s'en faut que la Médecine judicieuse des Grecs eût été fortifiée & perfectionnée par les Arabes, que même la langue dans laquelle leurs excellens ouvrages sont écrits, fut entiérement perdue. Pendant plusieurs siécles à peine sçut-on ce qu'ils contenoient, si l'on excepte ce qu'on en pouvoit recueillir dans les grossiers & ennuyeux écrits des Médecins Arabes, gens entêtés, & si éloignés de perfectionner ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens, que, com-

me nous l'avons déja remarqué, leurs verſions & leurs commentaires ſont fort au-deſſous des originaux. C'eſt ainſi que l'Art de la Médecine fut dans un très-miſérable état, depuis le ſeptiéme juſqu'au quinziéme ſiécle. A peine quelques Médecins eſſayérent-ils durant ce long eſpace de tems, de faire eux-mêmes quelques obſervations, ou de ſe diſtinguer de la foule, ſi ce n'eſt tantôt par des ſupercheries & des charlatanneries, & tantôt par d'obſcurs & ennuyeux commentaires.

Avant la fin de ce quinziéme ſiécle, pluſieurs choſes concoururent à la renaiſſance des ſciences parmi nous. Conſtantinople fut pris par les Turcs en l'année 1453, & les Manuſcrits Grecs qui étoient conſervés dans cette Ville, furent pour la plupart apportés en Europe, par *Théodore Gaza*, & par quelques autres ſçavans. Le noble

Art de l'Imprimerie fut inventé vers ce tems-là ; Art admirable, qui a répandu les tréſors de la Science dans toute l'Europe. Les Sçavans de ce tems-là firent une étude particuliére des ouvrages des Anciens, & furent protegés par différens Princes, ſur-tout par les Maiſons de France & de Médicis. Je ne dois pas oublier ici la généroſité de notre Roy Henri VIII, qui par le conſeil du Cardinal *Woolſey*, ce grand Protecteur des Lettres, fonda le Collége des Médecins de Londres, d'où ſont ſortis les hommes les plus célébres. Le plus fameux, ſi l'on excepte *Harvey*, a été *Linacre*, qui engagea le Cardinal à faire ce glorieux établiſſement, & qui dans la ſuite le combla lui-même de ſes bienfaits.

Les ſciences, que des particuliers avoient ainſi fait renaître, & que des Princes eurent la gloire de protéger, firent de grands progrès

en peu de tems, malgré toutes les difficultés qui pouvoient s'y oppoſer. Ces progrès ne furent point arrêtés par la terrible & funeſte naiſſance du mal Vénérien, qui commença ſes ravages en Italie l'an 1492, & qui du ſiége de Naples en 1494, ſe communiqua à toute l'Europe. Cette maladie au contraire contribua à la perfection de la Médecine, en ce que tous les Médecins s'appliquérent à en chercher la cauſe, s'il étoit poſſible, ou au moins examinérent ſi les anciens Auteurs en avoient eu quelque connoiſſance; ce qui les engagea à les étudier ſérieuſement. On fit dans le même tems une étude particuliére de l'Anatomie, dans la vûe d'y pouvoir decouvrir quelque choſe qui donnât des lumiéres ſur le nouveau mal. Suivant cette idée le fameux Chirurgien de Bologne *Jacques Carpi*, qui a fait en quelque ſorte revivre cette

ſcience, diſſéqua, dit-on, plus de cent Cadavres lui-même ; mais ayant diſſéqué, à ce que publiérent ſes ennemis, deux Eſpagnols vivans, il fut contraint de prendre la fuite. S'il commit cet horrible crime, il rendit d'un autre côté un grand ſervice à l'humanité, ayant trouvé le reméde ſpécifique du mal Vénérien, dans la friction mercurielle ; ce qui lui procura des richeſſes immenſes. *Fallope* aſſure, & je n'en ſuis point ſurpris, qu'il gagna cinquante mille Ducats d'or.

On continua de cultiver l'Anatomie avec ſuccès, & un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'y exercérent avec ardeur juſqu'à *Vezale*, qui la porta à un très-haut dégré de perfection. Peu de tems après *Colombe* & *Euſtache*, ſans parler de pluſieurs autres, firent dans l'Anatomie tous les progrès qu'il étoit poſſible de

faire en ce tems-là, que la circulation du sang n'étoit point encore connue : découverte importante, dont l'univers est redevable au fameux *Harvey*, notre illustre compatriote.

Cependant on étudioit avec une extrême application les Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Venise, de Rome & de Paris venoient de publier des éditions. Les progrès que firent les Italiens & les François en peu d'années, sont surprenans. On vit alors la Médecine prendre une nouvelle forme, & secouer le jargon insensé des écoles. *M. F. Calvus*, *Mercurialis*, *Martianus*, & quelques autres parmi les Italiens ; *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Ballonius* & autres parmi les François, acquirent une haute réputation, & leurs noms méritent de vivre éternellement. Je pourrois leur associer quelques Médecins de ma Patrie : mais si l'on excepte

Linacre, *Caius*, & le Docteur *Freind*, & peut-être un ou deux encore, les Anglois se sont distingués médiocrement par l'étude & la publication des Auteurs anciens, & par le soin de les rendre intelligibles & utiles aux Modernes. En général il n'y a peut-être aucune Nation d'Europe, qui ait moins travaillé en ce genre que la nôtre, c'est-à-dire, qui ait moins eu d'Editeurs, de Scoliastes, & de Commentateurs des Ecrivains de l'antiquité, & particuliérement par raport à la Médecine. Cependant on peut dire que nous n'avons pas manqué de Sçavans & d'hommes de génie, & qu'en cela nos voisins ne nous ont point surpassés. Mais notre sçavoir & notre génie se sont tournés d'un autre côté; vers la Philosophie, vers les Mathématiques, vers les Mécaniques, plutôt que vers la Médecine : c'est, ce me semble, la raison pour laquelle, tan-

dis que les autres Arts ont été chez nous portés à la plus haute perfection, depuis la renaissance des sciences, nous n'avons cependant fait que de foibles progrès dans l'art de la Médecine.

Tandis que tout conspiroit à l'avancement de cet Art, par l'étude de l'Anatomie, dans laquelle les Modernes ont fait des découvertes admirables, & par la publication des écrits des anciens Médecins, accompagnés de judicieux & sçavans Commentaires, la Chimie, qui pouvoit être si utile à la Médecine, fut tournée en quelque sorte à sa ruine, par le honteux abus qu'en firent des hommes également ignorans & fanatiques, à la tête desquels parut le célébre *Paracelse*. Les mauvais effets de cette manie furent prévenus en partie par le mauvais succès de ceux qui s'y adonnérent, & qui y mirent trop de confiance; & en

partie par la conduite de plusieurs grands esprits de ce tems-là, qui démontrérent, que quelque chose que l'on pût dire de contraire, les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnées que par de judicieuses expériences & par les conclusions claires qu'on en tireroit.

Rien ne fit mieux voir la vérité de ce principe fondamental, que la grande découverte qui se fit alors de la circulation du sang, qui en un seul jour donna plus de connoissance par raport à l'œconomie animale, que tous les siécles précédens n'en avoient pû acquérir. Elle termina toutes les disputes sur la saignée, disputes qui avoient si fort partagé les Médecins, sur-tout au commencement du quinziéme siécle, & elle renversa en un moment toutes les théories des Anciens. Enfin, comme *Gassendi* l'a observé, lorsqu'il eût été

pleinement convaincu par *Pecquet*, la circulation du sang, & le canal Thorachique, sont les deux poles autour desquels toute la Médecine doit désormais tourner. A ces deux importantes découvertes il faut encore en ajouter une autre, un peu plus ancienne que celle de Harvey, mais qui par raport à l'utilité ne lui est pas beaucoup inférieure.

Il n'y a point de dogme plus ancien dans la Médecine, que celui qui enseigne, que chaque animal est capable de recevoir & de rendre. C'est ce que les Anciens appelloient, ἐκπνόον & εἰσπνόον, *expiration* & *inspiration*. La santé depend, selon eux, d'une sorte de proportion entre ce qui entre dans notre corps dans un tems, & ce qui en sort dans un autre. C'est la doctrine constante de l'antiquité. Mais de quelle maniére se font les évacuations, & quelle est la proportion qu'il faut observer? C'est

ce qui avoit été peu éclairci avant le fameux Médecin d'Italie, qui parut au commencement du dernier siécle ; & qui dans la vûe d'acquérir & de répandre des lumiéres sur ce point important, fit sur lui-même une infinité d'expériences nouvelles & curieuses, dont nous avons le réfultat dans ce petit, mais excellent livre, si connu sous le nom de *Medicina statica Sanctorii* ; ouvrage, qui par son utilité réelle peut aller de pair avec tous les meilleurs livres de Médecine.

La doctrine de la transpiration, soit sensible soit insensible, les effets des airs différens, des eaux, des mets, des boissons, du sommeil, de la promenade, de l'exercice, du repos, de l'usage des femmes, & des passions, sont traités si bien dans ce livre, non par une simple théorie, ou par des spéculations Philosophiques, mais en raisonnant solidement sur des expériences

riences exactes & réïtérées, que nous sommes maintenant plus en état de donner des régles sur ces choses, qu'aucun Médecin ne pouvoit faire avant *Sanctorius*. Les expériences de cet Auteur ont consisté à peser lui-même son corps tous les jours, à peser de même ses alimens, sa boisson, son urine, & ses excrémens. On ne sçauroit croire combien ces choses influent sur l'état du corps humain, combien elles produisent de maladies, combien aussi elles servent à les prévenir, & à les éloigner. Cette decouverte doit donc être regardée comme une des plus grandes & des plus avantageuses, qui ayent jamais été faites, & il n'est pas surprenant que les Médecins de nos jours se soient flattés de voir enfin leur Art parvenir à un état de perfection.

En effet, les langues des Grecs, & des Romains nous sont deve-

nues familiéres ; l'Anatomie a été portée au plus haut dégré ; la Chimie eſt très cultivée, & dans la plus haute eſtime. On fait tous les jours des expériences exactes & judicieuſes ; enfin la circulation du ſang eſt démontrée. Que n'a-t-on pas dû attendre de toutes ces choſes, où tout eſt clair & porté juſqu'à l'évidence, où tout eſt dégagé de cette chimérique théorie, qui n'eſt propre qu'à amuſer & à duper le public ? Il n'y a donc point eu de témérité à croire que notre Art atteindroit bien-tôt au point de ſa perfection. Ajoutez à cela que la Phyſique qui domine aujourdui, eſt bien différente de celle des Anciens, & qu'on peut s'y attacher avec bien plus de raiſon, puiſqu'elle eſt le réſultat de l'expérience & de l'obſervation, & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. Si la Médecine peut donc eſpérer quelque avan-

tage de la Philoſophie, elle a lieu de ſe flatter encore de ce côté-là. Conſidérons tout ce qui environne notre Art. Les ſciences & les arts fleuriſſent par-tout : l'univers eſt devenu curieux : tout ce qui tend à procurer des connoiſſances utiles, eſt cultivé avec ardeur, trouve de l'encouragement, & excite de l'émulation. Ce ne ſont pas ſeulement des particuliers, mais des ſocietés de Sçavans, qui concourent à perfectionner ces connoiſſances. Les Médecins n'ont pas été moins zélés que les autres, ſurtout les Italiens, qui par leurs découvertes ont rendu les plus grands ſervices à la Médecine, ainſi qu'à d'autres ſciences, & en particulier aux Mathématiques.

Cependant, ſoit que notre Art ait trop d'étendue, & qu'il renferme trop de difficultés pour l'eſprit humain, ſoit que la découverte de la circulation du ſang & pluſieurs

autres connoiſſances pareilles ne ſoient pas dans le fond auſſi importantes qu'on l'avoit cru d'abord, il eſt arrivé que nous n'y avons gagné que peu de choſe, & que nous nous trouvons, dans un ſens, plus reculés que nous n'étions. Les Médecins ont pris un tour nouveau, & ſe ſont entiérement occupés de Diagrammes, de Théorie, & de mille choſes de ce genre; vains amuſemens qu'ils ont préférés à ce qu'il y avoit d'important dans leur Art. On s'eſt mis à examiner ſcrupuleuſement toutes les moindres parties du corps humain; & l'on s'eſt occupé ſérieuſement à calculer avec une exactitude géométrique les prétendues forces de chaque fibre. On a voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés & leurs changemens; on les a examinés de tous les côtés, & l'on a publié plus d'un livre ingénieux ſur cette matiére.

Enfin on a fait tant de curieuſes recherches de cette eſpéce, que nous avons aujourdui le bonheur de pouvoir diſſerter auſſi hardiment ſur les eſprits animaux, êtres inviſibles, que ſur toutes les autres choſes qui tombent ſous nos ſens. La partie ſpéculative de la Médecine, ſur laquelle les plus ſages Médecins de l'antiquité comptoient ſi peu, a donc été extrêmement cultivée & perfectionnée dans ce ſiécle.

Avouons cependant que par l'application & la ſagacité de nos Médecins, nous l'emportons ſur les Anciens à pluſieurs égards, ſurtout par raport à l'Anatomie; au moins autant que la connoiſſance de la ſituation, de la ſtructure, & de l'uſage des parties peut être conſiderée comme un avantage réel de la Médecine. Ces choſes ont été étudiées avec un ſoin & une attention extraordinaires, particuliérement par le fameux *Ruyſch*, Pro-

feſſeur d'Amſterdam, dont les préparations & les injections nous ont bien mieux fait connoître la ſtructure des parties, que tous les Livres d'Anatomie qui avoient paru juſqu'alors.

Mais malgré cela, les maladies ſont moins connues qu'elles ne devroient l'être. L'étude des Anciens a fait naître la Philoſophie des Modernes, & quoique nous ayons des théories en abondance, & des traités ſans nombre, cependant nous y trouvons peu de choſe ſur quoi nous puiſſions nous fonder. Les fermens, les rallentiſſemens dans le cours du ſang, les ſels de différentes eſpéces, ſont les ſujets ordinaires ſur leſquels s'exercent nos Médecins ſpéculatifs : chacune de ces choſes a ſes défenſeurs & ſes patrons. Voilà à quoi nous nous ſommes amuſés, après avoir fait de ſi belles découvertes. Chaque Médecin a eu ſon ſyſtême favori & propre, aſſaiſonné plus ou moins

de la Philoſophie de ſon pays. C'eſt la raiſon pour laquelle tant de choſes ridicules ont été annoncées dans ce ſiécle, par des Médecins de toutes les nations de l'Europe, non par des imbécilles & des ignorans, mais par ceux qui paroiſſoient avoir du jugement & du ſçavoir en toute autre choſe qu'en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont écrit des obſervations ſur les maladies, dont le nombre en comparaiſon des autres eſt fort petit, la plûpart ſe ſont fiés à leur mémoire pour le plus grand nombre des cas, ſur leſquels ils ont écrit; ce qui eſt une maniére d'inſtruire qui induit en erreur, & qui ne convient en aucune façon à un Médecin. *Baglivi*, ce fameux Médecin de Rome, qui vivoit il y a environ trente ans, étoit ſi perſuadé de cette vérité, & de la mauvaiſe conduite des Médecins modernes, qu'il a compoſé un Traité exprès, pour faire voir

l'utilité & la néceſſité des *obſervations régulières & judicieuſes*, préférables à tout dans l'art de la Médecine. En conſéquence il nous a laiſſé des régles fort belles ſur ce ſujet, tant pour les particuliers que pour les ſocietés. Mais je crains que ſes régles ne ſoient inutiles, & qu'on ne puiſſe faire aucun uſage de ſa méthode : Un livre de cette eſpéce doit être réduit à la plus grande ſimplicité : autrement la Médecine n'en tirera aucun fruit. Pour cette raiſon, je préférerai toujours un plan imparfait, mais qui pourra être de quelque uſage, à un autre plan plus détaillé, plus étendu, dont l'exécution ſera difficile. Perſonne ne doute que pluſieurs cas ne puſſent être mieux expoſés qu'ils ne le ſont dans Hippocrate. Je ſerois néanmois très-content de voir un Auteur, qui pût aujourdui s'expliquer comme lui. Lorſque cela arrivera, nous pou-

vons eſpérer plus que nous n'avons eſpéré juſqu'ici. *Baglivi* lui-même, qui a donné aux autres de ſi bons préceptes, n'a pû les ſuivre, & nous a décrit aſſez mal certaines choſes; ce qu'on n'auroit pas dû attendre de lui. Peut-être eſt-ce par défaut de loiſir, ou parcequ'il n'a pas aſſez long-tems vécu, & non par manque d'eſprit & d'application. Car depuis Hippocrate perſonne ne paroît avoir eu plus de ſagacité, ni avoir mieux connu le cours & le pouvoir de la nature dans la cure des maladies, quoiqu'il ſoit mort avant l'âge de quarante ans. Mais on peut dire, à juger de lui par ce qu'il nous a laiſſé, que s'il eût vécu vingt ou trente années de plus, il eût été peut-être le plus grand Médecin qui eût encore paru. Car je ſuis perſuadé que l'art de connoître comment il faut guérir les maladies, de la maniére la plus ſimple,

la plus prompte & la plus naturelle, peut faire un Médecin parfait. Baglivi s'appliqua principalement à l'observation, qui fut toujours son étude favorite, tant qu'il vêcut; en quoi il a surpassé tous les Modernes: c'est ce que l'on remarque dans ses livres de *fibrâ motrice & morbosâ*. Quoiqu'il en soit, comme il n'a pas assez vêcu pour exécuter pleinement son projet, & qu'il nous a néanmoins laissé assez de preuves de son génie, on peut croire avec raison que tous les ouvrages qu'il auroit pu nous donner, auroient toujours tendu à l'avancement de la Médecine, par le moyen de l'expérience & de l'observation. Et à dire le vrai, celui qui s'y destine particuliérement, & qui s'y applique comme il doit, y trouvera toujours assez d'occupation, sans se mêler de choses moins importantes.

Je ne prétens pas néanmoins

qu'un Médecin renonce à l'étude des découvertes utiles, faites par les Modernes. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Celui qui ne les connoîtra point, fera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus celui qui les mépriſera. Car comme Celſe a remarqué fort judicieuſement, *quoiqu'il y ait bien des choſes qui n'appartiennent pas proprement à un Art, cependant elles lui ſont d'un grand ſecours, & ſervent toujours à étendre l'eſprit de l'Artiſte. Ainſi, quoique cette étude de la nature des choſes ne faſſe pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Medecine* *. Si cette maxime eſt indubitable, il eſt certain auſſi que les obſervations réguliéres & judicieuſes ont été plus utiles à la Médecine que toutes les théo-

* *Quamquam multa ſint ad ipſas artes propriè non pertinentia, tamen eas adjuvant, excitando artificis ingenium. Itaque iſta quoque naturæ rerum contemplatio, quamvis non faciat Medicum, aptiorem tamen medicinæ reddit.*

ries & que toutes les decouvertes qui ont été faites juſqu'ici. A l'égard des avantages qu'on en pourra retirer dans la ſuite, c'eſt ce que je n'examine point, & ce qui n'appartient point à mon ſujet. Le fondement eſt tout nouveau, & perſonne n'a pu encore bâtir deſſus, ſi l'on excepte le docte *Herman Boerhave*, l'ornement de ſon pays & de ſon ſiécle.

Car il faut avouer que ce grand homme a fait un merveilleux uſage des nouvelles découvertes, & qu'il s'eſt ſervi très-heureuſement d'une infinité d'expériences chimiques, mécaniques, & anatomiques, & de la parfaite connoiſſance des ouvrages des Anciens, pour former un ſyſtême ſimple & ſolide, auquel on ne peut reprocher aucune charlatanerie, & qui vraiſemblablement ſera adopté par toute la poſtérité. Tel eſt le ſervice que cet homme illuſtre nous a rendu, & par là il

nous a procuré de plus grands avantages, que n'ont fait tous les autres Modernes par leurs découvertes en Anatomie & en Physique. Nous pouvons nous flatter maintenant de voir la Médecine portée à un haut dégré de perfection; pourvu que nous ajoutions à ce qui a été decouvert & solidement établi, l'imitation des Anciens dans de soigneuses & exactes observations pour l'avenir. Sans cela, j'ose dire que toute la solidité du systême Boerhavien ne l'empêchera pas de tomber bientôt dans l'oubli & dans le mépris, ainsi que tous les systêmes précédens; parceque l'observation étant négligée, on se livrera infailliblement à tout ce que l'imagination pourra inventer, & à la fureur des nouveaux systêmes. Nous deviendrons aussi entêtés de nos opinions, qu'on l'étoit autrefois des plus ridicules chimères, & on disputera sans fin. L'observation

ſeule peut prévenir cet inconvenient, & nous mettre en état d'achever un ouvrage ſi heureuſement commencé.

Hippocrate eſt un grand exemple en ce genre, & c'eſt par cet endroit que Mylord Bacon le propoſe pour modéle, lui qui étoit un excellent Juge en toutes ſortes de ſciences. Les paroles de cet illuſtre Auteur me ſemblent ſi expreſſives, par raport au ſujet dont il s'agit, que je ne puis m'empêcher de les citer ici. En parlant de la decadence de la Médecine il raiſonne ainſi. » La premiére cauſe de cette » decadence, dit-il, eſt la négli- » gence de l'utile méthode d'Hip- » pocrate, qui conſiſtoit dans la » deſcription exacte des cas parti- » culiers, de la diſpoſition de la » nature, du traitement & de l'é- » vénement des maladies. On a » diſcontinué cette méthode, & » l'on ne voit plus de ces Recueils

» d'obſervations faits avec ſoin & » intelligence. Je ne prétens pas » néanmoins que ces obſervations » s'étendent à des cas ordinaires & » communs, ni qu'elles ſe bornent » auſſi à des cas ſinguliers & extraor- » dinaires. Car dans les choſes com- » munes il y a quelquefois des cir- » conſtances rares & nouvelles. Ce- » lui qui s'applique à l'obſervation, » trouvera dans les maladies qui » paroiſſent ordinaires, des choſes » dignes d'être remarquées. *

* *Primum eſt intermiſſio diligentiæ illius* Hippocratis, *utilis admodum & accuratæ, cui mos erat narrativam componere caſuum circa ægrotos ſpecialium, referendo qualis fuiſſet morbi natura, qualis medicatio, qualis eventus. Iſtam proinde continuationem medicinalium narrationum deſiderari video, præſertim in unum corpus cum diligentiâ & judicio digeſtam. Quam tamen non intelligo ita fieri debere amplam, ut planè vulgata excipiat, nec rurſus tam anguſtam, ut ſolummodò mirabilia complectatur. Multo enim in modo rei & circumſtantiis ejus nova ſunt, quæ in genere ipſo nova non ſunt. Qui autem ad obſervandum adjiciet animum, & etiam in rebus quæ vulgares videntur, multa obſervatu digna occurrent.* BACO, *de augm. ſcient.* L. IV. c. 2.

C'eſt en ſuivant cette méthode, que le Docteur *Sydenham* ſemble avoir rendu plus de ſervices à la Médecine, que tous les autres Médecins Anglois enſemble. S'il y avoit eu ſeulement un petit nombre d'hommes de ce genre depuis le tems d'*Harvay*, je ne doute aucunement que la Médecine ne fût aujourdui ſur un autre pied qu'elle n'eſt. Mais il eſt toujours tems de ſe réformer. Les preuves que nous avons eues de l'inſuffiſance des theories, doivent nous inſpirer une juſte eſtime des Anciens, & nous rendre plus judicieux à l'avenir dans nos obſervations. Nous ſommes, je crois, tous convaincus aujourdui que la Médecine ne peut jamais ſe perfectionner que par l'obſervation. Les derniéres théories ſuppoſent à la vérité beaucoup de génie, & elles ont même été appuyées d'autorités dignes de conſidération. Mais parce qu'elles n'étoient

point

point fondées sur la nature, les meilleures se sont trouvées défectueuses, & l'Art qu'elles devoient perfectionner, suivant l'intention de leurs Auteurs, en est devenu plus méprisable, comme il arrive toujours lorsqu'on se détourne de la route, qui seule peut conduire au vrai.

Il y auroit bien de la gloire pour un Médecin, qui pourroit guérir les maladies avec la même facilité que les autres se sont imaginé les pouvoir expliquer. Mais entre la théorie & la pratique, il y a bien de la différence, & si l'on n'est extrémement attentif aux symptomes, sur-tout dans les maladies aiguës, quelque sçavant que soit un Médecin, il est impossible que sa pratique soit bonne. Dans toutes les maladies, il y a toujours quelque chose qui demande une attention particuliére, dont le défaut a coûté souvent la vie à un malade,

à qui on auroit pu la sauver. C'est pour cela que *Celse* à observé à la fin du deuxiéme Chapitre du second Livre, qu'il y a des choses si particuliéres à quelques personnes, que si l'on néglige d'y faire attention, il est bien difficile de connoître l'issue de leur maladie *. Un Médecin pourra devenir célébre par sa théorie ; mais il ne deviendra jamais grand Médecin sans l'observation, qui est tout dans notre Art.

Si c'est la partie la plus importante, c'est aussi la plus difficile ; & c'est la principale, & peut-être la seule raison, pour laquelle nous avons en ce genre un si petit nombre d'ouvrages dignes d'être lûs. Quelle différence entre les écrits d'*Hippocrate* & ceux de quelques-uns des plus habiles Médecins modernes. Ce n'est pas une chose fa-

* *Sunt quædam proprietates hominum, sine quarum notitiâ non facilè quidquam præsagiri potest.*

cile, médiocre, & commune, que de connoître ce qui mérite d'être observé, & de sçavoir donner un ordre méthodique & commode à ses observations. Si un Médecin n'a pas un grand amour pour sa profession, & s'il n'est pas en même tems un homme de probité & d'esprit, il n'est point du tout étonnant de le voir marcher sur les pas des autres Médecins, sans se mettre en peine de chercher, hors de la routine qu'il suit, ce qui peut servir à perfectionner son Art. La pusillanimité, le défaut de courage, la paresse nous portent à une lâche & servile imitation. Les autres, dit-on, se sont comportés ainsi : pourquoi n'agirions-nous pas comme eux ? L'expérience commune nous a fait voir que pour se distinguer dans notre Art, ces sortes de connoissances ne sont point nécessaires ; pourquoi nous donnerions-nous de la peine, pour acquerir ce qui nous est inu-

tile ? Ainſi penſent quelques perſonnes, qui ne font pas apparemment réflexion, qu'un homme ne doit jamais entreprendre de pratiquer la Médecine, s'il n'eſt reſolu de l'exercer le mieux qu'il lui eſt poſſible, ſans aucun égard à ce que font les autres, & ſans ſe conformer aveuglément à l'uſage.

Il y a une grande différence entre la pratique de la Médecine, & celle des autres Arts. Un homme peut être ignorant ou pareſſeux dans l'art de la Peinture, ſans faire tort à d'autres qu'à lui-même. Mais ſi un homme entreprend de traiter des maladies, ſans en connoître la nature, les ſymptomes, & les conſéquences, & ſans ſçavoir les meilleurs remédes dont il doit faire uſage, ou s'il connoît ces choſes, & qu'il néglige cependant d'obſerver les cas comme il le doit, c'eſt un grand hazard, ſi avant qu'il ne lui en coute ſa réputation,

il n'en a couté la vie à bien des hommes.

Il a été un tems, que la pratique de la Médecine étoit regardée comme une choſe importante, & ſi difficile, qu'il n'étoit permis d'en faire profeſſion, qu'à des hommes qui avoient beaucoup de ſagacité & de ſçavoir, & qui outre cela étoient remplis d'humanité. C'eſt ſur ce pied là que notre Collége des Médecins de Londres a été établi. Mais que la Médecine depuis ce tems-là a bien changé de face! Pluſieurs (je ſuis faché de le dire) ſe ſont plus enrichis par leurs intrigues, qu'ils n'auroient pû faire par une profonde capacité. Cependant il y a dans l'art de la Médecine, lorſqu'on le poſſéde bien, ce qui eſt au-deſſus de toutes ces ſoupleſſes, & qui ſe fait valoir par ſoi-même, ſans intrigue & ſans aucune recommandation; c'eſt le ſecret divin de ſoulager réellement

les douleurs d'un malade, & de l'empêcher de périr. Or ce secret est renfermé dans notre Art, lorsqu'il est bien connu, & bien appliqué.

Mais d'un autre côté, il est nécessaire que le malade se laisse conduire par le Médecin. Cependant lorsque le Médecin prend tout le soin possible, & que l'Apoticaire fournit les remédes les mieux préparés, il arrive quelquefois que le malade se gouverne lui-même suivant son caprice, & ne fait rien de ce qui lui est ordonné. En ce cas si la maladie a une mauvaise issue, on ne laisse pas de s'en prendre au Médecin, qu'on accuse d'ignorance. Il est donc à propos que tout malade renonce à ses idées particuliéres touchant sa guérison, & qu'il prenne le parti de se conformer à celles du Médecin habile qu'il a choisi. Quelle douleur pour ce Médecin, lorsqu'il voit une ma-

ladie, qu'il comptoit guérir, devenir mortelle par la faute du malade !

Certainement la Médecine bien exercée eſt capable de produire des eſpéces de miracles, & de guérir les maux les plus dangereux, les maux preſque déſeſperés. Faut-il s'étonner que le premier de tous les Médecins ait été déïfié, & que ceux qui depuis lui ont excellé dans leur Art, ayent toujours été eſtimés du Public * ? Lorſqu'un Art eſt excellent en lui-même, tous ceux qui s'y diſtinguent ſont toujours révérés. *Hippocrate*, qui avec raiſon paſſe pour avoir mieux entendu l'art de la Médecine, que quelque homme que ce ſoit, eſt appellé le Prince des Médecins, & perſonne ne lui a jamais diſputé ce glorieux titre. Il eſt en Médecine ce qu'Ho-

* Ιητρος φιλοσοφος ισυθεος. Un Philoſophe Médecin eſt comme un Dieu. *Hipp. lib. de dec. hab.*

mére eſt parmi les Poëtes, & Ciceron entre les Orateurs. Si quelqu'un avoit pu lui conteſter ce rang, c'étoit ſans doute Galien, ce célébre Médecin, dont le ſçavoir étoit prodigieux. Mais il a été ſi éloigné d'y prétendre, que dans tous ſes ouvrages il parle d'Hippocrate avec le plus grand reſpect, & particuliérement dans ſon Livre admirable *de uſu partium* *, où il dit *Je commencerai par les paroles d'Hippocrate, que je regarde comme les paroles d'un Dieu.* Cette expreſſion de Galien eſt d'autant plus remarquable, qu'il étoit lui-même le plus grand Médecin de ſon ſiécle, & un des plus ſçavans qui euſſent jamais paru.

Les prognoſtics ou prédictions, par raport aux changemens & aux iſſues des maladies, ſont une des principales parties de l'art du Médecin, à qui elle fait un honneur infini, &

* Au commencement du l. 9.

qui eſt d'une extrême importance pour le malade, qu'elle ſoulage & conſole. C'eſt auſſi ce qui diſtingue le plus l'habile Médecin, du Médecin ignorant, & ce qui ne peut s'acquérir que par une obſervation aſſidue, exacte, & ſuivie, de ce qui ſe paſſe chaque jour pendant le cours d'une maladie. Il y a bien des maladies qu'un Médecin peut guérir aiſément ſans beaucoup d'habileté, ſurtout lorſque le malade eſt d'une bonne conſtitution. » La nature, » dit Hippocrate *, eſt le vrai Mé» decin qui guérit les maladies. » Elle trouve elle-même les voyes » de la guériſon, ſans les connoî» tre ; comme nous clignons les » yeux, & comme nous parlons, » ſans ſçavoir comment cela ſe » fait. Sans aucun précepte elle fait » ce qu'elle doit faire. La nature, » (dit-il ailleurs) ſuffit pour tout «. C'eſt-à-dire, que par le méchaniſ-

* L. 6. *Epid. ſect.* 5. *aph.* 1 & 2.

me naturel de nos corps, tout ce qui peut leur nuire en ſort d'une maniére ou d'une autre, pourvu que le cours de la nature ſoit libre. Par conſéquent l'étude de la nature, c'eſt-à-dire, des voyes par leſquelles les maladies ſortent, pour ainſi dire, du corps humain où elles ſe trouvent, eſt ce qu'il y a de plus important pour le Médecin, & pour le malade. Comment un Médecin, qui n'a aucune connoiſſance de ces opérations de la nature, peut-il bien ordonner ? C'eſt un aveugle, qui prétend ſuivre un chemin droit. Et comment un malade peut-il eſpérer de guérir, lorſque les moyens de rétablir ſa ſanté ſont inconnus à ſon Médecin, ou ce qui revient au même, lorſque ce Médecin les néglige ? Le pouvoir de la nature & ce qu'on appelle force de tempéramment, eſt ſi extraordinaire dans quelques perſonnes (ce qui eſt extrémement heureux) qu'en dépit

de toutes les bevûes des Médecins, elles ne laiſſent pas de ſe tirer des maladies les plus dangereuſes. Ce qui ne doit pas néanmoins nous faire trop préſumer de nos forces ; car il eſt quelquefois ſi difficile de guérir certaines maladies, que quelque grand que ſoit le pouvoir de la nature, & le ſçavoir du Médecin, ſouvent elles ſont rebelles & à la nature & à la Médecine, & triomphent de l'une & de l'autre. Je ne déciderai point, ſi cela eſt arrivé parceque nous ne connoiſſons pas aſſez la nature des maladies, ou parceque nos remédes ſont trop foibles pour ſurmonter le mal. Il eſt certain qu'il faut que nous mourions tous de quelque maniére, ou dans un tems ou dans un autre : on ne doit pas attendre de la Médecine qu'elle rende les hommes immortels. Cependant il ſeroit poſſible de connoître mieux les maladies, que nous ne les connoiſſons, malgré

toutes les découvertes que les Modernes ont faites. Pour moi, je suis persuadé qu'Hippocrate les connoissoit mieux que nous.

Il paroît que ce grand homme en avoit fait une étude si particuliére, qu'il étoit en état de dire tout ce qui étoit arrivé au malade avant de l'avoir vû, & de prédire en même tems tout ce qui lui devoit arriver, plusieurs jours avant que cela arrivât, principalement dans les fiévres, les pleuresies & autres maladies de cette espéce. Aussi recommande-t-il beaucoup aux Médecins, d'écrire ce qui est arrivé au malade, de bien connoître son état actuel, & de prédire ce qui arrivera*. Il ne paroît pas néanmoins qu'il ait eu sur cet article aucun système particulier. Il visitoit souvent ses malades, & il remarquoit jour par jour tous les symptomes de la maladie, le plus exactement

* L. 1. *Epid.* p. 948.

qu'il lui étoit possible. C'est ainsi que par un grand nombre d'observations, il est parvenu à rendre son nom immortel. Il nous apprend lui-même quelle étoit sa maniére de traiter les maladies, dans son excellent Livre, *De Diæta in morbis acutis*. Outre la partie de l'ouvrage qui répond directement au titre, on y trouve d'admirables instructions, qui devroient être toujours présentes à ceux qui se mêlent de conserver ou de rétablir la santé des hommes. Ces instructions sont répandues dans presque tous ses ouvrages. Il recommande sur-tout deux choses, dont la premiére est de *soulager le malade*, & la seconde *de ne point lui nuire**; & il avertit qu'il est bien plus aisé de nuire, que de soulager. Ceux qui sçavent, combien il faut d'étude, de soins & d'application, pour faire un bon

* ὠφελεῖν ἢ μὴ βλάπτειν. L. 1. *Epid.* p. 348. *Prodesse, aut non nocere.*

Médecin, n'auront pas de peine à comprendre la vérité des paroles d'Hippocrate, & l'importance de ſon avis. Cependant quelque habile qu'il fût, nous ne trouvons rien d'extraordinaire dans ſes ouvrages, rien qui ſoit au-deſſus du pouvoir de la nature humaine, rien que nous ne comprenions, & que nous ne puiſſions faire comme lui, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Tout y eſt clair, prudent, & conforme aux régles, tout y eſt fondé ſur de judicieuſes obſervations, & ſur des concluſions raiſonnables. C'eſt donc parceque ſon génie & ſon application ont manqué à ſes ſucceſſeurs, & non par aucune impoſſibilité de l'imiter, qu'ils n'ont pu l'égaler. Il penſoit lui même, » que » ce qui manquoit encore à la Mé» decine, pouvoit être aiſement » trouvé, ſi quelque homme ha» bile, inſtruit des découvertes des » autres, s'appliquoit avec ardeur

» à les augmenter «*. Qui en pourroit douter ? La nature de son tems n'est-elle pas encore la nature du nôtre ? N'est-elle pas sujette aux mêmes maladies ? Certainement nous voyons régner parmi nous les mêmes maux qui régnoient dans son pays, avec quelques autres encore qu'il n'a point connus : comme la petite vérole, qui vient des Arabes ; le mal vénérien, qui vient des Espagnols ; le scorbut que les Portugais nous ont apporté, & les nœuds des enfans, maladie née en Angleterre.**

Il ignore jusqu'à quel point les

* Lib. 1. *De Pr. Med.*

** C'est une maladie (dit Boyer dans son Dictionnaire au mot *Rickets*) assez rare en France, & très-commune en Angleterre. On peut remarquer ici que M. Cliston ne suit point le préjugé vulgaire en appellant la Vérole, mal François. *Freinch disease*; mais qu'il dit nettement que ce sont les Espagnols qui l'ont communiquée à l'Europe ; ce qui arriva d'abord dans le Royaume de Naples, après la conquête qu'ils firent de l'Isle Espagnole, appellée aujourdui de Saint Domingue. C'est proprement de cette Isle que ce mal redoutable est originaire.

obſervations d'Hippocrate ſeroient trouvées bonnes pour nous : car il ne paroît pas qu'aucun Médecin moderne ait tenté d'en faire l'expérience. Peut-être nous ſont-elles plus convenables que nous ne nous imaginons. Certainement elles ſont écrites d'une main de maître, & ne dépendent d'aucune hypothéſe, & ſi elles étoient regardées comme auſſi bonnes pour nous que je crois qu'elles le ſont en effet, elles nous épargneroient bien des peines, & procureroient un grand avantage au public. Je ſuis très-certain au moins, que pluſieurs de ces obſervations ſeroient trouvées convenables pour ce pays-ci, & ſi j'avois l'occaſion de vérifier les autres, peut-être les trouverois-je également bonnes. On ne peut nier qu'il n'y ait bien de la différence entre la pratique des Anciens & la nôtre, principalement dans les maladies aigues, & quiconque voudra

faire

faire attention aux particularités suivantes, en sera aisément convaincu.

1°. La matiére médicale des Anciens est très-différente de celle des Modernes. Les doux purgatifs des Arabes, les drogues des Indiens occidentaux, & tous les remédes chimiques qui font une si grande partie de la matiére médicale d'aujourdui, étoient absolument inconnus aux Anciens. Les clysteres mêmes, qui sont aujourdui si à la mode, étoient un reméde pareillement ignoré avant Arétée.

2°. Les bains & les exercices de différente sorte, dont ils usoient si frequemment, ne sont guére en usage parmi nous, sur-tout les bains. Cependant on trouvera à peine un Médecin, qui ne soit pas interieurement convaincu, que si ces bains & ces exercices étoient plus à la mode qu'ils ne le sont, non seulement il y auroit moins de

maladies, mais que plusieurs de celles dont on est attaqué, seroient guéries plus aisément. Par exemple, on pourroit employer le bain pour la petite verole, non à la vérité dans toute sorte de petites veroles, non dans la *discrete*, mais seulement dans la *confluente*, & selon les circonstances; comme lorsque l'éruption n'est pas bénigne, & qu'elle se fait difficilement; ou lorsqu'après que les pustules sont formées, l'éruption s'arrête tout à coup, & qu'elles viennent à disparoître toutes à la fois; ou enfin lorsque la maladie est à son dernier période, & que le corps est tout couvert de galle. Dans tous ces cas, quel remède plus convenable & plus efficace peut-on imaginer, conjointement avec les autres remédes, que le bain chaud? Rien n'est plus propre à relâcher; rien n'excite davantage la transpiration, & rien n'opére si douce-

ment. Car dans le premier cas la peau étant rendue plus souple & moins dure, on diminue à proportion sa réfistance à l'éruption, qui non seulement se fait alors plus aisément, mais qui par le prudent usage du bain, pourra être detournée du visage & de la poitrine, vers les extrémités du corps. Cette derniére circonstance est si importante, que *Sydenham*, qui a le mieux écrit sur ce sujet, nous assure que l'on doit juger du danger de cette maladie, par le nombre de pustules qui paroît sur le visage, & non par celles que l'on voit dans les autres parties du corps. De maniére que si les jambes & les bras sont couverts de pustules, & qu'il en paroisse peu ou point du tout sur le visage, il n'y a alors aucun danger : au lieu que si le visage en est couvert, & que les autres parties du corps en ayent peu, la maladie est alors plus dangereuse :

ce qui n'eſt pas étonnant, ſi l'on conſidére combien le cerveau & les organes de la reſpiration ſont alors affectés. Car la réſiſtance, que le ſang trouve dans les parties extérieures, par la tenſion & l'enflure qui ſont ſi remarquables dans cette maladie, doit être cauſe qu'il paſſe plus de ſang qu'à l'ordinaire dans les parties internes; ce qui ôte la facilité de reſpirer, & produit infailliblement un grand déſordre dans le cerveau. Mais ſi les puſtules prennent un autre chemin, & qu'il en paroiſſe médiocrement ſur le viſage & ſur la poitrine, cela empêchera ou diminuera beaucoup l'oppreſſion dont je viens de parler; la reſpiration ſera plus aiſée, & il y aura moins à craindre qu'il ne ſe faſſe un tranſport au cerveau.

Sur le pied où eſt aujourdui la maladie dont il s'agit, c'eſt de toutes la plus redoutable & la plus dangereuſe. La périlleuſe & déte-

ſtable invention de l'inoculation, introduite depuis quelque tems parmi nous, n'a pas diminué le danger, & aujourdui chacun prend le parti de recevoir la petite verole lorſqu'elle viendra, plutôt que de l'aller chercher, par une expérience téméraire, qui met toujours la vie en danger. Il eſt donc à propos de tenter celle du bain, pris ſagement, & dans les circonſtances convenables. Il me ſemble qu'aucun reméde ne convient mieux à la nature de cette funeſte maladie, n'eſt plus capable d'en diminuer le danger, & n'eſt d'ailleurs plus doux & plus aiſé.

Les Arabes, qui ont les premiers connu la petite verole, uſoient fréquemment de ce reméde, & avec un grand ſuccès, comme il paroît par ce que dit *Rhazès* dans ſon Livre ſur la peſte c. 7. Un grand Médecin de ce tems, le conſeille auſſi, entr'autres remédes, contre

la petite verole. * Du reſte je ne vois pas quelle objection raiſonnable on peut faire contre cette ſorte de remède. Les gens groſſiers & ſtupides peuvent objecter tout ce qu'il leur plaira. Mais les perſonnes raiſonnables ne font aucun cas de ces ſortes de raiſonnemens.

Je ne marque ici qu'une partie des avantages qui vraiſemblablement doivent accompagner l'uſage du bain chaud, dans le premier cas, c'eſt-à-dire, lorſque la petite verole a de la peine à ſortir. Pour la même raiſon, cet uſage du bain chaud doit être pareillement ſalutaire dans le ſecond, c'eſt-à-dire, lorſqu'après que la petite verole eſt ſortie, elle s'arrête tout à coup; ſur-tout ſi en même tems on a ſoin de donner au malade un cordial chaud & confortatif. Mais dans le dernier cas, c'eſt-à-dire, lorſque la petite verole eſt à ſon point, rien

* V. les aphoriſmes de Boerhave.

n'eſt plus capable de prevenir efficacement, ou au moins d'adoucir la fiévre ſecondaire, j'entens cette fiévre, qui prend au malade, lorſque la petite verole eſt ſortie, & qui ſouvent devient ſi funeſte, malgré l'habileté du Médecin. Car cette fiévre eſt occaſionnée, ſelon le ſentiment de tous les Médecins, par une partie de la matiére purulente des puſtules, abſorbée & retournée dans le ſang, tandis que le reſte ſe décharge au dehors, & ſe diſſipe dans les draps du lit, ou dans l'air de la chambre.

Un habile Médecin de notre tems a tâché de prévenir les mauvais effets de cette abſorbtion, en lui ouvrant une autre iſſue, & en faiſant ſortir cette matiére purulente par les ſelles. Mais cette méthode, quelque heureuſe qu'elle ait été, lorſqu'il l'a pratiquée lui-même, n'a pas eu le même ſuccès & a même été fatale, lorſque d'au-

tres ont voulu la pratiquer; peut-être parcequ'ils n'avoient pas cette habileté & cette dexterité, qui ont rendu ce Médecin si célébre. D'ailleurs, pour dire le vrai, cette méthode ne paroît pas la voye la plus naturelle de faire sortir la matiére dangereuse dont il s'agit. Tout ce qui est contraire à la nature, ou tout ce qui ne concourt pas avec elle, est périlleux, sur-tout dans une crise. On a essayé de faire décharger cette matiére par la peau: pourquoi cherchons-nous une autre voye? Celle-ci est plus sure & plus aisée que toute autre. Si la resorbtion de la matiére occasionne la fiévre, que n'essayons-nous de la prevenir? Si le bain chaud, ne fait pas sortir une grande partie de la matiére, & si ce moyen ne prévient pas entiérement la fiévre, au moins il la diminue; & ce qui ne mérite pas moins de considération, ces affreuses cicatrices, qui sont les

ſuites ſi ordinaires d'une forte petite verole, & les inſupportables inſomnies qui ont coutume d'accompagner cette maladie, arrivent très-rarement par la méthode dont il s'agit. Cette matiére putride, qui eſt ſi corroſive, & qui infecte ſi fort l'air de la chambre du malade, ſe diſſipe par le moyen du bain chaud, ou au moins diminue tellement, qu'elle perd ſon acrimonie. Je conviens qu'une purgation douce peut auſſi être très-ſalutaire, dans la vûe de pouſſer au dehors la matiére des puſtules internes. Mais je crois qu'alors le bain doit y être joint, comme le reméde le plus naturel, le plus doux, & le plus ſur. Il me ſeroit aiſé de m'étendre ici ſur les vertus du bain chaud; mais je ne crois pas que ce ſoit le lieu. Les Anciens étoient très-convaincus de l'utilité de cette ſorte de bain, & je voudrois que nos Médecins modernes fiſſent un

peu plus d'attention à ce reméde excellent.

3°. La diéte, qui avoit une si grande part dans la maniére dont les Anciens traitoient les maladies, n'en a qu'une fort petite dans la nôtre, en comparaiſon. Il eſt vrai que depuis peu on y a fait plus d'attention qu'on n'avoit coutume de faire auparavant, graces à deux ou trois Médecins d'une grande habileté. Ainſi nous pouvons eſpérer avec fondement, qu'en faiſant plus d'uſage de la diéte, nous en éprouverons plus d'effets ſalutaires, qu'on n'a fait juſqu'ici.

La nature étoit le principal objet des Anciens. Ils l'obſervoient avec une attention extrême, jour par jour, dans les maladies; ce que nous faiſons bien rarement. Hippocrate, & les plus ſages Médecins de l'antiquité, particuliérement les Méthodiſtes, étoient extrémement précautionnés & rete-

nus, par raport aux évacuations & à l'exercice, tandis que les humeurs étoient encore crues, de crainte d'interrompre le cours ou d'affoiblir le pouvoir de la nature ; & pour cette raiſon ils croyoient que la diéte, judicieuſement obſervée, étoit alors préférable aux remédes. Ils ne vouloient pas qu'on donnât de remédes, ſans avoir d'abord & préalablement une évidente indication dans la nature ; & lorſqu'ils en ordonnoient, c'étoit toujours ſans ſurcharger, ni tourmenter le malade, de peur que les remédes ne fuſſent pires que le mal. Les Médecins modernes au contraire aiment beaucoup les remédes dès le commencement de la maladie, & ſemblent plus compter ſur l'Art que ſur la nature. C'eſt pour cela qu'on les voit ordonner la ſaignée, les vomitifs, les purgations, les véſicatoires, ſuivant leurs régles préſentes, ſoit qu'il y ait des indica-

tions dans la nature qui exigent ces remédes, soit qu'il n'y en ait point: pratique très-mauvaise, qui ne peut manquer d'être pernicieuse aux malades.

Je sçai que pour la justifier, on pourra me dire qu'elle avance la crise, & délivre plutôt le malade. Je répons qu'il est à la vérité fort vraisemblable que cette méthode avance la crise: mais on doit aussi faire attention que cette crise peut venir trop tôt, comme trop tard. Celse au 3e livre chapitre 4, parlant de la méthode d'Asclepiade, *citò, tutò, jucundè*, s'exprime ainsi; *cela seroit fort à désirer. Mais ordinairement il y a du danger dans l'excès de promptitude & de douceur, par raport aux remédes* *. Dans l'un & l'autre cas, une prompte rechute & quelque chose de pire, sont les suites ordinaires. Il ne faut point

* *Id votum est, sed ferè periculosa esse nimia & festinatio & voluptas solet.*

compter sur une crise imparfaite ; & une crise ne peut être parfaite si elle n'est suivant le cours de la nature. Si donc le cours de la nature est interrompu, & si la crise arrive avant que les humeurs soient digérées, il s'ensuivra ou que le malade succombera, ou que s'il est soulagé, il retombera infailliblement, & ne se retirera du danger qu'après une longue & ennuyeuse maladie. Car rien n'est plus ordinaire que de voir une maladie chronique, telle que l'hydropisie, la consumption, &c. être la suite d'une maladie aigue, comme la fiévre, la pleuresie, &c. qui aura été guérie imprudemment & avec trop de précipitation. C'est pour cela que l'on voit depuis quelque tems tant de maladies chroniques. N'est-il pas plus à propos de ne se point presser, & d'attendre un ou deux jours une crise parfaite, que d'exposer à ces dangers le malade

qu'on se hâte de guérir trop tôt?

Cependant nos Médecins modernes, outre le fréquent usage qu'ils font des remédes, sans indications, sont si attachés à cette méthode, que le malade n'en est que trop souvent la victime. Ainsi l'Art, destiné à sa conservation, devient (je suis fâché de le publier) l'instrument même de sa destruction. La nature est-elle capable de résister au mal qui l'afflige, lorsqu'un autre mal vient encore l'accabler? J'avoue qu'il arrive que dans ces circonstances, & en dépit de ces dangereuses ordonnances des Médecins, le malade quelquefois commence à se porter mieux. Mais c'est après qu'il s'est lassé de tous ces remédes, & que le Médecin, honteux de les donner vainement, a déclaré que c'étoit à la nature seule à faire le reste. La nature fait voir alors d'une maniére étonnante quel est son pou-

voir : mais ce qui eſt plus étonnant, eſt de voir des Médecins qui ont fait cette expérience, ſuivre toujours la même route dans des cas ſemblables, ſans ſonger que c'eſt pour s'être conduits ainſi, & pour s'être en quelque ſorte mis en concurrence avec la nature, qu'ils ont mis ſi ſouvent leurs malades en danger de périr. Comment eſt-il poſſible que des hommes ſenſés ſe comportent de cette maniére ? Et cependant nous ſçavons que cela n'arrive que trop ſouvent.

Que cette conduite met de différence dans la pratique des Médecins anciens & modernes ! Différence qui dans la balance met notre Médecine infiniment au-deſſous de l'ancienne, malgré toutes nos découvertes. Que ſignifient toutes nos belles connoiſſances, ſi nous négligeons d'obſerver ce qui eſt abſolument néceſſaire pour faire un ſage & habile Médecin ? Combien

notre Art fleuriroit-il davantage, si nous voulions nous donner le tems d'observer exactement le cours d'une maladie, & attendre pour donner un remède, que celui qu'on a déja prescrit, eût produit son effet.

Il n'est point de Médecin judicieux & sçavant, qui ose mépriser la Médecine des Anciens. Tout ce qu'on peut dire en faveur de la nôtre, est que comme notre matiére médicale est plus abondante que la leur, nous guérissons plus promptement qu'eux. Je conviens de cette vérité, pourvu que nous observions la nature avec autant d'application qu'eux, mais non autrement. Que nos purgatifs, nos vomitifs, &c. soient préférables aux leurs; à la bonne heure. Mais sçavons-nous les administrer à tems comme eux? Prenons-nous les mêmes précautions? Employons-nous nos excellens remédes, comme ils employoient leurs remédes foibles,

en

en concourant toujours avec la nature? Remédes, qui par la prudence de l'adminiſtration, étoient toujours plus efficaces que les nôtres? Ils ſe ſoumettoient toujours à la nature, & en ſuivoient les loix, plutôt que des ſyſtêmes accreditéś, ou des imaginations particuliéres.

Je ſçais que ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſuivre la nature pas à pas. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'hommes, qui puiſſe avoir l'attention, la ſagacité, la diligence, l'application, & ſur-tout le déſintéreſſement, néceſſaires pour bien obſerver. Il eſt bien plus facile de faire en public un beau diſcours à la mode ſur la Médecine, ou de briller dans les maiſons où l'on eſt appellé, par un langage fleuri & précieux, que de remplir, comme il faut, cette fonction principale de notre Art. C'eſt ce qui fait que parmi tant de célébres Médecins que l'Angleterre à eus juſqu'ici, il ne s'eſt trouvé

qu'un *Sydenham*. Mais quelque grande que ſoit cette difficulté, on peut cependant la ſurmonter, & il le faut abſolument, ſi quelqu'un veut être vrai Médecin. Autrement le malade, qui lui aura été confié, ſera en grand danger, & ſi c'eſt une maladie aiguë, il y aura le plus ſouvent à parier qu'il ſera tué.

Si cette doctrine révolte quelques Médecins de ce tems-ci, qu'ils ſçachent que c'eſt celle de la vérité & de la nature; que c'eſt le ſentiment des Anciens, dont on pourroit citer ici une foule d'autorités, & qu'ainſi penſent les plus judicieux Modernes. En un mot, il faut pratiquer la Médecine ſuivant la méthode la plus ſure, c'eſt-à-dire, ſous la conduite de la nature. Celui qui ſçait la prendre toujours pour guide, eſt plus ſçavant que le Médecin qui ſçait toutes les Langues, & qui eſt verſé dans toutes les ſciences. Celui-ci eſt preſ-

que toujours un Médecin ignorant.

Si le ſçavoir ſuffiſoit pour être bon Médecin, ou ſi c'étoit ſa principale qualité, que ce ſiécle où nous vivons ſeroit heureux, en comparaiſon des ſiécles paſſés! Mais quelque eſtimable que ſoit le profond ſçavoir, ce n'eſt pas malheureuſement ce qui eſt néceſſaire dans notre Art, où les ſçavans ſe trompent autant que les ignorans. Les uns & les autres ſont forcés tous les jours de laiſſer la nature agir, après avoir fait des tentatives inutiles, & éprouvé toute ſorte de remédes. Il eſt donc néceſſaire d'étudier ſes voyes, afin de marcher toujours pas à pas avec elle dans le traitement des maladies; & que ſi nous ne pouvons quelquefois réuſſir à guérir un malade, nous ayons du moins la ſatisfaction de pouvoir dire, que ce n'eſt pas nous qui avons augmenté ſon mal. Car il eſt bien cruel d'avoir à combat-

tre tout à la fois & la maladie & le Médecin.

Le Pere de la Médecine, le grand Hippocrate, obſerva toujours avec la plus grande attention le cours des maladies qu'il avoit à traiter, & il ceſſoit tous les remédes, s'il voyoit que la nature étoit aſſez forte d'elle-même, & qu'elle pouvoit ſe paſſer de tout ſecours; ou bien il l'aidoit ſagement, & travailloit de concert avec elle, ſe donnant bien de garde de troubler ſon cours, dans la crainte de ſacrifier le malade à quelque hypothéſe particuliére. Plût à Dieu qu'on eût aujourdui la même candeur, la même prudence, & les mêmes ſoins! La Médecine ſeroit ſur un pied bien différent: elle paſſeroit pour l'Art le plus utile aux hommes, comme elle eſt ſans contredit le plus noble de tous les Arts que nous connoiſſions. Il eſt encore tems de lui pro-

curer cette perfection essentielle qui lui manque ; mais elle n'en sera jamais redevable aux théories, & aux imaginations philosophiques. La nature doit être étudiée, conformément aux idées d'Hippocrate, parceque la méthode qu'il a suivie, est la seule qui conduise au vrai dans notre Art. Quiconque marchera sur ses traces, sera en état avec le tems de connoître parfaitement toutes les maladies du pays où il vit, & avec autant de facilité & de certitude qu'Hippocrate paroît avoir connu celles de la Gréce, & des autres pays dont il parle.

Si le plan qu'il a tracé avoit été exactement suivi, on n'auroit pas besoin de ces réflexions. Mais il est arrivé, par un triste destin, que ses Livres n'ont jamais été autant étudiés qu'estimés. Les hypothéses & les systêmes étoient fort ordinaires chez les Anciens. Aujourdui

c'eſt ſur l'étude de l'Anatomie, & de la Phyſique, que notre Médecine moderne ſe fonde le plus communément: comme ſi la principale qualité d'un Médecin étoit d'être grand Anatomiſte & grand Phyſicien, & que la connoiſſance de l'œconomie de l'univers ou des moindres parties du corps humain ſcrupuleuſement examinées, pouvoit contribuer beaucoup au ſoulagement des malades. En conſidérant la ſtructure interne de nos corps, & les loix mécaniques auxquelles il eſt ſoumis, on ne peut douter que l'étude de l'Anatomie ne ſoit néceſſaire. Mais qu'eſt-ce que cette étude, au prix de celle de la nature, de la combinaiſon des ſymptomes, des criſes & des autres circonſtances qui accompagnent les maladies? A quoi bon raiſonner & philoſopher en Médecine, lorſque ce n'eſt pas ſur des faits?

Les Editeurs d'Hippocrate, convaincus de l'utilité des descriptions des maladies, faites judicieusement & avec sincerité, ont fait tout ce qu'ils ont pu, pour nous ramener à l'observation, nous faisant entendre que sans cela, jamais notre Art ne feroit de progrès. *Harvey*, notre sçavant & illustre compatriote, auroit pu nous rendre un bien plus grand service, que n'ont fait tous les Théoristes ensemble, s'il nous avoit portés & engagés à étudier les faits & leurs conséquences naturelles. Mais la plupart de ceux qui l'ont suivi, malgré le bon exemple qu'il leur avoit donné, se sont devoués à la théorie, & n'ont fait qu'amuser le public par de curieuses & sçavantes sottises. Etrange façon de perfectionner un Art, qui ne dépend que de l'expérience & de l'observation! Peut-être qu'il viendra un jour un autre Hippocrate. Mais quand pourrons-nous

nous flatter de le voir paroître ? Certainement nous avons aujourdui bien des connoiſſances, que l'on n'avoit pas autrefois, & en les appliquant comme il faut, nous pourrions aller plus loin que nous ne pouvons l'imaginer. Quel chemin *Baglivi* n'a-t-il pas fait en peu de tems ! Quiconque lira ſon ouvrage, dira ſans doute que ſi cet homme avoit ſeulement vécu ſoixante ans, il nous auroit laiſſé la plus belle collection d'obſervations qui eût jamais paru. Mais celles qu'il a faites ſe bornent à la ville de Rome, & il ſemble déſirer que le lecteur n'oublie pas cette circonſtance ; c'eſt pour cela qu'il répéte ſouvent que ce qu'il dit de telle ou telle maladie, eſt dit par quelqu'un qui faiſoit ſon ſéjour à Rome ; *in urbe Romà, & in aëre Romano.*

Au milieu de toutes nos connoiſſances, il nous manque un Recueil

de bonnes obſervations pour le pays où nous vivons. Celles de *Sydenham* ſont excellentes, mais elles ne ſuffiſent pas. Faut-il que notre Art étant ſi noble & ſi étendu, nous ayons eu juſqu'ici un ſi petit nombre d'Artiſtes. Nous connoiſſons parfaitement la ſtructure du corps humain, & les matériaux dont nous nous ſervons: il ne nous reſte qu'à acquérir une plus parfaite connoiſſance des maladies. Pourquoi ne nous efforçons-nous pas d'y parvenir? Nous le pouvons, ſi nous voulons travailler avec ardeur. Du moins il eſt digne de nous, de tâcher d'y atteindre. La connoiſſance entiére & parfaite d'une maladie ſeroit peut-être la clef de toutes les autres, ou du moins nous mettroit en état de les traiter plus réguliérement. Si nous nous donnions le tems de les étudier, peut-être que toutes ces maladies nous paroîtroient auſſi réguliéres dans

leurs cours qu'aucun autre phénoméne, & peut-être ſeroit-il auſſi aiſé de les guérir, que de les contracter. Si nous pouvons jamais arriver à ce point, on pourra dire alors, que notre Art eſt véritablement perfectionné. Du reſte je ne vois aucune raiſon pour en déſeſpérer. De combien de choſes difficiles, & en apparence impoſſibles, eſt-on venu à bout ? Ces mêmes choſes paſſent elles-mêmes aujourdui pour aiſées.

Les expériences qu'il s'agit de faire, ne ſont aucunement dangereuſes pour le malade ; circonſtance digne d'être remarquée. Elles tendent au contraire à lui aſſurer ſa guériſon, & il eſt clair qu'elles ne peuvent que lui être ſalutaires. Car ſi un Médecin eſt aſſez habile pour examiner le malade comme il faut, & s'il veut bien ſe donner la peine d'écrire jour par jour l'état & les progrès du mal, n'eſt-il pas

plus que probable, qu'il se mettra en état de mieux juger du mal qu'un autre Médecin, qui voit son malade moins assiduement, & qui se repose seulement sur sa mémoire? Il est hors de doute que plus le Médecin s'applique à connoître la maladie, plus le malade a lieu d'espérer d'être guéri. On doit donc regarder comme une maxime incontestable, qu'un Médecin, observateur éclairé & assidu, est préférable à tout autre Médecin, qui n'a ni les lumiéres nécessaires pour bien observer, ni le loisir d'écrire ce qu'il a observé.

CHAPITRE V.

Plan pour perfectionner la Médecine.

APRE'S avoir exposé succinctement l'état de la Médecine depuis que les Grecs eurent commencé à cultiver cet Art jusqu'à ce tems-ci, & après avoir fait assez connoître, par cette simple exposition, l'insuffisance des hypothéses, & l'importance de l'observation, je vais maintenant proposer un plan, pour perfectionner la Médecine, & pour la rendre plus utile qu'elle n'a été jusqu'ici. Par ce moyen, nous parviendrons certainement (si jamais on y peut parvenir) à la véritable connoissance des maladies, & à la méthode la plus naturelle & la plus facile de les guérir, sur-tout depuis les progrès

que nous avons faits dans la matiére médicale, qui eſt aujourdui bien plus abondante & bien plus étendue qu'elle n'étoit autrefois: au lieu que tandis que nous ignorons le véritable état des maladies, ou que du moins nous ne connoiſſons pas aſſez leurs apparences naturelles, leurs périodes, & leurs fins, il n'eſt pas étonnant que nous nous trompions ſi ſouvent, ſoit dans la maniére dont nous entreprenons de les expliquer, ſoit dans les remédes que nous leur appliquons.

Quelques Médecins s'imagineront peut-être, que nous ne pouvons avoir ſur ces choſes plus de connoiſſances que nous en avons actuellement. Cependant il eſt certain que les maladies de notre tems ne ſont pas auſſi bien connues, que celles des premiers tems l'étoient alors. Qui eſt aujourdui aſſez familiariſé avec elles, ou aſſez curieux dans ſes obſervations, pour

pouvoir prédire avec certitude, ou même avec une certaine probabilité, les changemens & l'évenement des fiévres, des pleuréſies & d'autres maux pareils, pluſieurs jours avant qu'ils arrivent ? Cependant cela eſt très-poſſible, lorſqu'un Médecin s'eſt accoutumé à faire des remarques continues & ſuivies ; comme il paroît par l'exemple d'Hippocrate, de Galien & de quelques autres. Je ne dis pas que les jours critiques des Anciens ſoient toujours critiques pour nous : je ſuis néanmoins perſuadé qu'il y a en cela quelque choſe de plus réel que le commun des Médecins ne ſe l'imagine. J'oſe dire même que quiconque ſe donnera la peine d'en faire l'expérience avec attention, trouvera ſouvent le nombre des jours, fixé par Hippocrate, ſe vérifier d'une maniére étonnante ; malgré les diſcours de quelques Médecins, qui prétendent que la ſitua-

tion de l'Angleterre, la façon de vivre de ſes habitans, & d'autres circonſtances, ſont ſi différentes de la poſition & des mœurs de la Gréce, qu'on n'en peut faire aucune comparaiſon. La différence des circonſtances en fait une ſans doute dans les apparences des maladies. Mais je ſouhaiterois que ceux qui ſuppoſent cette différence entre les maladies d'aujourdui & celles d'autrefois, quant aux apparences, vouluſſent bien ſe mettre en état d'en juger par eux-mêmes. Un Médecin verſé dans l'étude des Anciens, & appliqué à ſuivre le cours des maladies de ſon tems & de ſon pays, & à les obſerver jour par jour, celui-là ſeul peut nous dire ſi les Anciens ſe ſont trompés, parcequ'il n'y a qu'un tel Médecin qui puiſſe en bien juger. Car révoquer en doute la doctrine des Anciens, ſans être capable d'en connoître le vrai ou le faux, c'eſt une

conduite auſſi étrange qu'elle eſt commune.

Mais ſuppoſons que les Anciens ſe ſoient trompés dans quelques points particuliers, concernant les ſignes des maladies, qui eſt-ce qui conſidérant la ſtructure du corps humain, & la ſageſſe des loix qui contribuent à ſa conſervation, oſera dire qu'il n'y a ni ordre ni régle dans le progrès de ſes maladies, & que ce n'eſt que déſordre, confuſion, & incertitude ? Du moins ceux qui ont obſervé le plus attentivement les maladies humaines, & qui étoient les plus capables de les obſerver, ont déclaré le contraire ; & par des expériences réïterées, ils ont trouvé que comme les maladies avoient un commencement, il y avoit auſſi un tems fixe pour leur progrès, & leur plus haut point ; que ce tems n'étoit pas moins réglé par raport à leur déclin, & à leur fin, & que ce progrès,

progrès, à moins qu'il ne fut troublé mal à propos par des remédes imprudens, étoit auſſi conſtant & auſſi régulier, que tous les autres phénoménes de la nature. Si cela eſt réel, il eſt de la derniére importance de connoître les tems de chacune de ces choſes. Car ſi la nature tend à une criſe, par exemple, & que le Médecin ne le voye point, il peut arriver mille inconveniens avant que cette criſe ſe ſoit manifeſtée. La choſe mérite donc d'être conſidérée ſérieuſement dans le tems qui convient: & ſi les obſervations des Anciens ne ſont d'aucun uſage en Angleterre, prenons garde au moins à ce qu'ils nous ont dit, & recherchons avec ſoin le caractére & l'état actuel de la maladie, afin de pouvoir connoître quels ſont parmi nous les jours, qui étoient critiques parmi eux. Il eſt indubitable que cette connoiſſance ſeroit infiniment utile, & rendroit la pratique

de nos Médecins plus aisée & plus heureuse qu'elle n'a été jusqu'ici : ce qui ne sera jamais qu'en observant avec soin le cours des maladies, & les effets des remédes : en sorte que nous puissions voir clairement ce que la nature & l'art ont operé, & que conséquemment nous soyons en état de distinguer avec plus d'exactitude l'état actuel des maladies, & de prescrire des remédes dont le succès nous fasse honneur.

Ajoutez à cela, que lors que nous aurons amassé un certain nombre de faits, suffisans pour fonder sur eux un bon système, notre Physique & notre Anatomie en tireront de grands avantages. Mais jusqu'à ce tems-là, le moins que nous pourrons rafiner & philosopher en Médecine, sera le mieux pour le malade, & peut-être pour le médecin.

Pour pouvoir procurer un bon recueil d'observations, voici ce que je propose.

1°. Que trois ou quatre personnes habiles, & sur lesquelles on puisse compter, soient employées dans les Hôpitaux, à remarquer & à écrire jour par jour le cours de certaines maladies; mais qu'ils le fassent judicieusement & avec candeur, sans avoir aucun égard à leurs opinions particuliéres ou aux systêmes à la mode, & qu'à la fin de chaque année on publie ces faits, précisément tels qu'ils sont arrivés, laissant aux autres à en faire l'usage qu'ils jugeront à propos. N'est-il pas clair qu'une pareille méthode nous procureroit une plus grande connoissance des maladies, que tous les livres de théorie, & même que tous les livres d'observations qui ont été publiés jusqu'ici? Si l'encouragement y étoit joint, il n'est pas douteux que l'on trouveroit aisément des personnes propres à cette entreprise, & s'il y avoit des appointemens convenables atta-

chés à ce travail, & qu'on leur procurât d'ailleurs toutes les commodités dont elles auroient besoin & qu'elles pourroient désirer, l'utilité que le Public en retireroit, seroit infiniment au-dessus de la dépense.

Si l'on trouve cette entreprise trop grande, je demande seulement qu'on fasse dans le Collége des Médecins, ou dans l'école des Chirurgiens, le raport des cas extraordinaires. Cette attention des uns & des autres contribueroit à perfectionner leur Art, & nous aurions avec le tems la connoissance de bien des choses, que sans cela nous ne sçaurons jamais. *

Cette pratique serviroit à éteindre tous ces mauvais écrits, qui se publient de tems en tems, au grand scandale de la Médecine, & à la honte de ceux qui l'exercent. Les

* La societé des Médecins d'Edimbourg, & l'Academie des Chirurgiens de Paris suivent cette excellente méthode.

ignorans & ineptes charlatans ſeroient traités comme ils méritent de l'être ; notre Art en deviendroit plus ſolide & plus floriſſant, & nous ne ſerions plus expoſés au mépris & aux dériſions, auxquelles je crains que nous ne donnions quelquefois ſujet. Notre profeſſion, à couvert de ces mortifications, ſe verroit traitée avec diſtinction & reſpectée comme elle doit l'être. Les charlatans au contraire de toute eſpéce, qui ont aujourdui tant de vogue dans le monde, ne trouveroient plus de protection, ni de faveur, & toutes leurs ſupercheries s'évanouiroient.

Telles ſont les conſéquences de la méthode que je propoſe. Mais il faut qu'elle ſoit publique & connue, pour qu'elle puiſſe réuſſir, & produire des effets avantageux. Des particuliers peuvent faire ces obſervations à leur gré & pour eux-mêmes ; mais ils n'y réuſſiront jamais

autant que s'ils le communiquoient à d'autres. Il n'y a qu'une societé de Médecins qui puisse rendre cette méthode avantageuse pour le public ; pourvu qu'ils sçachent se défendre de la jalousie : & ce ne seroit peut-être pas la plus petite des difficultés à surmonter. Si donc un certain nombre de Médecins, plus remplis de zéle que d'amour propre, & d'une capacité convenable, vouloit former cette entrepriſe, & la soutenir courageusement, en se bornant entiérement aux observations, sans aucun égard aux opinions & aux systêmes des autres Médecins, ne faisant d'ailleurs aucun mystére de leurs découvertes, mais se les communiquant reciproquement de tems en tems, je suis persuadé qu'en peu d'années ils seroient en état d'écrire sur les maladies de l'Angleterre, comme Hippocrate a écrit sur celles de la Gréce, & de donner le meilleur

Livre de Médecine qui eût paru depuis ce Prince des Médecins.

La maniére la plus aiſée, & la plus efficace de réuſſir dans cette entrepriſe eſt à mon gré de faire uſage de la Table ſuivante, dont je me ſers depuis pluſieurs années, & qui répond parfaitement au plan que je propoſe. J'avois d'abord fait une autre colomne pour marquer la température de l'air. Mais après avoir formé un recueil d'obſervations, dans lequel je marquois chaque jour le vent qu'il faiſoit, la ſechereſſe ou l'humidité de l'air, &c. j'ai abandonné cet article & réduit la Table de cette maniére.

Je me borne donc au ſexe, à l'âge, au tempérament, à l'occupation ordinaire, & à la maniére de vivre du malade, & je crois que cela peut ſuffire.

Tabula medica generalis.

Sexus, ætas, temperies, occupatio, & victus ægri.	Dies morbi.	Morbi Phænomena	Dies mortis.	Remedia.	Eventus

Pour montrer l'uſage & l'application de cette Table générale, j'ai jugé à propos de propoſer deux modéles dans l'expoſition de deux cas, quoique cette expoſition ne ſoit pas abſolument parfaite.

Pluſieurs me diront, ſans doute que cette méthode eſt trop dégoûtante, ſur-tout pour des Médecins qui ont beaucoup de pratique. Je leur répondrai, que je ne connois point de moyen plus ſimple & plus court pour réuſſir dans ce que je propoſe, par raport à l'obſervation. Ne faire la choſe qu'à moitié, c'eſt ne rien faire du tout. Nous avons déja aſſez de deſcriptions imparfaites des maladies. Au reſte la peine n'eſt pas auſſi grande qu'on ſe l'imagine d'abord. La premiére colomne eſt bien-tôt remplie ; quoique ſous le dernier article de cette premiére colomne je comprenne en général, non ſeulement la maniére de vivre, comme le boire, le man-

ger, l'exercice, mais encore toutes les autres causes qui ont pu produire la maladie, telles que le chaud, le froid, & autres choses pareilles, dont je puis être informé. La seconde est plus étendue; mais elle est jour par jour, & par le secours des abbréviations elle peut être de beaucoup racourcie. On peut inventer aisément des caractéres pour les mots les plus fréquens, tels que la sueur, l'urine, les selles, &c. & pour de courtes réflexions: par ce moyen on peut s'épargner de la peine. Ajoutez à cela que la langue Latine est plus concise que l'Angloise. Quelquefois aussi un seul mot Grec exprime ce qui ne pourroit être exprimé qu'en plusieurs mots Latins, & que dans un plus grand nombre encore de mots Anglois. Je me sers souvent de termes Grecs, sur-tout de termes d'Hippocrate, dans le dessein de voir combien les obser-

Tabula Medica, Secunda.

Sexus, Ætas, &c.	Dies Morbi.	MORBI PHÆNOMENA.	Dies Mensis	Remedia.	Eventus.
Juvenis, Annos 18 natus, gracilis, speciosus, agilis, filius incolæ de *Little Chelsea*, tusse fuit correptus sub 20 Octobr. 1729. quæ usque ad 29^{m} diem mediocriter vexabat; tum gravior facta eum valde exercuit.	11	Χειρων τρομοι. Οφθαλμων ερευθος. Pulsus nec velox nec intermittens. Calor sat suavis, caput autem valde calidum. Lingua aspera, non valde sicca. Fauces liberæ. Dolor nullus nisi in capite. Urina copiosa, fusca, nigricans, cum pauco sedimento nigricante. Alvus mane dejecit. Levis desipientia. Sub vesperam recruduit febris, cum multo βλεφαρισμω, & furore; adeo ut vix contineri potuerit in lecto. Calor magnus per totum. Spiritus difficilis. Oblata, quæ prius bene sumpserat, renuit; præscripta tamen remedia probe sumpsit. Sub mediam noctem Urina multa, quæ mane δια ὑποζυγιου apparuit, cum turpido sedimento & πιτυρωδει. Diluculo cessabat febris. Alvus intra 4 aut 5 horas ter dejecit. Υπνος brevis sed παραχωδης. Nihil sudabat.	Nov. 9.	Temporibus applicentur hirudes quamprimum, & mittatur sanguis ad ℥vj Raso capiti & cruribus applicentur vesicatoria, & plantis pedum sequens cataplasma. ℞ Fol. Rut. Raph. rustic. ana m. ij. Sapon. n. &c. ana ℥j. Sem. Sinap. ℥ss. m.	Convaluit.
Morbum ορθοσταδιον sustinuit usque ad 6^{m}, quo die decubuit; testaceis pulveribus incassum adhibitis.	12	Mane rediit Mens. Discrete respondebat; tremebat adhuc, & pulsus erat ut heri. Disparuit ερευθος Sp. minus laboriosus. Prompte loquebatur, & facile deglutiebat. Vultus non multum turbatus. Epispastica bene cedebant. Dolor, ut heri. Urina mane reddita, fulva, clara, pauca. Calor suavis. Sub meridiem rediit febris, & cum multa παραχη & delirio usque ad vesperam durabat; tunc mitescebat; tamen nocte delirabat, insaniebat, dentes stridebat, artus disjiciebat, & in lecto vix contineri potuit. Adhæc, tremula vox, & etiam hæsitantia, una cum βοη πολλη subinde. Minime dormiebat. Ουρον και κοπρανα λαθραιως; tamen ante noctem ter reddidit, rogatus, Urinam, quæ & rubra erat & clara, cum nubecula tenui prope fundum.		℞ Lap. Contray. ℈j. Ent. Ven. gr. xij. Camph. gr. ij. Conf. Alk. q. s. m. f. bolus 6^{a} quaque hora sumend. cum C. iv. Jul. seq. ℞ Aq. Meliss. Cerasi. n. Theriac. ana ℥iij. Syr. croci ℥vj. m.	
Eodem die λυγμοι	13	Χειρων τρομοι graves. Φωνη τρομωδης. Οφθαλμοι εξιχοντες, καθαρωτατοι και ορθοι. Calor moderatus. Discrete respondebat, sed paulo post desipiebat. Rogatus prompte deglutiebat. Lingua valde sicca & aspera. Ουρον και κοπρανα λαθραιως, ut heri. Vesperi rarissime loquebatur, pene αφωνος. Νυξ δυσφορος. Multum delirabat, sed in lecto se continebat. Haustum sumpsit paregoricum.	10.	Pergat in usu Sp. c. c. & liberrime hauriat Emuls. comm. Pergat in usu Emuls. cui adde Aq. Cinn. f. ℥iss & cataplasmati Camph. ℥ss. Croci p. ℈ij.	
crebri & alti; desipientia levis, cum vigilia.	14 15 16	Adfui sub meridiem. τρομοι μεγαλοι, cum comate. Ρις οξεια. Το μελαν οφθαλμου δεξιου υπο το ανω βλεφαρον κρυφθεν, το λευκον ερυθρον. Λημια περι αριστερου, cum inflammata & inversa palpebra. Invocatus respondebat, & me probe novit; bibebat etiam, & bene deglutiebat. Calor aliquantulum debilior. Pulsus non pravus. Σκελεα, υπτιου κειμενου, ξυγκεκαμμενα ισχυρως και διαπεπλεσμενα. Caput extensum, & projectum mentum; velut in opisthotonicis. Perpetuo & totus tremuit. Abfui. Omnia in melius inveni. Tremores vix apparebant. Oculi clari & compositi. Lingua humida & rubra. Vox libera. Mentis rarus levisque error. Calor capitis & totius corporis suavissimus. Febris penitus extincta. Urina & fæces non amplius λαθραιως. Alvus bis bene dejecit, & quidem figurate; & æger ad exonerandum surrexit è lecto, & sese prompte erexit. Urina κριμωδης cum rubro sedimento prope fundum. Jus pulli gallinacei crebro hausit, una cum infuso pane; cibumque crebo petiit N. B. Ante finem 14 diei bis nigrescebat, teste tota familia, & statim moribundus visus est, graviter convulsus & spumans. Noctem quietius quam ante egit, 14 horas plus minus, dormiens. Ad sese mane rediit, & dormiturivit toto die. Urina tamen & fæces in lecto. Subinde desipuit interdiu, & sequenti nocte deliravit, & vix contineri potuit; tamen post somnum omnia mitiora. Jucunde collocutus est, risit, se facile erexit, oblata sumpsit, & mire refocillatus fuit.	11. 12. 14.	Brachiis applicentur vesicatoria magna duo. ℞ Lap. Contr. Pulv. ad Gutt. ana ʒr. xij. Cast. gr. vj Croci gr. v. m. f. pulvis 8^{a} quaque hora sumendus ex Julapio seq. ℞ Aq. Rut. Puleg. ana ℥iij Pæon. C. ℥ij. Syr. Pæon. ℥j. m. ℞ Aq. flor. Paralys. ℥ij Cinnam. f. ℥vj Syr. é Mecon. ℥ss. m. f. haustis paregoricus hac vespera, finito paroxismo (sed non prius) sumendus. Nihil. Sumat haustum paregoricum præscriptum 11° die.	
Inter Scapulas applicabatur vesicatorium. tremuit sequenti die, & astricta fuit alvus, quæ per clysterem ante noctem solvebatur. Magis autem delirabat, graviterque tremebat, præsertim nocte antequam accersitus fui.	17	Dormiebat à media nocte usque ad meridiem fere. Sub 10^{m} horam eum alte dormientem inveni, sed aperto ore, & semiapertis, ut mos ei est, oculis, febris prorsus expertem & tremorum. Calor suavissimus. Urina quam hesternâ vesperâ reddebat, crassa, albida, cum copioso albo sedimento, usque ad fundum subsidente; & super album apparuit rubra, pauca, fabulosa materies. Nocte semel aut bis ex Jure dicto & sero lactis tenui hausit, & perparum desipuit.	15.	Vesperi repetatur haustus paregor. urgente vigilia. ℞ Pulv. Sacch. alb. ℥ij. Marg. ppt. ℥j. Gum. Arab. gr. v. Ol. Cinn. gtt. ij. hisce, probe tritis, adde Aq. Cerasi. n. Cinn. h. ana ℥iij. Pæon. c. Cinn. f. ana ℥j. m. f. Julapium, cujus cochl. ij. aut iij. sumat, cum langueant vires.	
	19	Bene se habuit. Plurimum dormiverat à die 17°, raro expergiscens, nisi ad mingendum aut sorbendum. Alvus firma. Appetitus longe melior. Urina multa & valde laudabilis. Vale dixi. Notandum insuper, quod per aliquod ante hoc malum spatium animo cruciebatur; & durante morbo, de valetudine rogatus semper respondebat, se optime valere.			

Sexus, Ætas, &c.	Dies Morbi.	MORBI PHÆNOMENA.	Dies Menſis.	Remedia.	Eventus.
Chirurgus quidam, annos circiter triginta natus; formâ gracili & humili; colore fuſco; viribus neque infirmis, neque tamen robuſtis; temperie adeo bilioſa, ut ter quaterve quotannis in conſuetudine fuiſſet vomitûs; victu, nullis legibus obligatus; febre bilioſâ nuper graviter exercitatus; poſt equitationem & pleniorem cænam ægrotare cepit 20° Maii 1731. ſequebatur moleſta nox, cum inſomniis multis, turbidis: poſtridie horrores crebri, & laſſitudines per totum. Veſperi ſua ſponte ſumpſit emeticum ex Ipecacuanha, quod alvum & ſupra & infra probe ſollicitabat. Nocte male requievit, ſiti inexpugnabili & febre pene confectus. Mane accerſitus fui.	3	Vultus naturalis. Spiritus facilis. Lingua alba, flaveſcens, non valde ſicca. Pulſus velox, ſed regularis. Calor febrilis, ſed mitior quam nocte. Leves artuum dolores & laſſitudines. Caput liberum. Urina bilioſa, clara, pauca, & ægre reddita. Sub meridiem ſurrexit, & in conclave deſcendit. Parcè prandebat, ex jure vitulino. Manebat calor. Inquietudo levis, & longa. Obrepente ſomno terrores multi. Flatus plurimus. Dolores veſperi miteſcebant, ſed perparum remiſit calor. Cænabat ex cocto hordeo.	22	Præſcripſi hauſt. Riveranum 6ta quaque hora ſumendum. Pro potu ordinario Infuſum Salviæ, cum ſucco Lim. & Saccharo.	Salus.
	4	Melius requievit, ſed ex ſomno terrores. Sudabat multum. Urina, ut heri. Mane, quum aderam, calor modicus. Pulſus regularis & vix febrilis. Sitis extincta. Vultus laudabilis, & in omnibus ſe melius habuit. Diem totum placide tranſegit. Repetebatur jus vitulinum.	23	Perſiſtat in uſu hauſtuum.	
	5	Mediocriter requievit, calore tempeſtatis magis quam febris turbatus. Plurimum ſudabat. Nihil minxit. Mane febris prorſus expers; agilis & ſibi ſuavis viſus eſt, ut in ſanitate integrâ diem iterum placidè egit. Alvus ſponte ſolvebatur. Poſt duos dies, hauſtâ aquâ Actonienſi, probe ſubducebatur alvus, & perfecte convaluit.			

vations de ce grand Médecin pourroient convenir à notre pays.

Quiconque voudra se conformer à cette Table, trouvera que ce qu'il avoit cru d'abord ennuyeux & pénible, lui paroîtra aisé & agréable par la suite. Supposé qu'on use d'abbréviations, il sera bon qu'elles soient expliquées au commencement du recueil, pour l'intelligence de celles qui viendront dans la suite. Autrement on prendroit bien de la peine pour rien.

Je prie aussi le lecteur de se ressouvenir qu'on n'aura pas toujours occasion de marquer tous les cas, mais seulement les principaux. Si un Médecin en recueilloit seulement une demie douzaine en un jour (ce qui n'arriveroit pas toujours,) je suis certain que supposé que ses observations fussent régulières, judicieuses, & faites avec un soin particulier, il ne faudroit qu'une heure ou deux pour les rédi-

ger par écrit avec un dégré d'exactitude, ſuffiſant pour chaque choſe ; car à dire le vrai, je ne puis croire, comme Baglivi, que ſi l'on n'examine ſcrupuleuſement chaque circonſtance, c'eſt comme ſi on ne faiſoit rien. Cela paroît impoſſible. Il eſt bon de faire attention aux circonſtances, & d'en recueillir le plus qu'on peut. Mais pourvu qu'on obſerve, comme il faut, les ſymptomes clairs & évidens de la maladie, la négligence des circonſtances légéres & de peu d'importance ne ſçauroit préjudicier au malade : on peut les comparer aux minucies de l'Anatomie, qu'un Médecin peut ignorer, & à qui il ſuffit de bien connoître le cours du ſang, les artéres & les veines, & ce qui regarde l'œconomie animale.

Après tout ſi un Médecin extrémement occupé ne peut avoir le loiſir de faire les obſervations dont il s'agit, du moins ceux qui ſont

un peu moins employés le pourront aisément, & par ce moyen se rendre très-utiles au public. Par une soigneuse application de ce genre, il est plus que probable, qu'avec le tems ils viendront à connoître si parfaitement les maladies, que le tems qu'ils auront donné à ce travail, ne sera pas perdu pour eux-mêmes du côté de l'intérêt. Du reste tout Médecin qui ne cherche qu'à être utile aux hommes, est toujours estimé: ainsi, quand même il gagneroit moins qu'un autre Médecin qui pratique davantage, il doit préférer le travail dont il s'agit à tout autre. Je l'y invite, dans le desir ardent que j'ai de voir cette importante partie de notre Art plus cultivée.

J'ai recueilli, suivant ma méthode, un grand nombre de cas, & je l'ai fait avec plus d'exactitude qu'il n'en a paru jusqu'ici dans toutes les observations de Médecine,

Si jamais j'écris touchant quelque maladie particuliére, ce ſera conformément à ce plan. D'abord je tirerai de mes tables le récit & la deſcription de la maladie en détail, & la méthode que j'ai ſuivie dans le traitement. Après cela, je donnerai les Aphoriſmes, qui ſeront de conſéquence de mes obſervations, afin que le Lecteur puiſſe voir en même tems ſi ces conſéquences ſont juſtes. Je n'écrirai jamais ſur aucun ſujet, comme Médecin, ſans être appuyé ſur l'autorité de mes tables. Quiconque voudra comparer les Livres *de Morbis* d'Hippocrate & ſes *Prognoſtics*, avec les Livres *d'Epidemiques*, verra aiſement la ſageſſe & l'utilité de cette méthode, qui d'ailleurs ſe recommande aſſez par elle-même, & n'a pas beſoin, pour s'acrediter, d'être fondée ſur l'autorité. Cependant il y a des gens à qui l'autorité eſt néceſſaire.

Dire qu'Hippocrate m'a beaucoup ſervi pour l'uſage de cette méthode, c'eſt répéter ce que j'ai fait aſſez entendre juſqu'ici ; & peut-être même que pour la pratiquer, il ſera beſoin de lire cet Auteur. Du moins je conſeille de lire ſes *Epidemiques*, & en particulier le premier & le troiſiéme Livre. Car, quoique le plan que j'ai propoſé ici, ne demande qu'une attention ſuivie aux ſymptomes, jour par jour, & aux remédes dont il a fait uſage, cependant celui qui ſe ſera familiariſé avec la maniére d'écrire d'Hippocrate, trouvera beaucoup plus de facilité dans la pratique de ma méthode. Sans cela on pourroit négliger pluſieurs choſes, auxquelles il faut donner ſon attention ; & d'ailleurs on apprendra par cette lecture à décrire une maladie avec préciſion. Je voudrois qu'on lût enſuite les *Prognoſtics* d'Hippocrate, ſes *Prédictions*, ſes

Coacæ prælectiones, son livre curieux *de aëre, locis, & aquis*, & son ouvrage fameux, *De diæta in morbis acutis*. Après cela je puis répondre qu'on trouvera beaucoup plus de plaisir que de peine dans ma méthode, & que quiconque lira Hippocrate dans cette vûe, verra quel homme extraordinaire il étoit, & combien il a mérité tous les éloges qu'on lui a donnés & qu'on pourra jamais lui donner.

Ce n'est pas que je prétende qu'un Médecin sçavant soit obligé de lire Hippocrate avant de pratiquer ma méthode. Mais tout le monde convient qu'Hippocrate est admirable dans ses observations & dans ses remarques ; & comme tous les autres Auteurs de Livres de Médecine ont emprunté de lui la plus grande partie de tout ce qu'ils ont écrit, c'est celui de tous les Anciens qu'il est le plus nécessaire de lire ; & lorsqu'on l'aura bien étudié, on pourra

pourra juger si mon plan est conforme à la méthode du Prince des Médecins. Pour moi je suis tellement persuadé de l'utilité de cette étude, que je ne desire rien avec tant d'ardeur, que de voir le tems où il sera parmi nous aussi à la mode d'entendre bien Hippocrate, qu'il l'a été jusqu'ici de ne le point entendre du tout, ou du moins de ne l'entendre que médiocrement.

C'est dans cette vûe que j'ai pris tout le soin possible, pour préparer une nouvelle édition de ses ouvrages, suivant le plan que j'ai publié il y a quelque tems. Quoiqu'en puissent penser quelques Médecins, je suis très-sur que bien-loin qu'Hippocrate paroisse alors défiguré, il paroîtra au contraire dans le plus beau jour qu'il ait encore paru. On verra sur-tout le chapitre *De prognosticis in morbis acutis*, qui est le morceau le plus étonnant qu'on ait encore vû. Ce chapitre comprendra

preſque tout ce qui eſt renfermé dans ſon *Prognoſticon*, dans les livres *De judicationibus*, *& diebus judicatoriis*, dans le premier livre des *Prédictions*, & dans ſes *Coacæ prænotiones*, &c. Ceux même qui ſont le plus verſés dans la lecture d'Hippocrate, en ſeront ſurpris. Car il y a une grande différence entre lire pluſieurs choſes qui ont raport à un même objet dans différens endroits d'un Auteur, & les lire de ſuite, ſans l'interpoſition d'autres matiéres, qui détournent l'attention. J'y détermine le ſens d'un grand nombre d'expreſſions équivoques, & j'y éclaircis pluſieurs endroits en raprochant d'autres textes du même Auteur. Par ce moyen, un lecteur conçoit tout d'un coup le ſens de ce qu'il lit, & ſe met parfaitement au fait de la matiére dont il s'agit; ce qui n'eſt pas un foible avantage par raport à un Auteur auſſi étendu qu'Hippocrate.

J'ajoute que j'ai fait dans le texte plusieurs corrections qui ont échapé jusqu'ici à tous les éditeurs ; la plus grande partie par le secours d'un *Index phraseologique*, que j'ai pris la peine de composer, en y inférant *l'œconomie de Foesius* (ouvrage le plus pénible que j'aye jamais entrepris) de maniére qu'en prenant ainsi Hippocrate par piéces, pour ainsi dire, & le comparant avec lui-même, cette édition, qui est bientôt en état d'être mise sous la presse, sera plus correcte, & en même tems plus d'usage, qu'aucune autre qui ait encore vû le jour.

Peut-être auroit-elle été plus correcte en quelques endroits, si le feu Docteur *Freind*, qui s'étoit donné bien de la peine par raport à mon édition, ne fût mort au milieu de son travail : sans ce contre-tems, elle seroit actuellement entre les mains de l'Imprimeur. Mais ayant

déja fait de grandes dépenſes pour cet ouvrage, je crois qu'il eſt raiſonnable que je ſois un peu ſoulagé, par raport aux frais qu'il faut encore faire. Je ne me ſuis en cela propoſé aucun avantage pour moi-même, & je n'ai eu envie que de communiquer au public un Livre, qui, comme j'en ſuis perſuadé, lui ſera plus utile qu'aucun Livre de Médecine qui ait été publié. Si cet obſtacle eſt levé (comme j'eſpére avec raiſon qu'il le ſera dans peu de tems) je mettrai auſſitôt le Livre ſous la preſſe. Autrement, je rendrai l'argent aux Souſcripteurs, & je reſerverai pour mon uſage particulier ce que j'aurois été bien aiſe de rendre public, pour l'intérêt de l'humanité.

Mais pour revenir à la Table dont il s'agit, je dis qu'il y a quelques circonſtances qui ne doivent jamais être omiſes, ſur-tout dans les maladies aiguës. Ce ſont celles

qui ont raport aux criſes, qu'aucun Médecin n'a jamais décrites auſſi parfaitement & avec autant d'élegance qu'Hippocrate. Je vais inſérer ici quelques-uns de ſes Aphoriſmes ſur ce ſujet.

1. *Les prédictions dans les maladies aiguës ne ſont pas toujours certaines, ſoit pour la vie ſoit pour la mort.*

2. *Les maladies aiguës en général viennent à criſe dans les quatorze premiers jours de la maladie.*

3. *Dans les fiévres la criſe arrive, le quatriéme jour, le ſeptiéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dix-ſeptiéme, le vingt-uniéme, & quelquefois le trentiéme, le quarantiéme, & même le cinquantiéme; mais ce terme paſſé, la maladie devient chronique.*

On trouve un grand nombre d'Aphoriſmes de cette eſpéce dans ſon *Prognoſticon*, ſur-tout au bas de la quatriéme page, & dans la

plus grande partie de la quarante-quatriéme, ſans parler de pluſieurs endroits du même Livre. Les Aphoriſmes ſuivans nous apprennent d'une façon admirable, quand la criſe eſt près d'arriver, & les différentes maniéres dont elle arrive communement.

4. *Quand la criſe eſt ſur le point d'arriver, la nuit qui précéde* le Paroxyſme, *eſt inquiéte; mais celle qui ſuit eſt ordinairement plus tranquille.*

5. *Le ſommeil profond, ſans aucune inquietude, denote une criſe parfaite. Mais un ſommeil inquiet, avec des douleurs dans le corps, dénote le contraire.*

6. *Toutes les maladies s'en vont ou par la bouche, ou par les ſelles, ou par l'urine, ou par quelqu'autre voye; par les jointures, par exemple, ou par la ſueur, qui eſt commune à tout le monde.*

7. *Les maladies aiguës s'en vont*

ou par le ſaignement de nés dans le tems de la criſe, ou par des ſueurs abondantes, ou par des urines purulentes & mucilagineuſes en grande quantité & avec un bon ſediment; ou par un abſcès conſidérable, ou par des ſelles muqueuſes & ſanglantes, qui arrivent ſubitement, ou par des vomiſſemens qui ſurviennent dans le tems de la criſe.

8. *Le ſeptiéme, neuviéme, ou quatorziéme jour, la fiévre quitte ordinairement le malade par un ſaignement de nés, ou par des ſelles mélées de bile & de ſang, ou par une grande douleur dans les genoux, ou dans les hanches, ou par une urine recuite vers le tems de la criſe: dans les femmes par le retour de leurs régles.*

Je crois qu'il n'y a point d'Aphoriſmes plus importans que ces deux derniers, & je ſuis ſurpris qu'Hippocrate les ait pu exprimer en ſi peu de mots.

9. *La rougeur du viſage dans la*

fièvre, jointe à un violent mal de tête, & à un battement des veines dénote en général une hémorragie. Les nausées, les chaleurs qu'on sent autour du cœur, les fréquentes sputations, marquent qu'il faut avoir recours aux vomitifs. *Les rots, les vents, les bruits d'un ventre enflé, dénotent qu'il faut purger.*

Je ne finirois point, si j'exposois ici tout ce qu'Hippocrate dit sur ce sujet. Mais il y a encore une chose qui est d'un grand usage dans les fiévres, & dans presque toutes les maladies.

10. *Lorsque des malades disent qu'ils sont mieux sans raison, il faut avoir peu d'égard à ce discours. Il ne faut pas non plus être effrayé, quand ils disent sans raison qu'ils sont plus mal. Ces sortes de changemens ne sont ordinairement ni fixes, ni durables.* L. 2. A. 27.

Ce dernier axiome est tellement d'usage pour diriger dans les Pro-

gnoſtics, que j'ai cru devoir l'ajouter ici. Cela ſuffit pour faire voir au Lecteur, comment Hippocrate s'exprime en maître, & combien il eſt important d'obſerver exactement le cours des fiévres.

Si le plan dont il s'agit eſt goûté & ſuivi, je ſuis perſuadé que les maladies en ſeront mieux connues, & plus aiſement guéries, même en ſuppoſant la matiére médicale dans l'état où elle eſt aujourdui. Mais ſi elle étoit réformée & miſe ſur le pied où elle doit être, & s'il étoit défendu à qui que ce ſoit d'introduire des mélanges contraires à la nature, notre Art produiroit alors tous les effets dont il eſt capable, & les hommes pourroient avec raiſon en eſpérer un ſecours certain dans leurs infirmités. Mais cet article demande une diſcuſſion plus grande, & une conſidération plus par-

ticuliére, que je remets pour un autre ouvrage. Je me contente donc d'ajouter, que ſi la méthode de l'obſervation eſt une fois bien établie, les fruits que le Public en retirera, pourront le diſpoſer à accorder ſon ſuffrage à d'autres réflexions, qu'on lui offrira dans la ſuite par raport à un autre article important. Quelle nation a des Médecins plus propres pour l'obſervation que la nôtre? Dans quel pays y a-t-il autant de ſçavoir, de ſagacité, & de zéle pour le bien public? Ce ſera, je l'avoue, une grande conſolation pour moi, de voir mon plan gouté, non parce qu'il eſt de moi, mais parce que je crois qu'il eſt capable de faire honneur à la Médecine, & d'être ſalutaire à tous les hommes. Enfin, ſoit qu'il ſoit bien reçu, ſoit qu'il ſoit rejetté, je ſuis réſolu d'en faire conſtamment uſage, au-

tant qu'il me ſera poſſible ; juſqu'à ce que l'on m'ait fait voir une raiſon ſolide pour l'abandonner, ou le changer.

Fin de l'Etat de la Médecine Ancienne & Moderne.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour Titre, Etat de la Médecine Ancienne & Moderne, avec un plan pour perfectionner celle-ci, écrit en Anglois par le Docteur CLIFTON, Médecin de S. A. R. le Prince de Galles, & traduit en François par M. l'Abbé DES FONTAINES. *Je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. On ne peut au contraire que ſçavoir un gré infini au Traducteur, d'avoir trouvé aſſez de loiſir pour rendre cet Ouvrage public en France, lui qu'on ſçait livré à un travail pénible qui ſe renouvelle chaque jour, & dont l'utilité eſt reconnue de tout le monde. Fait à Paris ce 22 Février* 1742.

Signé, BOYER, *Méd. ord. du Roy.*

NOUVELLES EXPERIENCES SUR LE REMEDE DE MADEMOISELLE STEPHENS.

Par M. HALES, *Auteur de la* Statique des Végétaux.

Traduites de l'Anglois par M. CANTWELL Médecin.

NOUVELLES EXPERIENCES SUR LE REMEDE DE MADEMOISELLE STEPHENS.

1. L'EXPERIENCE ayant fait voir que le Remède de *Mademoiselle Stephens* avoit efficacement dissous des Pierres dans la Vessie de ceux qui ont persévéré à en user assez de tems, mais que la quantité de savon qui y entre, le rendoit si désagréable, que bien des personnes ne pouvoient se resoudre à le prendre, du moins à le continuer; je me suis déterminé à examiner en quoi

consistoit sa principale force, pour servir de guide à ceux qui voudroient chercher à le rendre moins dégoûtant & plus efficace.

2. Pour cet effet je sciai en plusieurs morceaux deux Pierres qu'on me donna. Je nommerai A le plus grand & le moins dur. L'autre dont la surface étoit très-inégale, je l'appellerai B. L'intérieur de celui-ci étoit compacte & poli, comme du marbre.

3. Je fis bouillir pendant une heure un morceau d'A, dans le Reméde *de Mademoiselle Stephens* (sçavoir, une décoction de savon avec des coquilles d'œufs calcinées) qui n'y fit aucune impression.

4. Le savon liquide n'y en fit pas plus que le Reméde *de Mademoiselle Stephens*. Or le savon liquide n'est autre chose que du savon dissous dans l'esprit de vin.

5. Je fis bouillir un autre morceau d'A dans le *Capitel*, ou la lie de savon assez forte pour faire du savon. Il y fut dissous en une demie heure, jettant pendant tout ce tems beaucoup d'écume ampoulée, marque qu'il étoit dans un état de dissolution.

6. Je fis bouillir avec A un morceau de B, que je laissai une heure dans la liqueur bouillante. Celui-ci a été tout réduit

réduit à la consistance d'une bouë ferme, excepté l'intérieur qui étoit pourri & friable.

7. Un autre morceau d'A, ayant bouilli une heure dans une lie de la même Potasse, dont on avoit fait la lie de Savon, n'en reçut aucune impression, quoiqu'elle fût de la même force.

8. Cette lie de Savon, qu'on fait bouillir avec de l'huile, ou du suif, ou avec tous les deux, pour faire du Savon, ne différe de la lie de Potasse, que parceque dans celle-là, on ajoute une partie de chaux vive, à deux parties de Potasse, sur lesquelles on verse de l'eau, après qu'elles ont resté quelque tems ensemble, pour s'amortir. Les sels lixiviels de la Potasse, & les particules ignées de la chaux vive, étant par ce moyen intimement mêlés & combinés, font la liqueur qu'on appelle lie de Savon. Cette liqueur est si caustique & si corrosive, que non seulement elle détruit d'abord toute substance animale, qu'on y jette dans le tems de l'ébullition, mais encore qu'elle corrode & mange le cuivre, l'airain & le fer. L'huile qu'on y mêle après, enveloppe les sels, & les empêche d'agir.

L'efficacité du Savon consiste dans la vertu, que les particules ignées de la chaux

vive donnent aux sels lixiviels de la Potasse de se mêler intimement avec les huiles, & de les dissoudre. Or les huiles sont le vrai ciment des parties des corps solides. Il y a apparence que cette vertu dépend de la figure oblongue & pointuë, & de la disposition à déchirer, que les sels lixiviels acquiérent par ce mélange. Telle est la figure qu'on croit que le feu donne aux acides les plus corrosifs. Les grands froids donnent la même disposition aux particules de l'eau, qui dans les gelées blanches se forment en petits aiguillons ou dards, d'autant plus longs & plus larges, que la gelée est plus forte, pourvû qu'il y ait assez d'humidité dans l'air. Et si la gelée qui s'attache à l'herbe, ne se fondoit pas d'abord à la chaleur de la bouche & de l'estomach, ces particules aiguës la rendroient aussi pernicieuse aux animaux qui en mangent, que leur seroit l'arsenic.

10. Je mis un morceau de la pierre A, dans de la lie de Savon : à la chaleur digestive d'une couche de concombres, il y fut fondu en quatre heures. La lie devint bourbeuse & blanche comme du lait. Je fis la même expérience sur un morceau de B, il ne se fondit pas, même en sept jours; après lequel tems, je l'y trouvai pourri, friable & rompu en plusieurs morceaux.

11. La lie de Savon eſt donc le plus puiſſant diſſolvant de la pierre, qu'on ait encore découvert (excepté l'eſprit de Nitre) & ſon opération eſt plus ou moins prompte, à proportion du plus ou du moins de chaleur qu'elle a. Car des morceaux d'A ſe fondirent en une demie heure, dans une lie bouillante de Savon; en quatre heures, à la chaleur d'une couche de concombres; en dix-huit heures, à une moindre chaleur que celle de ladite couche de concombres; & en trois jours ils ſe fondirent dans une lie froide de Savon.

12. On peut remarquer que le même *Menſtruë* diſſoud de différentes façons les Pierres de différente tiſſure. Il amollit les unes, il fait pourrir les autres, & les rompt en morceaux. On a vû des exemples de l'un & de l'autre cas, dans les malades de *Mademoiſelle Stephens*.

13. Peut-être que d'autres expériences nous apprendront à juger de la nature, & de l'eſpéce des Pierres de la Veſſie, en comparant ce que le reméde fera rendre avec les différentes eſpéces de fontes de Pierres, faites par la lie de Savon hors du corps. Il eſt probable que ces fontes ſe font de la même maniere que la toile ſe blanchit, c'eſt-à-dire, par l'extraction des huiles qui lient leurs parties enſemble. Car

de même que la toile ſe blanchit, & ſe déchire plus facilement, à meſure qu'elle perd de ſon huile, de même pour l'ordinaire les pierres blanchiſſent, à meſure qu'elles ſe fondent, de quelque nature que ſoit le *Menſtruë* dont on ſe ſert. Il y a cependant cette différence, que l'huile végétale, qui ſe trouve dans la toile, céde aux ſels alkalis fixes de la Potaſſe, ſans autre ſecours; & qu'on ne ſçauroit faire l'extraction de l'huile animale, qui retient les parties des Pierres attachées les unes aux autres, ſans un mélange de chaux vive & de Potaſſe.

14. On ſçait que ceux qui prennent le reméde de *Mademoiſelle Stephens*, rendent pendant quelque tems une ſi grande quantité de bouë, qui reſſemble à de la chaux détrempée, que pluſieurs perſonnes ont cru, que ce n'étoit autre choſe, que la chaux contenue dans ce reméde. Pour en pouvoir mieux juger, Monſieur Hartley & moi, mîmes dans des pipes à fumer pluſieurs morceaux d'une Pierre, que nous caſſâmes exprès, avec des écailles & des fragmens, qu'un des malades de Mademoiſelle Stephens avoit rendus, & une quantité de ſédiment de l'urine d'un autre malade, qui rendoit beaucoup de cette matiére blanche, ſem-

blable à de la chaux détrempée. Douze grains de cette matiere séchée & endurcie furent réduits dans une pipe bien rougie à sept grains, que nous croyons être la chaux du remède, parceque le feu ne rend pas la chaux volatile. Les morceaux de la Pierre, les écailles & fragmens, exposés au feu de la même façon, se dissipérent dans l'air, sans laisser presque rien, comme font les véritables Pierres du corps humain. Par cette double expérience on peut distinguer, si la matiére rendue est de la Pierre de la Vessie, ou de la chaux du remède.

15. J'ai fait les expériences suivantes, pour decouvrir quelle est la quantité de chaux, qu'on mêle avec la Potasse, pour en faire la lie, ou la lescive de Savon. J'ai fait évaporer à siccité quatre onces de lescive *Capitel*. Le sel résidu pesoit 399 * grains, ou demie once + 180 grains, c'est-à-dire $\frac{1}{4,3}$ de la lie du Savon. Dans une pareille quantité de *Capitel*, que j'avois achetée d'un autre Marchand, je n'ai trouvé que 320 grains de sel, sçavoir 79 grains, ou $\frac{1}{6}$ du tout + $\frac{1}{19}$ grain, & $\frac{3}{4}$ d'un dix-neuviéme d'un grain, moins

* C'est la Pierre infernale ordinaire, ou Pierre Caustique.

que dans la quantité précédente. J'ai verſé de l'eau chaude ſur ce ſel, & ayant filtré la leſcive, il reſta ſur le filtre 11 grains de chaux inſipide, qui quoiqu'expoſés long tems à l'air, ne contractérent aucune humidité : preuve qu'il n'y reſtoit point de ſel lixiviel. Cette chaux inſipide étoit $\frac{1}{29}$ partie dudit ſédiment ſalin.

16. Je fis évaporer encore cette lie de Savon filtrée, & j'y trouvai 307 grains de ſel ſec. C'eſt-à-dire 92 grains ou $\frac{1}{4,3}$ moins qu'auparavant. Je verſai de l'eau chaude ſur le ſel, & la filtrai : il reſta ſur le filtre 7 grains de chaux inſipide ſéche, ou près de $\frac{1}{44}$ de ſel ſec réſidu.

17. Je la fis évaporer encore une troiſiéme fois, & le ſel ſec réſidu peſa 236 grains, c'eſt-à-dire 74 grains, ou $\frac{1}{4,2}$ moins, que dans l'évaporation précédente. En ayant filtré la leſcive, il me reſta 2 grains de chaux, c'eſt-à-dire $\frac{1}{118}$. D'où l'on peut conclure, qu'il avoit alors entiérement perdu toute ſa chaux : parce qu'une leſcive faite de la même Potaſſe, dont on avoit fait la lie de Savon, étant évaporée, rendit la même quantité de ſédiment, quoiqu'on n'y eût point mêlé de chaux vive, & c'eſt ce que ces leſcives font conſtamment, malgré toutes les évaporations

& filtrations, qu'on en peut faire. Cependant la quantité de sédiment est plus ou moins grande, à proportion du dégré de chaleur avec laquelle on fait l'évaporation.

18. Je fis évaporer à siccité, & filtrai deux fois une autre quantité de lie de Savon, n'y versant chaque fois que la même quantité d'eau chaude, que j'en avois fait évaporer pour mieux conserver la force de la lie, employant pour cela un Hydrometre. Cette lie ou lescive de Savon, (quoique j'eusse déja emporté par deux fois différentes tout ce que je pouvois de sa chaux) fondit un morceau de Pierre que j'y mis.

19. Mais après une troisiéme évaporation & filtration, la lescive étoit si bien purifiée de sa chaux, qu'elle ne fit pas plus d'impression sur un morceau de Pierre, que n'en auroit fait la lescive de Potasse simple, quoique je l'y eusse fait bouillir pendant demie heure. Cependant après l'y avoir laissé plusieurs jours, je trouvai que la surface en étoit un peu amollie. On voit par là que la plus forte lie de Savon n'avoit perdu sa force dissolvante, qu'après la troisiéme évaporation; au lieu que la plus foible lie avoit perdu la sienne, à la seconde évaporation. Car il ne resta que

deux grains de chaux après la troisiéme évaporation. Or il s'en trouve autant dans une lie de Potasse. Par conséquent la lie de Savon étoit alors dépouillée de toute sa vertu lithontryptique: ce qui étoit facile à connoître par un goût moins acre & moins piquant, que celui qu'elle avoit auparavant.

En distillant une quantité de lie de Savon, je trouvai que l'eau qui montoit dans le récipient étoit claire & insipide, & n'avoit nul dégré de force dissolvante; d'où il s'ensuit, que la force dissolvante de la lie de Savon ne consiste pas dans les particules qui s'envolent dans le tems de l'évaporation & de la filtration.

Je fis évaporer trois fois à siccité une quantité de lie, sans la passer sur le filtre. Elle devint beaucoup moins acre & moins caustique, & elle avoit perdu toute sa force dissolvante, quoiqu'elle ne fût pas privée de sa chaux. Par conséquent la lie de Savon ne perd pas sa force lithontryptique, parceque la chaleur lui enleve un nombre de ses particules pendant l'évaporation, ni parce qu'elle se dépouille de sa chaux par la filtration; mais cela vient du changement de la figure & de la tissure de ses parties, & du dérangement de la combinaison, qui s'étoit faite entre les particules ignées de la chaux vive, & les sels lixiviels

de la Potaſſe. Il y a apparence que c'eſt l'eau fraiche qu'on y verſe qui produit cet effet; puiſqu'après la premiére évaporation ce qui reſte, eſt encore très-cauſtique.

20. Ayant verſé de l'huile de Vitriol, ſur deux onces de leſcive de Savon, juſqu'à ce qu'elle n'y excitât plus d'effervescence, alors les particules de chaux ſe précipitérent au fond. Je fis pluſieurs fois laver & filtrer ce précipité, & à la fin je trouvai ſur le filtre 20 grains de ſel en criſtaux, ſemblable au ſel admirable de Glauber. Un morceau de la Pierre A, mis dans cette leſcive ainſi privée de ſa chaux, & ne contenant qu'un ſel neutral, n'en reçut pas la moindre marque de diſſolution, ſoit à la chaleur de digeſtion, ſoit à celle d'ébullition.

21. Toutes les fois que j'ai fait évaporer à ſiccité, le ſel de la lie de Savon dans des flacons à vin de Florence, au bain de ſable, le ſel eſt devenu d'une couleur verte; ce qui m'a fait penſer que cette couleur venoit des vaiſſeaux de cuivre, dans leſquels on pouvoit l'avoir préparé. Mais les Marchands de Savon m'ont aſſuré qu'on le prépare toujours dans des vaiſſeaux de terre, & jamais dans des vaiſſeaux de cuivre. Cependant le ſel de la même Potaſſe, dont on avoit fait cette

leſcive, ou lie de Savon, ne verdiſſoit pas, quoiqu'on lui donnât le même dégré de chaleur. Monſieur Boerhave dit qu'en Moſcovie, d'où l'on nous apporte beaucoup de Potaſſe, la coction s'en fait dans des vaiſſeaux de cuivre. Si la Potaſſe contracte de là du verd de gris, la chaux qui entre dans la compoſition de la lie de Savon, peut en faire mieux ſortir la couleur, comme les ſels font ſortir les couleurs chez les Teinturiers. Les Chymiſtes remarquent que cette eſpéce de ſel Alkali fixe devient cendrée, puis ſucceſſivement blanche, bleuë, verte, brune & rougeatre.

22. Par ces expériences, on voit que la grande quantité de chaux, incorporée dans la lie de Savon, qui reſte cependant encore claire, comme de l'eau de fontaine, peut avec le ſable, la gravelle, les écailles & autres morceaux des Pierres qui ſe fondent, facilement fournir tout ce ſédiment terreux, qu'on trouve dans les Pierres des malades de *Mademoiſelle Stephens.*

23. Et puiſque la lie de Savon, après avoir perdu beaucoup de ſa chaux vive N°. 14. 15. 16. par deux évaporations & filtrations, avoit encore conſervé la vertu de diſſoudre la Pierre, le Reméde

ſeroit moins corroſif, & par conſéquent moins dangereux, ſi on emportoit de cette maniére une partie de ſa chaux, ou ſi en faiſant le Savon, on mêloit moins d'une partie de chaux vive, avec deux parties de Potaſſe. On pourroit auſſi eſſayer de faire uſage de Potaſſe moins brulée ; parceque plus on la brule, plus elle eſt cauſtique & corroſive.

24. Monſieur Geoffroy, dans une des lettres qu'il a écrites à Monſieur Hartley, remarque que les Cendres ou la Potaſſe des plantes & des arbres, qui croiſſent loin de la mer, ſont plus corroſives, que celles des plantes maritimes, qui contiennent un peu de ſel marin. Et c'eſt de ces derniéres, dit-il, qu'on fait le Savon d'Alicante.

25. On peut remarquer l'Analogie qu'il y a entre le ſuccès de quelques-unes de ces expériences, & l'effet du reméde de *Mademoiſelle Stephens*. La leſcive de Savon, quoique privée de beaucoup de ſa chaux par des diſſolutions, évaporations & filtrations réïterées No. 14. 15. 16. qui détruiſent en quelque façon la combinaiſon, qui s'étoit faite entre les ſels alkalis de la Potaſſe, & les particules ignées de la chaux vive, en conſerve aſſez pour diſſoudre la Pierre ; ce qu'une ſimple

leſcive de la même Potaſſe, ou dont on fait celle du Savon, ne produit point, No. 7. 17. 18. De même l'expérience fait voir, que le reméde de *Mademoiſelle Stephens* a le pouvoir de diſſoudre la Pierre, quoique privé d'une grande partie de ſa chaux, par ſa circulation avec le ſang, & ſa filtration dans les reins, où ſes ſels doivent avoir néceſſairement ſouffert quelque altération.

26. Puiſqu'il y a tant de chaux dans le Savon, & dans la poudre de coquilles d'œufs calcinées, on peut demander pourquoi les malades de *Mademoiſelle Stephens* n'en rendent pas, pendant tout le tems qu'ils prennent ſon reméde? Il ſeroit facile de répondre, que tandis que les pierres ſont dans l'état de diſſolution dans la Veſſie, la matiére qui s'en détache, ſe mêlant avec la chaux de la leſcive de Savon & de coquilles d'œufs, fait un tout trop grand, & trop groſſier, pour être ſoutenu dans l'urine, ſans la rendre trouble; mais quand on ne rend ni ſable, ni gravier, ni parties diſſoutes de la Pierre, ni glaires des voyes urinaires, l'urine peut reſter tranſparente, & laiſſer tomber peu de ſédiment, quoiqu'elle contienne beaucoup de chaux du reméde, comme fait la leſcive, Car ſouvent l'urine, quoique claire, quand on la rend, &

tandis qu'elle eſt chaude, ſe trouble en ſe refroidiſſant, & dépoſe beaucoup de ſédiment, comme font pluſieurs autres liqueurs.

27. Monſieur Geoffroy, dans un Mémoire lû à l'Académie Royale des Sciences de Paris, le 23 Décembre 1739, dit, que par l'Analyſe qu'il a faite de deux onces de Savon d'Alicante, principal ingrédient du reméde de *Mademoiſelle Stephens*, il a trouvé qu'il y avoit deux gros, 48 grains de ſel lixiviel: de ſorte que qui prend trois demi-ſeptiers de décoction ſavoneuſe, ou deux onces deux gros de Savon par jour, prend une once & demie, & 45 grains & demi d'huile d'Olives, & environ trois gros de ſel lixiviel. M. Hartley a trouvé la même proportion, à peu près, par l'Analyſe qu'il en a faite à Londres.

28. Et nous avons trouvé No. 15, qu'il y a 399 grains de ſel lixiviel, en quatre onces *Averdupois* *, ou 1752 grains de leſcive *Capitel*. Donc, comme 399 : 1752 :: 164 ou ſix gros de ſel lixiviel, ſont à 720 grains, ou une once, 10 gros, & 12 grains de lie de Savon, puiſqu'il y a 54. 75 grains dans 10 gros *Averdupois*, poids dont *Mlle. Stephens* ſe ſervoit.

29. Pour déterminer le nombre de gouttes qu'il y a dans une quantité détermi-

* De ſeize onces à la livre.

née de lie, ou de lescive de Savon; j'ai pris trois phioles, qui tenoient deux onces chacune, & dont le verre à l'embouchure étoit de différente épaisseur. Le plus mince étoit de l'épaisseur d'une piéce de 24 sols *. Le plus épais étoit le double de celui-là. J'ai trouvé que 194 gouttes de la plus mince phiole pesoient 60 grains; que 116 gouttes de la plus épaisse en pesoient autant, & qu'il en faloit 150 de celle de la moyenne épaisseur, pour faire 60 grains; parceque les gouttes sont beaucoup plus grandes ou plus petites, à proportion de l'épaisseur du corps d'où on les laisse tomber.

30. Supposé que 150 gouttes pesent 60 grains, (car je me suis servi de gouttes de la moyenne phiole dans les expériences suivantes, donc 60 : 150 :: 720 grains de lie de Savon) 1800 gouttes, que ces grains contiennent. De sorte que ceux qui prennent deux onces & deux gros de Savon par jour, dans le reméde de *Mademoiselle Stephens*, prennent tous les jours les sels lixiviels de 1800 gouttes de lie de Savon, (dans lesquels sels consiste toute la vertu du reméde) ce qui

* La piéce de 24 sols en France est de la même épaisseur, que le *Shilling* ou piéce de 12 sols en Angleterre.

fait soixante fois plus de sel de lie de Savon, qu'on n'en prendroit dans trois prises d'eau d'Orge, à dix gouttes de lescive dans chaque prise. Or on a donné cette quantité & même plus par jour, dans l'espérance de dissoudre des Pierres. Mr. Sharp donnoit deux onces & demie de Savon tous les jours au Sieur Appleton Charbonnier (ce qui est un neuviéme de plus) & lui a dissous une grosse Pierre dans la Vessie. Il prenoit donc tous les jours les sels lixiviels de 2000 gouttes de lescive de Savon.

31. Mais si on juge par la petite lie de Savon, dont nous avons parlé N°. 14. qui ne contient que 320 grains de sel dans quatre onces, alors comme 320: 1752 :: 164: 897 grains, ou deux onces & 21 grains. Donc 60: 150:: 897: 2242 gouttes contenuës dans cette quantité-là; c'est-à-dire 74 fois plus de sel, qu'il n'en est contenu dans 30 gouttes, qu'on donneroit journellement, dans trois prises d'eau d'orge.

32. Puisque toute la force du reméde se trouve dans la lie de Savon, il étoit à propos de trouver par des expériences convenables, quelle quantité de lie de Savon pourroit détruire la qualité qu'a l'urine de générer des Pierres, & lui

donner celle de les fondre. Pour cet effet; je ſciai vingt-ſept morceaux de la Pierre A, qui peſoient chacun depuis trois juſques à ſeize grains. Je les mis dans autant de phioles, qui tenoient deux onces chacune, & avoient leur numero colé deſſus. Je verſai dans chaque phiole une once d'urine froide, & par-deſſus, depuis une goutte juſques à vingt-ſix de *Capitel* ou leſcive à faire du Savon; de maniére que le nombre des gouttes répondoit au numero de la phiole. On changeoit l'urine tous les matins.

33. Pour y entretenir une chaleur douce, approchant de celle que l'urine a dans la Veſſie, je les mis dans un pot de fer, à moitié rempli de ſable, & couvert de ſon couvercle. Ce pot étoit ſuſpendu toute la journée à un crochet de fer, auſſi près du feu de la cuiſine, qu'il falloit pour y conſerver ſon dégré de chaleur, & on le tournoit de tems en tems, pour que cette chaleur ſe répandît dans tout le pot. La nuit on le mettoit ſur une lampe placée ſur un poële, & on le couvroit d'une eſpéce de tonneau renverſé, de maniére cependant que l'air pouvoit y entrer en aſſez grande quantité par deſſus & par deſſous, par le moyen d'un trou qu'on y avoit fait.

De

De cette façon-là, il y avoit un dégré constant de chaleur, à fort peu de frais.

34. Après seize jours & seize nuits de digestion, j'ai trouvé que tous les morceaux des phioles, où il y avoit plus de seize goutes de *Capitel*, étoient blanchis & ramollis jusqu'à une certaine profondeur, ou distance de leur surface. Treize jours après, ils étoient quelques-uns, totalement fondus, d'autres réduits à un petit morceau de leur centre, qui se trouvoit pourri & friable.

35. Au bout de trente-neuf jours, j'ai fait sécher pendant quatre jours les seize autres morceaux sur une planche, & j'ai trouvé que ceux des phioles, où il n'y avoit qu'une ou deux gouttes de *Capitel*, n'avoient ni augmenté ni diminué. Le morceau que j'avois mis dans la phiole 27, avoit gagné deux grains sur dix. On remarquoit très-distinctement que ce dernier morceau étoit couvert de petits sels reluisans, sur-tout au côté convexe, qui en étoit le plus dur, & qui faisoit partie de la surface de la Pierre A; ces sels étoient formés en cristaux comme le Selenite. Il y avoit beaucoup de ces cristaux attachés aux morceaux 1 & 2. Mais ils n'étoient pas si grands, ni en si grand

nombre qu'au morceau 27. Il n'y en avoit que très-peu aux autres morceaux, & on ne pouvoit les voir que par le secours d'un Microscope. Plus les morceaux approchoient de l'état de dissolution, moins on y trouvoit de ces sels. On en avoit aussi remarqué quelques-uns attachés à la grande Pierre A, dont on avoit pris ces 27 morceaux.

36. N°. 3. avoit perdu un grain de son poids, c'est-à-dire $\frac{1}{6}$. Par où l'on a le plaisir de voir, qu'une très-petite quantité de lie de Savon mêlée avec de l'urine, sçavoir $\frac{1}{400}$ sur une once, detruit la qualité qu'elle a de générer la Pierre, & lui donne quelque dégré de vertu pour la fondre. N°. 4. étoit tout pourri. C'étoit un morceau assez mou. Car la Pierre A, n'étoit pas du même dégré de dureté par-tout, sa surface étant plus compacte & plus serrée que l'intérieur. N°. 5. avoit perdu trois grains sur sept. N°. 6. 2. grains sur 6. N°. 7. 1 grain + $\frac{3}{4}$ sur 4 + $\frac{1}{2}$. N°. 8. 3 + $\frac{1}{2}$ sur 12 grains. N°. 9. 4 grains sur 6. N°. 10. 2 $\frac{1}{2}$ sur 13. N°. 11. 2 grains sur 5. N°. 12. 3 grains sur 12. N°. 13. 2 grains sur 6 + $\frac{1}{2}$. N°. 14. 2 + $\frac{1}{2}$ sur 8. N°, 15. 4 + $\frac{1}{2}$ sur 11 grains. N°. 16. avoit perdu 4 grains sur 14.

37. Tous ces morceaux étoient très-durs, lorsqu'ils étoient secs, ainsi que la croute blanche qui les couvroit. Il est à remarquer, que les angles & les tranchans de ceux qui étoient taillés en parallelépipedes, étoient entiérement dissous, partout où la dissolution avoit eu lieu; ce que j'attribue à la facilité que trouvoit la liqueur à y mordre de chaque côté. Je les remis en digestion pendant treize jours: ils perdirent très-peu durant ce tems-là; peut-être parcequ'étant séchés, il s'y étoit fait tout au tour une croute dure de chaux de Savon, mêlée avec ce qui en avoit été dissous dans les premiéres digestions. L'urine froide que je versois tous les matins dans les phioles, contribuoit aussi à en retarder la dissolution. Car le changement subit du chaud au froid les durcit, comme je l'ai fait voir dans mon Traité du *Calcul animal*.

38. Comme plusieurs de ces morceaux s'étoient un peu pourris en dix jours, de même les fragmens & morceaux, que rendent quelques-uns des malades de *Mademoiselle Stephens*, aussibien que quelques grandes Pierres tirées de la Vessie de ceux qui avoient pris le reméde long tems, étoient considérablement pourris, sans être cependant réduits au point

de pouvoir passer avec l'urine *. C'est ainsi que les quinze morceaux, dont nous venons de parler, après être fondus à un certain point, ne se fondoient pas de même dans la suite, à proportion du tems qu'ils restoient en digestion dans le mélange de l'urine & de la lie de Savon, quoiqu'ils y fussent toujours couverts d'une espéce de glaire molle & blanche, à quoi ils se réduisoient constamment. Il semble que cette glaire blanche les mettoit à l'abri du dissolvant, en bouchant leurs pores. Mais lorsque par l'action de la Vessie, cette glaire ou pâte en est une fois ôtée, l'urine impregnée du reméde de *Mademoiselle Stephens* entre plus facilement dans le noyau ou réliquat de la Pierre.

39. J'ai observé que tous les matins, lorsque j'avois vuidé l'urine des phioles, il s'y trouvoit beaucoup de sédiment, comme de la chaux, à proportion que j'y avois mis plus ou moins de lie de Savon. Il y en avoit très-peu, avec trois gouttes de lie sur une once d'urine. Il y en avoit beaucoup, lorsque j'y mettois

* C'est précisément le cas où M. Hartley s'est trouvé, ayant rendu depuis peu un morceau de Pierre oblong & assez large, qui pesoit dix-sept grains avant que d'être séché, & 12 + $\frac{1}{2}$ étant séché.

ſix gouttes ſur une once d'urine. Dix gouttes de lie de Savon ſur une once d'urine ſans Pierre me donnoit la même pâte ou glaire. D'où il ſuit, que cette chaux ne provient pas ſeulement de la Pierre qui eſt en fonte, mais que la plus grande portion vient de la lie de Savon, & de la poudre de coquilles d'œufs, & que la pâte ou glaire qu'on remarque dans l'urine des malades de *Mademoiſelle Stephens*, eſt en grande partie l'effet du reméde.

40. Quoiqu'il y ait beaucoup de chaux dans la lie de Savon, on a cependant remarqué que ceux qui prennent le reméde, n'en rendent une quantité ſenſible, qu'après avoir uſé du reméde pendant quelques jours. C'eſt de là qu'on a conclu que le reméde commençoit alors à faire ſon effet. C'eſt-à-dire à diſſoudre, & faire rendre quelques particules de la Pierre. En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. Le total du ſang & des autres fluides du corps ſurpaſſe de beaucoup 78 onces, qui ſont à peu près la quantité de ce qu'on prend & de ce qu'on rend toutes les vingt-quatre heures. Or il faut qu'une quantité proportionnée de ſels lixiviels du reméde s'employe à impregner également & ſuffiſamment ces fluides, avant que d'en pouvoir faire rendre par les urines, &

autres évacuations, une quantité approchante de celle qu'on prend tous les jours. Auſſi n'en paroît-il guére qu'après trois, quatre, ou cinq jours, qu'on a commencé à uſer du reméde. C'eſt pour la même raiſon que les douleurs & irritations de la Veſſie commencent environ dans le même tems. Ce reméde n'eſt pas ſans doute le ſeul qui demande a être répété pendant quelque tems, avant que de pouvoir faire ſon effet, & devenir ſalutaire Comme toute l'urine, qui ſe filtre dans le grand nombre des petits vaiſſeaux des reins, & qui en découle par les ureteres, doit paſſer par le détroit du col de la Veſſie, elle agit beaucoup plus ſur cette partie, que ſur toute autre, & cela d'autant plus, qu'elle ſort avec force & rapidité, emportant avec elle les glaires qui s'y trouvent attachées, & la rendant ſenſible à l'impreſſion des particules acres, qu'elle peut contenir. N'eſt-ce pas la raiſon pour laquelle cette partie ſouffre plus que les autres partie de voyes urinaires?

41. Afin de déterminer par ces expériences la quantité à peu près de lie de Savon, qui doit entrer avec l'urine dans la Veſſie, pour lui communiquer le pouvoir de diſſoudre la Pierre, ſuppoſons qu'on

rende trente-neuf onces d'urine toutes les vingt-quatre heures, comme l'a obſervé *Monſieur Keil.* (*Medic. ſtatic. Brittan. pag.* 14.*) Suppoſons encore que la quantité perduë par la tranſpiration du corps & des poulmons eſt auſſi de 39 onces, comme il arrive à peu près dans ce Pays Septentrional. Donc le total du fluide qui entre dans le corps, ſoit en forme ſolide, ſoit en forme fluide, & qui en ſort toutes les vingt-quatre heures, ſera de 78 onces (ce qui ſurpaſſe la véritable quantité): Et s'il n'y a que cinq gouttes de la lie de Savon pour chaque once, le nombre de gouttes ſera de 390 gouttes; quantité qu'on ne ſçauroit prendre ſans danger dans l'eau d'orge. Il y a par conſéquent peu à eſpérer de trente ou quarante gouttes par jour, où il n'y auroit pas une demie goutte pour chaque once de fluide, qui entre & ſort du corps dans vingt-quatre heures. Quoiqu'il y ait apparence que l'urine charie plus des ſels qu'on avale, que ne fait la tranſpiration du corps & des poulmons, cependant cette plus grande quantité ne ſuffiroit pas, pour donner à l'urine le pouvoir de diſſoudre la Pierre: puiſque ſi tous les ſels contenus dans trente ou qua-

* Monſieur Hales l'a trouvée telle par l'expérience.

rante gouttes de lie de Savon étoient chariés par l'urine, il n'y auroit pas une seule goutte entiére pour chaque once d'urine; & qu'il eſt probable qu'il faut autant de ſel alkali de lie de Savon, à proportion de l'urine, pour diſſoudre une Pierre dans la Veſſie, qu'il en faut dans une phiole.

42. D'où il ſuit, qu'on ne peut pas porter ſans danger à la Veſſie (c'eſt-à-dire, par le moyen de l'eau d'orge) une quantité ſuffiſante de lie de Savon, pour communiquer à l'urine la force de diſſoudre la Pierre. Mais l'expérience nous montre que cela ſe fait efficacement & ſans danger, par le moyen de l'huile, qui entre dans la compoſition du Savon. Car puiſque nous avons trouvé N°. 28. que deux onces & deux gros de Savon contiennent les ſels alkalis de 1800 gouttes de lie de Savon, ſi on diviſe le nombre 1800 par 78, nombre des onces du fluide qui paſſe par le corps humain en vingt-quatre heures, le produit ſera 23: nombre des gouttes de la lie de Savon, mêlées avec chaque once d'urine dans la Veſſie. Dans ce calcul on ſuppoſe que chaqu'une des 78 onces de fluide, qui paſſent par le corps en vingt-quatre heures, a une portion égale de ces ſels. Mais tout le monde eſt d'accord que l'urine charie

plus de sel, à proportion, que les autres évacuations, sur-tout chez ceux qui ne font pas assez d'exercice pour exciter la sueur, qui en enleve beaucoup. Aussi le remède de *Mademoiselle Stephens* fait plus d'effet lorsque les malades prennent peu d'exercice. C'est pourquoi leur urine étant retenue plus long tems, fait plus d'impression sur la Pierre. Les Pierres ne se fondent pas sitôt dans les Reins, que dans la Vessie; parceque dans celle-ci elles sont presque toujours couvertes d'urine, si on excepte les premiers momens qui suivent l'évacuation; au lieu que dans les Reins, quoique le cours de l'urine y soit constant, il est cependant inégal, & diminue à proportion qu'on s'éloigne du tems de la boisson; de sorte que les Pierres n'y sont pas si constamment environnées d'urine, que dans la Vessie. De plus comme *Melle Stephens* ordonne à ses malades de boire peu, l'urine sera par cette raison plus chargée de sels lixiviels, d'où l'on peut conclure avec probabilité, que chaque once de l'urine de ceux qui prennent deux onces & deux gros de Savon par jour, contiendra beaucoup plus de sel alkali, qu'il ne s'en trouve dans vingt-trois gouttes de lie de Savon, que les expériences dont je viens de rendre compte,

ont démontré être suffisantes, pour donner à l'urine la vertu de dissoudre quelques espéces de Pierres, sans le secours de la poudre, qui est d'elle même un puissant lithontriptique. Nous avons vu ailleurs que trois gouttes de lescive sur une once d'urine suffisoient, non-seulement pour lui faire perdre la qualité de générer la Pierre, mais encore pour lui communiquer quelque dégré de vertu lithontriptique.

43. Car soit que nous supposions que les sels alkalis mêlés avec l'urine, sont entiérement privés de l'huile, qui les envellopoit dans la composition du Savon, ou qu'ils n'en soient privés qu'en partie; dans l'un & l'autre cas, la quantité de sel alkali dont j'ai parlé, suffira pour faire fondre la Pierre dans l'urine : puisque le reméde de *Mademoiselle Stephens*, avec la poudre de coquilles d'œufs, le Savon sans poudre de coquilles d'œufs, & la poudre de coquilles d'œufs seule, a fondu des morceaux de la Pierre A, aussi efficacement que la lie de Savon.

44. On sçait que l'urine de ceux qui prennent ce reméde, est fort chargée de sel alkali de Savon, comme le prouvent son odeur forte de sel alkali, & la fermentation qu'elle excite avec les esprits acides; ce que l'urine d'autres personnes ne

fait nullement. L'urine de Mr. Hartley qui étoit imprégnée du remède, a fondu plusieurs Pierres, & Mr. Geoffroy en faisant l'Analyse de l'urine de ceux qui prenoient le remède, y a trouvé beaucoup de sel fixe, tel qu'on a trouve dans la lie de Savon; & y ayant versé de l huile de Vitriol, il s'en est formé un sel de Glauber, comme lorsqu'on verse de l'acide vitriolique sur de la lie ou lescive de Savon. D'où il suit que les sels fixes alkalis de la lie de Savon, passent en quantité, du sang dans l'urine de ceux qui prennent le remède pendant quelque tems. Monsieur Geoffroy a aussi remarqué que la sérosité du sang de ceux qui prennent le remède, donne un sel plus fixe, que la sérosité du sang d'autres personnes, & qu'elle est aussi plus claire.

45. Les douleurs vives que sentent ceux qui prennent ce remède, sont encore une preuve de la grande quantité de sel alkali dont l'urine est chargée. Ces douleurs diminuent peu à peu, après qu'on a fait usage du remède pendant quelque tems. Ceux qui se nettoyent les dents avec du Savon, font la même remarque. Le Savon leur picotte les gencives les deux ou trois premiéres fois qu'ils s'en servent. Et les femmes qui blanchissent le linge sale,

ſentent la même incommodité aux mains dans le commencement; mais cette incommodité ſe diſſipe après quelques jours, quoiqu'elles continuent à laver tous les jours, dans une très-forte lie de Savon.

46. Comme *la force diſſolvante* de la lie de Savon, n'eſt pas détruite par le mélange de l'huile qu'on fait cuire avec elle, pour en faire du Savon; on ne doit être nullement ſurpris, que le ſang qui eſt beaucoup moins ſulphureux que l'huile, ne la détruiſe point dans le corps humain. Si le ſang étoit acide, il la détruiroit efficacement, comme nous avons vû N°. 20. où la lie de Savon perdit entiérement ſa force de diſſoudre la Pierre, par le mélange d'un acide. Or dans des corps ſains, le ſang tend vers l'alkali plus que vers l'acide.

47. J'avoue que ces expériences, qui montrent quelle doit être la proportion de la lie de Savon avec l'urine, pour donner à celle-ci la force de diſſoudre la Pierre, ne prouveroient point d'elles mêmes, qu'on y eût trouvé un vrai diſſolvant; parcequ'on pourroit avec raiſon objecter, que quoiqu'un peu de lie de Savon mélée avec l'urine, lui donne la force de diſſoudre la Pierre, cependant quand on avale cette lie de Savon, elle

pourroit être tellement alterée par les différentes digeſtions, qui ſe font dans les premiéres voyes, dans le ſang & dans les autres humeurs du corps, qu'elle perdroit toute ſon efficacité. Mais puiſque l'expérience nous montre que l'urine de ceux qui ont pris le reméde, diſſoud la Pierre dans la Veſſie, & retient la force d'en diſſoudre d'autres après être rendu l'heureux ſuccès de ces différentes expériences, qui ſe confirment l'une l'autre, fournit une preuve, qui a toute la force de la demonſtration.

48. Ainſi, quoique le Savon diſſolve réellement une Pierre hors du corps, nous ne concluerions pas qu'il produit le même effet dans le corps, ſi l'expérience ne nous en avoit donné des preuves inconteſtables. Car il y a des eaux qui fondent des Pierres hors du corps, & n'y font nulle impreſſion quand on les boit. Et il ſe trouve des Pierreux, qui ne font uſage d'autre boiſſon que de l'eau claire.

49. Un morceau de la Pierre A, péſant 10 grains $\frac{1}{2}$, a été fondu en quinze jours dans une décoction de Savon d'Alicant & de poudre de coquilles d'œufs calcinées. Tout le morceau fut réduit en une pâte blanche, excepté un petit noyau, qui étoit pourri.

50. Un autre morceau, pesant huit grains, a été dissoud au même tems dans une décoction de Savon d'Alicant, sans la poudre des coquille d'œufs.

M'étant assuré par ces expériences, que le Savon étoit un vrai dissolvant de la Pierre, je voulois aussi sçavoir quelle quantité il en falloit, pour communiquer cette vertu à l'urine. Mais j'étois fort surpris de voir que le Savon ne se fondoit pas dans l'urine, ni à la chaleur de la digestion, ni à celle de l'ébullition. Un morceau de Pierre que j'avois mis dans ce mélange, s'y pourrit dans deux heures & demie d'ébullition; mais il en arriva autant à un autre morceau, que je fis bouillir dans de l'urine sans Savon. D'où l'on peut inférer, que le Savon se dépouille de la plus grande partie de son huile, avant que de se meler avec l'urine dans la Vessie.

Je mis un morceau de la Pierre A, dans du Savon liquide, où il resta plusieurs jours à une chaleur digestive, sans en recevoir aucune impression sensible.

51. Je mis aussi un morceau de la même Pierre A dans de l'eau, avec de la poudre des coquilles d'œufs (ce que j'ai repété souvent) le laissant pendant quarante jours à une chaleur de digestion,

ſans pouvoir remarquer que ce mélange eût fait la moindre impreſſion ſenſible ſur la Pierre.

Une eau de chaux, faite d'une partie de la même poudre de coquilles d'œufs calcinées, ſur douze parties d'eau verſée par inclination, fit en cinq jours une impreſſion très-ſenſible ſur un autre morceau de la Pierre A. J'ai ſouvent réiteré cette expérience avec la poudre de *Mademoiſelle Stephens*, qui n'étoit que d'une moyenne force, & cependant j'y ai toujours obſervé le même ſuccès. D'où il ſuit, que c'étoit la croute de chaux, qui s'étoit attachée à la Pierre, dans le cas raporté ci-deſſus, qui en avoit empêché la diſſolution. Monſieur Hartley a remarqué la même choſe *. Un autre morceau de la même Pierre ſe fondit preſque entiérement en trois jours, dans de l'eau qu'on avoit verſée ſur la poudre de coquilles d'œufs, ſortant du feu d'un Maréchal, où on l'avoit fait calciner une heure & demie. La force diſſolvante de cette poudre étoit aſſez grande, pour pénétrer dans la ſubſtance de la Pierre, malgré la chaux qui la couvroit. Une eau de chaux, de cette poudre nouvellement faite, faiſoit fondre plus vitement les morceaux de Pierre,

* A view of the preſent- évidence p. 157.

que l'on y mettoit, que celle qu'on faisoit d'une poudre de coquilles, exposée pendant deux mois à l'air, selon la méthode de *Mademoiselle Stephens*.

J'ai fait les mêmes expériences avec l'eau de chaux, faite de la craye ordinaire. Les morceaux de la Pierre A s'y fondoient, & s'y pourrissoient dans six jours jusqu'au milieu. Mais ces mêmes eaux ne faisoient nulle impression sur les morceaux de la Pierre B, pas même celles qui étoient d'une force double.

L'eau de chaux est un puissant fondant des Pierres, si on en excepte celles qui sont d'une extrême dureté, comme étoit la Pierre B; & plus la chaux est récente, plus elle a de vertu lithontriptique.

L'eau de chaux, faite de la chaux qu'on apporte à Londres, n'est pas si forte que celle de la chaux qu'on fait dans beaucoup de campagnes. Je crois que la chaux de coquilles d'œufs, ou autres substances animales, est plus pure & plus homogéne, que celle qu'on fait de craye.

Puisqu'on prend l'eau de chaux intérieurement en assez grande quantité sans danger, il y a apparence qu'elle peut agir sur les Pierres contenues dans la Vessie, parceque la chaux contenue dans le Savon le fait.

On

On pourra faire l'eau de chaux plus ou moins forte, & la donner en plus ou moins grande quantité ; avec, ou sans Savon, selon que l'expérience le fera voir plus convenable. Peut-être ne seroit-il pas nécessaire, de donner le Savon en aussi grande quantité, qu'on fait aujourd'hui, lorsqu'on le fera dissoudre dans de l'eau de chaux, ce qui rendroit le remède moins dégoutant. J'ai fait bouillir de l'eau de chaux à part, & sans mélange, pendant assez de tems pour y faire fondre du Savon, & j'ai trouvé qu'elle n'avoit pas perdu sa vertu lithontryptique.

Le Savon étant déterſif & laxatif, comme l'eau de chaux est astringente, on pourra les combiner tellement ensemble, que ni l'une ni l'autre de ces qualités opposées ne produise aucun effet : au lieu que la vertu lithontryptique, qu'ils possédent tous les deux, n'en souffrira point, peut-être en sera-t-elle augmentée.

Les anciens Chymistes n'ignoroient pas, que la chaux vive étoit un puissant dissolvant de la Pierre. Ils en faisoient beaucoup de préparations pour cet usage ; mais ne sçachant point les conduire à la Vessie en assez grande quantité, sans risquer la vie des malades, ils ne les ont point administrées. *Mademoiselle Stephens*

a été assez heureuse pour trouver ce qui leur manquoit.

Nicasius le Febure, Professeur en Chymie & Apothicaire de la Maison de Charles II, parlant des vertus d'une préparation de chaux vive *, dit, „ que ceux „ qui en useront, seront étonnés, que la „ nature ait caché un si grand mystére, „ dans une chose aussi mépriſable que la „ chaux vive. Ce qui a fait dire à Pa„ racelse, après une profonde réfléxion, „ qu'on rejettoit, & qu'on fouloit aux „ pieds une telle Pierre, ou un tel cail„ lou, qui rapporteroit plus de revenu „ qu'une Vache, si on sçavoit les mystéres „ que Dieu & la Nature y avoient cachés.

On sçait que les coquilles d'œufs séchées & mises en poudre, ont été souvent ordonnées contre la Pierre; mais je ne trouve pas qu'on les ait jamais prescrit en chaux, avant *Mademoiselle Stephens*.

52. L'Huile n'a rien qui tienne du *Menstrue* de la Pierre, c'est pourquoi je ne l'ai pas examinée.

53. Je mis une demie once d'huile de Lin dans une phiole, & versai dessus douze gouttes de lie de Savon. Sur une autre once, que j'avois mise dans une autre phiole, je versai vingt-cinq gouttes

* Corps de Chymie, 2. *Part. p.* 116.

de la même lie, & sur une troisiéme once dans une troisiéme phiole, j'en versai encore 50. gouttes. Je jettai d'abord un morceau de Pierre dans chaque phiole, & je remarquai qu'ils furent pourris & presque dissous dans peu de jours; parce que sans doute l'huile & la lie de Savon, n'étant pas encore mélées & incorporées ensemble, la lie de Savon saisit d'abord & fondit la Pierre. Car lorsque je leur donnois le tems de s'incorporer ensemble par une chaleur douce, avant que d'y jetter les Pierres, le mélange ne faisoit nulle impression sensible sur les Pierres, quoiqu'il y eût depuis 300. jusques à 400. gouttes de lie de Savon sur une demie once d'huile.

Mais quoique ce mélange n'ait point de vertu lithontryptique, cependant l'huile peut être un véhicule très-propre, pour conduire la lie de Savon dans la Vessie, puisqu'elle s'en sépare par la circulation. J'ai oüi dire, qu'on avoit donné avec succès 700. gouttes de lie de Savon par jour, dans un mélange d'huile d'olives, & d'eau douce.

Monsieur Geoffroy assure qu'il sçait faire un Savon liquide de trois gros de sel de soude, & une once, quatre gros, quarante-cinq grains & demie d'huile d'oli-

ves, qui ne sera pas si dégoutant que le Savon d'Alicant. Mais comme ce sel seroit destitué de la force, que la chaux donne au sel de la Potasse dans la lie de Savon, il seroit à craindre qu'il ne fût pas efficace. Que si au lieu de sel de Kali, on se servoit de sel desséché de lie de Savon, il y a apparence que le mélange auroit le pouvoir de dissoudre la Pierre. Et s'il étoit moins desagréable que la décoction du Savon d'Alicant, ce qui est fort douteux, il devroit lui être préferé. Mais quelque essai qu'on fasse pour perfectionner ce Remède, il sera toujours à propos de chercher quelle proportion est nécessaire, pour donner la force dissolvante à l'urine du corps. Après cela, il faut voir si l'urine de ceux qui le prendront intérieurement, fermentera avec des esprits acides, & dissoudra des Pierres qu'on y mettra, comme faisoit celle de Monsieur Hartley. Car tout remede qui communique à l'urine de celui qui le prend la force de dissoudre la Pierre hors de la Vessie, la lui fera aussi fondre dans la Vessie.

55. Un morceau de la Pierre A resta dix semaines dans de l'eau de pluye, à une chaleur de digestion, sans en recevoir la moindre impression.

56. Comme il m'a paru que toute la force du Reméde consiste dans la lie de Savon, je ne me suis pas donné la peine d'examiner les semences brûlées, &c. qui sont de peu de conséquence. Je n'ai pas cru non plus qu'il fallût examiner le miel, quoique Monsieur Geoffroy remarque que les pillules de Savon avec du miel sont ce qui fait le plus d'effet dans les cas de Gravelle, dans lesquels il ne sert que comme un déterſif.

57. Je souhaite que ces recherches soient de quelque utilité dans une affaire aussi importante. Je ne doute nullement que les Medecins, à qui uniquement il appartient de chercher les moyens les plus sûrs d'administrer ce Reméde dangereux, ne le perfectionnent beaucoup. Je n'ai agi qu'en Physicien en tout ce que j'ai fait, excité par l'importance du sujet, & par le desir d'être utile au genre humain.

FIN.

EXPERIENCES

DE

M. CANTWEL

SUR LA MEME MATIERE.

LE Reméde de *Mademoiſelle Stephens* m'a été annoncé en 1735. pour la premiére fois. L'année ſuivante Monſieur *Shavv* Medecin de Londres, & nommé depuis par le Parlement pour examiner ce Reméde, m'écrivit qu'il en avoit vû des effets étonnans. Je me le fis apporter de Londres la même année; mais je n'oſai pas m'en ſervir, parce que je n'en ſçavois pas la compoſition. En 1738. étant appellé à Londres pour traiter un malade de conſéquence, d'une maladie où on l'avoit manqué juſqu'à trois fois, je viſitai pluſieurs perſonnes qui avoient pris le Reméde de *Mademoiſelle Stephens*, & malgré

l'opposition que j'y trouvai parmi mes Confreres, j'en conçus une idée favorable, & pris la résolution de l'essayer aussitôt que l'occasion s'en présenteroit. Quelque tems après mon retour à Paris, on m'envoya la Recette de *Mademoiselle Stephens*, qui venoit de vendre son Secret au Parlement d'Angleterre. Je l'avois déja donné avec succès à un homme attaqué de la *Gravelle*. Les occasions d'en faire de nouvelles épreuves se multiplioient tous les jours. Je le donnai au commencement tel que *Mademoiselle Stephens* me l'envoyoit. Après cela, je le préparai chez moi, & enfin le dépouillant de tout ce fratras de plantes, de feuilles, de bayes, de fleurs & de grains, que *Mademoiselle Stephens* y faisoit entrer, je ne donnai que la Poudre & le Savon d'*Alicant* en décoction, en pillules ou rapé. Je compris bientôt l'inutilité de la Poudre, que je ne regardois plus que comme un *Absorbant*. J'en marquai mon sentiment à M. *Hartley*, & ne voulant pas me contenter d'une spéculation dénuée d'expérience, je fis prendre de la décoction savoneuse sans poudre, pendant plusieurs mois, à un malade convaincu d'avoir une Pierre dans la Vessie, & je le gueris radica-

lement. Il y a apparence que la chaux de coquilles d'œufs feroit l'effet toute seule, si on en pouvoit donner une assez grande quantité, & la continuer sans l'amortir, comme fait *Mademoiselle Stephens*. C'est ce que la nature de la chaux vive ne permet point. Quand on la donne fusée trois fois par jour pendant quelques semaines, elle constipe & échauffe extraordinairement. Si à la place de la chaux ordinaire, on se servoit de celle de coquilles d'œufs, ou de quelque autre chaux animale, pour faire du Savon, je crois que le Reméde en seroit plus efficace, au même temps qu'on seroit à l'abri des inconvéniens, que la chaux cause quand on la donne en poudre, & sans autre mélange que du vin blanc. J'ai quelque esperance de rendre ce Reméde moins dégoûtant, & après tout ce que j'en ai vû, & ce que j'en vois tous les jours, je ne pourrai jamais m'empêcher de le croire très-utile, & préférable à la *Taille*, par raport aux personnes qui auront passé l'âge de quinze ans. Non que je prétende bannir cette opération de chez tous les adultes, ni de chez tous les vieillards; mais parce qu'il me paroit raisonnable de tenter un Reméde, qui est toujours innocent, & souvent efficace, avant

que de passer à une opération qui est toujours infiniment dangereuse, & très-souvent inutile. Je crois fort qu'il y a des especes de Pierres, que le Reméde Anglois n'est pas capable de dissoudre, ou de briser ; & je suis convaincu qu'il y a des gens qui ne sçauroient en supporter l'usage. Mais il n'y a nulle marque par laquelle on puisse reconnoître le degré de dureté des Pierres, tandis qu'elles sont renfermées dans la Vessie ; & avant que d'avoir fait usage du Reméde, on ne sçauroit dire s'il est contraire, ou convenable, au tempérament du malade.

Comme la cherté du Reméde a empêché jusqu'à présent que les pauvres ne pussent tirer aucun avantage de cette découverte, je donnerai ici la façon de faire la décoction savonneuse, dans laquelle consiste toute l'efficacité du Reméde, afin que chacun puisse se médicamenter à peu de frais.

Prenez deux onces, ou deux onces & demie de Savon d'*Alicant* : coupez-le par tranches, faites-le bouillir dans trois chopines d'eau de riviere, que vous réduirez à trois demi-septiers. Vous les prendrez en trois prises de demi-septier chacune, à huit heures de distance l'une de

l'autre, & à quelque distance des repas. On pourra adoucir cette décoction avec du miel, du syrop de Guimauve, ou de Capillaire.

Je suppose que la livre de Savon coûte trente sols. Elle contient seize onces. Si on ne prend que deux onces par jour, la livre durera huit jours, & le Reméde ne coûtera que trois sols, neuf deniers par jour. Si on a le Savon à vingt sols la livre, le Reméde ne coûtera que deux sols & demi par jour; & si on peut l'avoir à dix sols, le Reméde ne coûtera que quinze deniers par jour, ou cinq deniers la prise, ou trente-sept sols & demi par mois, c'est-à-dire, vingt-deux livres, dix sols par an.

Il arrive souvent pendant l'usage de ce Reméde des accidens, qui pourroient obliger le malade à avoir recours au Médecin; mais je suis persuadé qu'il n'y a pas de Médecin, qui refusât son avis à un pauvre. Pour moi, j'offre le mien *gratis* à tout le monde, & je répondrai sans intérêt à tous les mémoires qu'on m'envoyera sur ce sujet, pourvû qu'on affranchisse les lettres qu'on m'écrira.

Voici les expériences que j'ai faites chez quelques-uns des malades à qui j'ai administré ce Reméde.

Je sciai en plusieurs morceaux deux Pierres que Monsieur Boudou Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu, m'avoit envoyées. L'une étoit solide, très-dure & d'une surface lisse & compacte ; l'autre étoit plus molle, moins solide, & d'une surface inégale & muriforme.

Je mis un morceau de chacune de ces Pierres dans l'urine d'un Etranger, à qui je donnois le Reméde en question. Avant le trentiéme jour j'observai que l'intérieur en étoit devenu un peu molasse, & qu'au bout de deux mois leur poids étoit considérablement diminué.

Un autre morceau de ces Pierres, mis dans l'urine d'un Valet de Chambre de cet Etranger, pesoit plus à la fin des deux mois, & étoit couvert d'une croute mince, de la couleur du sédiment qu'on observoit dans le vase destiné à recevoir ses urines. Ce Valet de Chambre ne prenoit point le Reméde de Mademoiselle Stephens.

Deux morceaux de ces Pierres, mis dans l'urine d'un autre Etranger qui prenoit le Reméde, étoient plus poreux, & moins pesans à la fin des deux mois. Mais ils n'avoient pas tant perdu de leur densité & de leur poids, à proportion de leurs

masses, que les deux autres. Ce dernier n'étoit pas aussi exact à prendre le Reméde, ni aussi reglé dans sa façon de vivre, que le premier.

Il avoit aussi un Valet de Chambre qui ne prenoit pas le Reméde. Je mis dans l'urine de ce Domestique un morceau d'une de ces Pierres. Au bout du terme déja marqué, ce morceau pesoit plus à proportion, que celui que j'avois mis dans l'urine de l'autre Valet de Chambre. La croute formée autour étoit plus épaisse, & l'on y voyoit reluire de petits corps qui paroissoient des sels. Il est à observer que ce Valet de chambre avoit la gravelle.

Deux morceaux de ces Pierres, mis dans l'urine d'un Chirurgien, qui prenoit le reméde de Mademoiselle Stephens, subirent à-peu-près les mêmes changemens, que dans le second exemple rapporté cidessus. Les verres dans lesquels ces dernieres Pierres trempoient, étoient souvent exposés à l'air froid, & l'urine se trouvoit gelée le matin.

Une Pierre renale de la grosseur d'un noyau de prune, que ce même Chirurgien avoit renduë, se fondit entiérement dans son urine imprégnée du reméde, en moins de quarante jours. Le verre où trem-

poit cette Pierre, étoit ordinairement sur la cheminée.

Deux morceaux mis dans l'urine de *Mademoiselle Rottier*, fournirent les Phénomènes suivans.... 1°. Au bout d'un mois il ne parut point que l'urine eût produit le moindre effet sur eux. Je les retirai & les laissai sécher, & puis je les pesai. Le morceau de la Pierre la plus compacte & la plus solide, pesoit près de deux grains moins, & le morceau de la Pierre la plus molle, quatre grains moins, que quand je les avois mis tremper dans l'urine. 2°. Je les y remis une seconde fois, & après deux mois je remarquai que la substance intérieure de l'une & de l'autre s'usoit insensiblement. 3°. Au commencement du quatriéme mois, les interstices des élévations muriformes du morceau le moins solide se creusoient de plus en plus, & l'intérieur se détachoit en assez grandes particules. 4°. Vers la fin de ce mois une petite épingle introduite dans un de ces trous répandus sur la surface extérieure, passa par toute la substance du morceau. Je remarquai aussi qu'il se faisoit une petite fente à la surface extérieure. 5°. Avant la fin du cinquiéme mois, le morceau muriforme fut tout divisé en frag-

mens, dont le plus grand étoit moindre que quelques-uns de ceux que *Mademoiselle Rottier* avoit rendus. 6°. L'intérieur du morceau solide étoit fendu avant la fin du septiéme mois. 7°. Le huitiéme mois je vis tomber quelques écailles très-minces de la surface extérieure de ce morceau, & bien-tôt après toute la coque parut divisée en couches, qu'on distinguoit aisément les unes des autres.

M. Guerin, Chirurgien Major de la Charité, ayant été avec moi voir *Mademoiselle Rottier*, objecta que pour être en droit de conclure des effets qu'avoit l'urine imprégnée du reméde de Mademoiselle Stephens, , que cette même urine avoit la vertu de dissoudre les Pierres dans la Vessie, je devois m'être servi de Pierres entiéres, & non pas de fragmens, comme j'avois fait. Il me donna en même tems une Pierre entiére, qui avoit trempé deux mois dans l'urine d'un petit Garçon, à qui il avoit donné à la Charité le Reméde en question. Pendant le long intervalle que cette Pierre avoit séjourné dans l'urine de cet enfant, elle n'y avoit souffert aucune altération, du moins sensible. Je la mis dans l'urine de *Mademoiselle Rottier*, où en moins de

quatre jours elle se divisa en trois morceaux.

Il est à remarquer que dans toutes ces Expériences on changeoit l'urine une fois par jour ; qu'en changeant celle de *Mademoiselle Rottier*, on avoit soin de laisser tomber au fond du vase, où elle étoit d'abord reçûë, tout le sédiment, & de ne prendre que la partie la plus claire de son urine, qu'on faisoit même filtrer avant que de la verser sur les Pierres qu'on exposoit à son action.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : Nouvelles Expériences ſur le Reméde de MADEMOISELLE STEPHENS, par Monſieur HALES, Auteur de la Statique des végétaux, traduites de l'Anglois par Monſieur CANTWEL, Médecin ; *Ces Expériences étant d'une grande utilité pour le Public, j'eſtime qu'on doit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce* 18. *Mai* 1742.

CASAMAJOR.

JUGEMENT DE M. BOYER, Médecin ordinaire du Roi, ſur cet Ouvrage.

LE Public ſera redevable à Monſieur CANTWEL, *Médecin de la Faculté de Paris, qui eſt l'Auteur de cette Traduction, de lui avoir communiqué des Expériences curieuſes, qui peuvent concourir également à la perfection du Remède, & à en rendre la pratique plus aiſée, moins deſagréable, peut-être plus ſûre & plus courte. A Paris, ce* 27. *Avril* 1742.

BOYER.